

Diasporiques

Revue trimestrielle interculturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux
n° 39
Septembre 2006

In Memoriam
Pierre Vidal-Naquet

Ouvrir

Ronis

Débattre

Benbassa

Méditer

Wajs
Feldman
Vaisbrot
Leibowitz

Découvrir

Jéranian
Mourier
Tastet
Zilberman



Photo J.-F. Lévy

Willy Ronis, un jeune photographe de 96 ans...
(page 7)



Sommaire

Dans ce numéro...

English translation of this abstract p. 55

Le trente-neuvième numéro de *Diasporiques* ponctue la fin d'un bien triste été, qui a vu disparaître notre ami Pierre Vidal-Naquet et la situation au Proche-Orient évoluer de façon très éprouvante. Le président d'honneur du Cercle Gaston-Crémieux rend, en son nom et au nôtre, un vibrant hommage au disparu (p. 4). Une prise de position du Cercle sur la nouvelle guerre entre Israël et ses voisins est publiée en dernière page de la revue et l'éditorial y est lui aussi largement consacré (p. 3). Le « jeune photographe de 96 ans » Willy Ronis nous a accordé un entretien particulièrement roboratif (p. 7), illustré de trois de ses œuvres ; il nous fait rêver à une terre « quelquefois si jolie » mais, militant convaincu, il nous parle également de ses engagements sociaux et politiques. La Revue des revues (p. 15) leur fait écho en évoquant les grandes questions de l'heure, le piétinement de l'Europe, l'immigration, l'emploi, l'école... Faire entrer les mémoires dans l'Histoire, nous dit Esther Benbassa, est la meilleure façon d'éviter leur consternante concurrence sans pour autant effacer les souffrances dont elles témoignent (p. 18). Une Histoire où le mouvement ouvrier juif le Bund tient une place éminente par son activité proliférante sociale et politique (p. 25). Existe-t-il pour autant un « sentiment national juif dans un sens existentiel » ? se demande pour nous Yeshayahou Leibowitz (p. 34).

Maurice Mourier nous emmène cette fois-ci en Roumanie à la rencontre de l'intrépide éditeur et poète français Samuel Tastet (p. 37). À l'occasion de l'ouverture de son Année, l'Arménie est à l'honneur, notamment avec « la musique » du peintre Richard Jéranian (p. 44). Sylvie Kuczynski-Lévy nous révèle le film *Watermarks* (p. 52) et plusieurs des collaborateurs de la revue nous font partager leurs réactions à toute une série de livres (p. 47). *Diasporiques* apporte aussi sa contribution au travail militant de Carol Mann (p. 54).

Les pages centrales sont consacrées à la célébration duale de Rosh Hashanah et de Kippur ; elles font écho à nos lourdes préoccupations mais elles ouvrent aussi sur des moments de détente, avec nos « Diasporikids » (Anne-Emmanuelle Lazar) et autour des fourneaux de Sylvie Kuisinexkise. ■

Éditorial : Rosh Hashanah – Kippur	3
In Memoriam	
Pierre Vidal-Naquet	4
Ouvrir	
Entretien : Willy Ronis	7
Revue des revues	15
Débattre	
Faire entrer les mémoires dans l'Histoire	18
Méditer	
L'activité sociale et politique du Bund	25
Le dernier entretien avec Y. Leibowitz	34
Découvrir	
Samuel Tastet, éditeur/poète en Roumanie	37
Richard Jéranian, peintre	44
Les livres	47
Cinéma : <i>Watermarks</i>	52
Courrier des lecteurs	53
Un projet de l'association FemAid	54
Conditions d'abonnement	55
De l'urgence de la reprise du dialogue entre Israéliens et Palestiniens	56

En raison de l'importance de ce numéro de rentrée, la page Convivialité est exceptionnellement reportée. Veuillez nous en excuser.

La condamnation d'Edgar Morin cassée

*Edgar Morin, Sami Nair et Danièle Sallenave avaient publié dans Le Monde du 4 juin 2002 un article intitulé « Israël-Palestine : le cancer » jugé diffamatoire en 2005 par la Cour d'Appel. La Cour de cassation a annulé ce jugement le 12 juillet dernier, estimant que ces propos étaient « l'expression d'une opinion relevant du seul débat d'idées ». Le Directeur de *Diasporiques* a adressé à Edgar Morin la lettre suivante :*

Cher Edgar Morin,

Je viens d'apprendre la décision de la Cour de Cassation vous rendant enfin justice. Je m'en réjouis profondément et je suis sûr que c'est aussi le sentiment de tous les membres du Cercle Gaston-Crémieux et des lecteurs de *Diasporiques*. Et il est heureux de surcroît que le mot justice conserve un sens dans notre pays. La seule chose que nous regrettons est l'épreuve que vous avez dû inutilement subir.

Croyez, je vous prie, Cher Edgar Morin, en mes très fidèles pensées

Philippe Lazar

Rosh Hashanah – Kippur

Les adhérents du cercle Gaston-Crémieux ont été profondément éprouvés par la disparition, le 28 juillet dernier, de Pierre Vidal-Naquet, l'un de ses plus éminents fondateurs. Le Président d'Honneur du cercle, Richard Marienstras, rend un vibrant hommage, dans ce numéro, à celui qui fut l'un de ses très proches amis et qui nous a tant apporté à tous. Déjà souffrant, il nous avait accordé un entretien sensible, éclairant et passionnant dans le numéro 28 de notre revue¹. « *Etre juif n'a de sens – disait-il – que dans la perspective de continuer une histoire* ». Et de rapporter le merveilleux apologue hasidique que cite Gershom Scholem² dans les dernières pages de ses *Grands courants de la mystique juive* et qui se termine de la façon suivante : « *Nous ne pouvons plus allumer le feu, nous ne pouvons plus dire les prières, nous ne savons plus la place, mais nous pouvons raconter l'histoire, comment cela s'est fait. Et, ajoute le conteur, l'histoire qu'il raconta eut le même effet que les actions évoquées* ».

Évoquer, même de façon subjective, l'histoire multimillénaire des Juifs et nous situer, même de façon partielle, dans son prolongement, n'est-ce pas ce que nous nous efforçons de faire, nous, Juifs diasporiques, qui ne vivons en tant que tels que par elle ? Mais nous savons bien que cette tâche est aujourd'hui plus ardue que jamais – sinon désormais quasi impossible – du fait des passions territoriales et idéologiques antagonistes qui renaissent sans cesse des violences et des cendres qu'elles engendrent au Proche-Orient. Quoi que nous fassions et disions, nous sommes entraînés dans ce redoutable maelström. Peut-on y résister ? Pour les Juifs qui ne sentent absolument pas en phase avec la politique israélienne dominante, la tentation est grande, pour des raisons essentiellement morales, de prendre publiquement et vivement parti contre elle. Certains y cèdent, c'est sans doute là une façon pour eux de se référer aux « valeurs » auxquelles il est si souvent fait référence dans la Diaspora. Il serait pourtant illusoire de penser que nous puissions nous en tirer à si bon compte : l'histoire ne se contente pas de bonnes

paroles, et en particulier l'histoire des États. S'agissant de la dernière crise en date du Proche-Orient, le Conseil d'administration du cercle Gaston-Crémieux a pris position par un texte, rédigé le 19 août, que l'on trouvera à la dernière page de *Diasporiques*. Il y est rappelé – et maintenant que le temps a un peu passé ce rappel prend encore plus de crédibilité – que c'est toujours une erreur que de penser que l'on va pouvoir résoudre par la force ce qu'il reste encore un espoir (si faible soit-il) de régler par la négociation : que de morts et que de dégâts de tous ordres, que de gâchis dans cette double aventure militaire, qui n'a pas même abouti à la libération des trois soldats capturés ! Il y est aussi rappelé qu'Israël, en tant qu'État démocratique, ne peut continuer – quelles qu'en soient les raisons – à refuser de reconnaître la légitimité du gouvernement démocratiquement désigné du peuple palestinien.

Dans les pages centrales de ce numéro, *Diasporiques*, s'inspirant directement du livre *Temps juif, lecture laïque*³, évoque les fondements culturels de la double célébration de Rosh Hashanah-Kippur : le Nouvel An et le Pardon. Il s'agit des deux grands moments de l'année juive dans son déroulement historique : des moments de réflexion critique sur ce qui s'est passé au cours de l'année écoulée, supposés déboucher sur des résolutions constructives pour l'année à venir. Le pardon n'est pas l'oubli mais la volonté de dépassement de la loi du Talion.

S'il est un vœu que nous pouvons émettre en ce début de l'année 5767 – et en l'occurrence un vœu est un acte politique – c'est bien celui qu'Israéliens et Juifs diasporiques n'oublient jamais cette référence culturelle essentielle. C'est ce faisant qu'ils se situeront véritablement dans le prolongement de leur histoire et que les valeurs qu'ils prônent resteront crédibles aux yeux de l'humanité et à leurs propres yeux. Personne ne peut avoir la prétention de dire aujourd'hui que c'est facile. Mais y a-t-il une meilleure façon de relever la tête vers l'avenir après la méditation de Rosh Hashanah – Kippur ? ■

¹ *Diasporiques* n° 28, décembre 2003, p 3-6.

² Cité par Pierre Vidal-Naquet dans *Les Juifs, la mémoire et le présent*, Éditions La Découverte 1991, p. 44.

³ Ouvrage collectif du Cercle Gaston-Crémieux, Éditions Liana Levi, Paris, 1995.



Hommage à Pierre Vidal-Naquet

Pierre Vidal-Naquet était membre fondateur du Cercle Gaston-Crémieux. Sur sa suggestion, c'est même un de ses lointains cousins qui fut le symbole éponyme du Cercle que nous venions de créer. Nous avons donc avec lui une sorte d'alliance, une parenté d'esprit, une parenté dans l'histoire à laquelle les membres de notre Cercle sont très attachés.

Il est mort le 28 juillet dernier et tous ceux qui l'ont connu ont beaucoup de mal à se remettre de sa disparition. Homme intègre, passionné par le souci de justice, il prisait et savait exercer les liens d'amitié, une amitié fidèle et généreuse qui joua un rôle important dans la vie de ses nombreux proches.

Il était, comme nous le savons tous, un grand historien de l'Antiquité, mais c'était aussi un homme dont la préoccupation morale commandait la vie. De fait, c'était un intellectuel engagé, dans le meilleur sens du terme, toujours prêt à intervenir dans les affaires de la cité, et qui eut à cœur, le moment venu, bien qu'il ne fût ni religieux ni même instruit de la tradition, à renouer avec ses racines juives, comme en témoignent nombre de ses écrits.

Bien que né (le 23 juillet 1930 à Paris) au sein d'une famille comtadine de la bourgeoisie juive assimilée, républicaine et patriote, ni les siens ni lui-même n'ont renié leurs origines. Son grand-père, avocat, avait été un dreyfusard actif et son grand-oncle fut

membre du premier comité de la Ligue des Droits de l'Homme. Réfugiés à Marseille pendant la guerre, c'est le 15 mai 1944 que ses parents, Lucien et Margot, furent déportés et ont disparu à Auschwitz – un événement dont il fut marqué toute sa vie.

Revenu à Paris après ses études secondaires, il entre en hypokhâgne à Henri IV et décide de se consacrer à l'histoire. Bien qu'il ait un moment pensé à adhérer au parti communiste, il y renonce, comprenant qu'il ne pourrait faire de l'intérieur opposition à sa ligne stalinienne. En 1955, jeune agrégé d'histoire, il est nommé professeur aux lycées de Poitiers puis d'Orléans. C'est alors la première année de la guerre d'Algérie.

L'arrestation d'André Mandouze, le 9 novembre 1956, l'incite à s'engager, avec plusieurs de ses amis, contre la guerre. En 1957, il publie dans la revue *Esprit* un texte contre les massacres perpétrés par l'armée française. Profondément engagé dans ce combat, il devient l'un des principaux animateurs du comité Maurice Audin (assistant de mathématiques à la Faculté des Sciences d'Alger, arrêté le 11 juin 1957 et assassiné par les militaires sous prétexte d'une fausse évasion).

En 1958, il publie aux Éditions de Minuit le dossier de l'Affaire Audin et n'a de cesse de dénoncer les méthodes employées en Algérie. Il anime la revue *Vérité Liberté*. Assistant à la faculté

de Caen, il sera suspendu d'enseignement pour avoir signé le Manifeste des 121 sur le droit à l'insoumission. En mars 1962, avec la fin de la guerre d'Algérie, Pierre Vidal-Naquet revient à la pensée grecque, d'abord au CNRS, puis à la Sixième section de l'École Pratique des Hautes Études où il enseignera jusqu'à sa retraite en 1997. Son parcours est à la fois nouveau et singulier. Il écrit surtout des essais qui renouvellent dans une grande mesure les études hellénistiques. Si ses textes politiques ont eu une énorme influence, c'est à propos des études grecques que Pierre Vidal-Naquet a fait preuve de sa plus grande maîtrise. Il ne saurait être question dans une esquisse aussi brève que celle-ci de donner une idée, même approximative, de cette maîtrise, mais on pourra lire dans les lignes qui suivent un résumé de ses préoccupations et de sa méthode.

« Bien des analyses que l'on trouvera dans ce volume partent d'un texte dont il s'agit, en fin de compte, de faire jaillir le sens. Mais [...] je ne crois pas, pour ma part, que le sens soit immanent au texte, que le texte ne s'explique que par le texte.[...] ... Le texte pur existe-t-il ? À la limite je pense, au contraire, qu'un texte existe non seulement à travers son environnement textuel, politique, social, institutionnel, mais aussi dans et par la tradition qui nous l'a légué, à travers les manuscrits, les

travaux des philologues, des exégètes de toutes sortes, des historiens. Cette pluri-dimensionnalité du texte est pour moi au cœur d'une conception pluridimensionnelle de l'histoire. Le social pur n'existe pas non plus.

L'imaginaire est, certes, immergé dans le social : un auteur tragique grec n'écrit pas comme Racine et un général athénien ne manœuvre pas comme Frédéric II, Mais le social [...] est aussi imagination : ainsi la création, au temps de Clis-thène, de la cité athénienne des dix tribus, ainsi la naissance de la tragédie. Le social est pesant, même s'il n'est pas « que » pesant. Là même où l'écart est maximum entre le textuel et

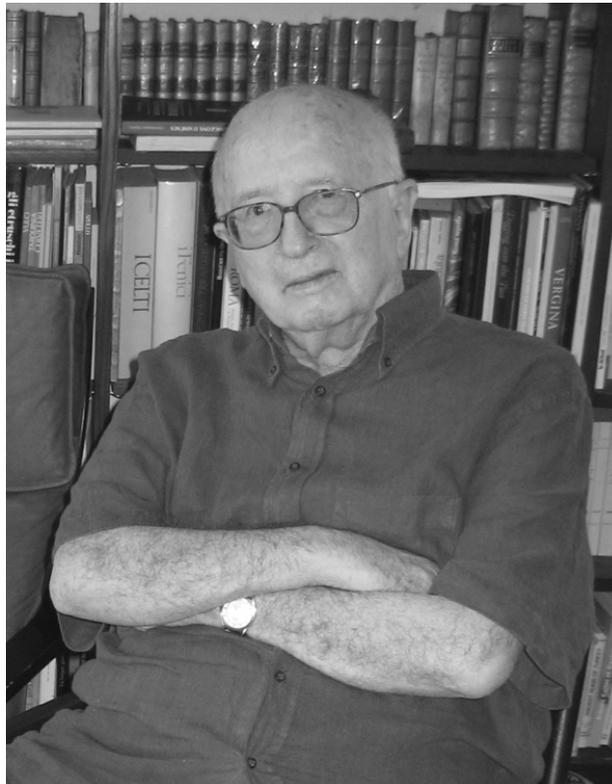
le social, entre par exemple le texte philosophique élaboré par Platon et « l'histoire athénienne d'Athènes » (comme l'appelle Nicole Loraux¹), la relation existe. En ce sens, mon travail d'historien s'apparente bien à ce qu'Ignace Meyerson et Jean-Pierre Vernant ont appelé « la psychologie historique ». Mais nos voies ont été différentes. Meyerson et Vernant sont partis des catégories psychologiques, dont ils ont montré qu'elles n'étaient pas

éternelles, et ont rencontré – parce qu'ils les cherchaient – les textes et les institutions politiques et sociales. J'ai accompli le cheminement inverse »².

l'existence de deux États, et il militera désormais pour un rapprochement israélo-palestinien et une solution équitable pour les deux peuples. Il fut l'un des premiers à écrire (dans *Libération*) que l'établissement de colonies dans les territoires occupés après la Guerre des Six Jours créait une situation irréversible. Et il ne cessa, comme il le dit plus tard dans un manifeste, de clamer que « trop c'est trop ».

Mais ce ne sont pas ses seuls écrits sur les Juifs. Il s'intéresse aussi à des aspects de l'histoire juive : des « moments de condensation ou de rupture : l'hellénisation, l'émancipation, l'assimilation, la destruction, la percée nationale,

l'affrontement avec le nationalisme palestinien ». Il écrit de nombreuses préfaces en sympathie avec des auteurs d'ouvrages qu'il juge importants, exposant notamment les problèmes posés à l'historien par la Shoah. Ces préfaces et ces articles se trouvent en partie réunis dans les deux volumes intitulés *Les Juifs, la mémoire et le présent*³, où il a rassemblé, outre des articles, de longues préfaces d'ouvrages sur la Shoah en particulier. Il y présente entre autres les



Pierre Vidal-Naquet en juin 2006

Vers la fin des années 1960, Pierre Vidal-Naquet commence à écrire des réflexions sur le judaïsme et le destin juif. Jusqu'alors militant pour la cause de la république et des droits de l'homme, il est mû, à partir de la Guerre des Six Jours, par un besoin d'intervenir dans les questions qui concernent les Juifs et leur rapport au monde arabe. Après la victoire israélienne de 1967, il publie dans *Le Monde* un texte où il suggère l'idée d'une paix fondée sur

¹ Nicole Loraux a publié notamment *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la cité classique* (Payot) et *Les enfants d'Athéna* (Le Seuil), tous deux parus en 1981.

² *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Éditions François Maspéro / Textes à l'appui, 1981.

³ *Les Juifs, la mémoire et le présent*, 2 volumes, Éditions François Maspéro, 1981, et La Découverte, 1991.



« Mémoires du Ghetto de Varsovie », « La Destruction des Juifs d'Europe » et met les « historiens à l'épreuve du meurtre », comme il discute « le défi posé par la Shoah à l'histoire ».

« ...Thucydide lui-même raconte comment, en 424 peut-être, les Spartiates firent disparaître deux mille ilotes qui avaient le tort de les bien servir et d'être par conséquent suffisamment courageux pour éventuellement se rebeller. Il nous dit, se faisant l'écho de quelque discours codé qu'il avait recueilli à Lacédémone : "Ils les firent disparaître sans que jamais personne ne sut comment chacun avait disparu". Nous sommes aujourd'hui loin de Thucydide, et les deux mille ilotes, victimes obscures d'une guerre dans ce que l'histoire voltairienne appelait quelques "cantons" d'un pays dont le poids est maigre à l'échelle des empires, sont peu de choses à côté des millions d'hommes, juifs surtout mais aussi tziganes ou soviétiques, qui périrent dans les ateliers hitlériens de la mort ».

Pierre Vidal-Naquet fut si présent chaque jour dans le combat du monde pour la justice, il se battit si vaillamment et avec une telle rigueur pour l'établissement de la vérité qu'il est difficile de croire qu'il n'est plus. Sa vitalité consistait justement en ceci qu'il était présent au monde, à l'écoute et constamment prêt au combat ; qu'il n'était indifférent à rien de ce qui touchait la vie de la cité. De sorte que son érudition, sa recherche passionnée sur la cité athénienne, depuis ses premiers travaux sur Clisthène qui avait créé à Athènes la première démocratie, rejoignaient sans hiatus sa passion égale pour la

démocratie dans le monde d'aujourd'hui. Il a combattu contre « La torture dans la république » ; il a dénoncé le mensonge négationniste, de son arme qu'étaient l'écriture de l'érudit et la fougue du polémiste et il a quasiment gagné cette bataille.

Il a soutenu et guidé de nombreux étudiants, tant dans le champ des études helléniques, que dans les études contemporaines sur la colonisation ou sur le judaïsme ; cet homme de conscience a servi de référence à un nombre infini d'hommes et de femmes de gauche dans le monde. Rares ont été les savants à la mémoire stupéfiante comme la sienne, à la plume acérée, à l'écoute fraternelle pour ses contemporains comme pour les acteurs de l'histoire qui, même à leurs adversaires en politique, inspiraient tant de respect. Il n'hésita pas, malgré ses sympathies antérieures pour Noam Chomsky, avec lequel il partagea le combat pour un Vietnam indépendant, à dénoncer la préface que celui-ci écrivit en faveur du livre de « l'abominable » « assassin de la mémoire » qu'était Faurisson. Sa passion pour la vérité, indissociable du savant qu'il était, il l'appliqua aux mythifications de l'histoire juive, comme l'admirable introduction qu'il écrivit pour son édition de Flavien Josèphe, où il démonta l'usage politique du mythe de Massada. En présentant le deuxième volume de ses essais sur « *Les Juifs, la mémoire et le présent* », il s'aperçut de la diversité de ses intérêts telle qu'elle apparaît dans le premier volume de cet ensemble. Mais il eut raison de s'y

résoudre, et on peut même dire qu'il s'agissait là d'une de ses qualités centrales. « Cette variété – cela se dit en grec *poikilia* –, je compris en composant ce livre et, depuis, quelques autres, que je n'avais pas à la fuir ou à la regretter mais qu'elle faisait partie de moi et que ce que j'avais à dire s'exprimait à travers elle. Paradoxalement, les contours déchirés de ce livre n'empêchaient pourtant pas je n'oserais dire son unité, disons plutôt son regroupement autour de quelques règles majeures de l'interprétation historique. Et d'abord ceci : l'historien, cet homme libre par excellence, ne se partage pas. Même au plus vif d'une polémique, il ne peut demeurer qu'un historien, c'est-à-dire un traître face à tous les dogmes – théologiques, idéologiques, voire prétendument scientifiques. Cela vaut contre ses propres préjugés, qui font partie de son bagage, comme contre ceux, plus visibles, des autres »⁴. ■

Richard Marienstras

⁴ *Les Juifs, la mémoire et le présent II*, La Découverte/essais, 1991.

« ... et nous resterons sur la terre,
qui est quelquefois si jolie »

Jacques Prévert

Willy Ronis, photographe

Diasporiques : Merci, cher Monsieur, cher Willy Ronis, d'avoir bien voulu vous prêter à cet entretien avec des Juifs qui, n'étant ni religieux ni sionistes, ont conscience d'être en quelque sorte marginaux...

Willy Ronis : Sans doute moins marginaux que vous ne le dites ! Ils sont sûrement plus nombreux en tout cas dans notre pays que les pratiquants.

D. : Peut-être ! Mais par rapport au sionisme, c'est sûrement un peu plus compliqué, parce que très nombreux sont les Juifs français à être habités, comme le dit Esther Benbassa, d'une sorte d'israélophilie inconditionnelle.

W.R. : Sans doute... Il s'agit en l'occurrence de leur part d'une attitude en grande partie irrationnelle, disons purement sentimentale si vous préférez. Moi qui ne suis ni croyant ni sioniste, je vois aussi le côté négatif de cette expérience étatique juive, et j'en souffre. Je n'en souffre pas en tant que partie prenante, puisque je ne suis pas actif en la matière. Mais en tant que juif, quand des Juifs commettent des actes

qui me déplaisent, j'accuse le coup, je ne me sens pas bien. C'est bien sûr la vie et c'est l'histoire, il n'empêche...

D. : J'ai le sentiment que nous sommes sur des positions bien voisines... Parlons donc un peu de vous, si vous le voulez bien. Je vous ai apporté, en guise d'entrée en matière, quelques numéros récents de *Diasporiques* et aussi notre dernier livre : *Valeurs, cultures et politique*.

W.R. : Merci mais, très franchement, je ne pourrai pas lire tout cela. Je lirai avec joie le numéro de votre revue que vous consacrez à Georges Perec, pour qui j'ai une immense admiration. *La Vie, mode d'emploi* est un authentique chef d'œuvre. *W ou le souvenir d'enfance* aussi, bien qu'un peu plus difficile. Mais, voyez-vous, mes capacités sont quand même un peu diminuées car

je viens d'avoir quatre-vingt-seize ans. Et surtout j'ai beaucoup de travail parce que je n'ai pas pu décrocher complètement et que j'ai ainsi un très lourd... je ne sais si je dois dire actif ou passif à gérer (parce que l'actif se transforme en passif lorsqu'il devient trop lourd à porter !). Je n'ai plus de loisirs ! Je réponds à un certain nombre de demandes que je ne saurais éluder, d'abord parce que je ne me vois pas du tout ne plus rien faire – je ne pourrais pas le supporter ! – mais aussi parce que je ne sais pas établir de limites

Willy Ronis, l'un des plus célèbres photographes français, dont la dernière exposition à l'Hôtel de Ville de Paris a reçu plus d'un demi-million de visiteurs, a bien voulu nous parler de sa vie et de sa conception de son art. Il nous a fait l'amitié de nous confier trois de ses œuvres pour illustrer son propos, nous lui en sommes très reconnaissants.



Je ne me vois pas du tout ne plus rien faire – je ne pourrais pas le supporter !



et qu'ainsi la gestion de mon temps devient un problème pratiquement insoluble...

D. : Je trouve merveilleux ce que vous dites là... Moi qui n'ai que soixante-dix ans, je pourrais en dire tout autant !

W.R. : Vous êtes en effet un gamin à côté de moi (*rire*)... Et c'est vrai qu'on peut dire cela à tout âge ! On passe son temps à creuser des trous et à en boucher d'autres. La vie que je mène m'interdit de faire des tas de choses qui, j'en suis sûr, me passionneraient et que je mets de côté en attendant des jours meilleurs. Des choses qui bien sûr s'entassent, sans espoir que je vienne jamais à bout du tas !

Première passion : la musique

D. : Vous êtes né à Paris, en 1910, l'année de l'inondation historique, cité Condorcet je crois ?

W.R. : Exactement, et j'y retournais régulièrement naguère (j'ai cessé les prises de vues en 2002) en tant que client d'un magasin de produits photographiques qui est juste à son entrée. Par le vasistas qui est au fond de ce magasin, on peut apercevoir la fenêtre de la chambre où j'ai vu le jour... Car à l'époque on naissait bien sûr très souvent chez soi, sauf en cas de complications. Et j'ai vécu vingt-six ans à cet endroit, jusqu'en trente-six. J'ai fait toutes mes études à côté, au lycée Rollin – qui s'appelle maintenant Jacques Decour.

D. : Que vouliez faire après vos études secondaires ? Du droit je crois ?

W.R. : Non, je voulais devenir compositeur.

D. : Dans la continuité des activités de votre mère, une pianiste ?

W.R. : Pas du tout ! Une pianiste peut avoir un fils sourd ! Mais il se trouve que je suis né avec l'oreille absolue (qui s'est depuis décalée d'une petite tierce, comme bien souvent lorsqu'on arrive à un certain âge ; comme je le sais, je peux, si nécessaire, rétablir !). Lorsque j'entends un air qui me plaît, je peux prendre un papier, tracer cinq lignes et le noter aussitôt, le cas échéant dans une tonalité différente de celle dans laquelle il a été écrit – mais quelle importance ?

D. : Vous avez donc fait des études musicales ?

W.R. : Oui, et même assez approfondies. J'ai appris le solfège pratiquement sans m'en rendre compte...

D. : Quelle chance !

W.R. : Et j'ai fait du violon. Moi, j'aurais préféré faire du piano mais ma mère préférerait le violon...

D. : C'était assez juif de vous faire faire du violon !

Bifurcations successives

W.R. : Bien sûr ! Mais comme j'avais conscience que ma passion pour la musique risquait de ne pas me permettre de gagner ma vie, je me suis assez vite dit qu'il fallait que je me trouve un petit boulot qui assure ma subsistance. D'où l'idée de faire du droit, de passer une licence, de

trouver un poste quelconque dans une administration pourvu qu'elle me laisse de grandes plages de temps libre... Mais la vie en a en fait décidé autrement. Quand je suis revenu du service militaire, je n'avais qu'un an de droit derrière moi et mon père – il avait un studio de portraits photographiques – m'a dit : « Je suis très malade, j'ai besoin de toi ». Il m'avait offert mon premier appareil à quinze ans et demi et la photo m'amusaient. Mon père m'avait initié à des rudiments de technique : je savais qu'il valait mieux commencer par le révélateur et terminer par le fixage – pas tellement plus – mais disons que quand je venais à l'atelier paternel je savais me débrouiller. Mon père, défaillant à cause du cancer qui l'avait atteint, m'a confié dès lors sa succession. Cela a duré quatre ans. Mon père est mort en juin 1936. Le 14 juillet, je suis allé photographier Paris en liesse : mon premier reportage ! Et puis j'ai dû abandonner le studio à ses créanciers.

D. : Vous aviez déjà votre Rolleiflex ?

W.R. : Non, je n'ai pu l'acheter – d'occasion, à un réfugié allemand – que l'année suivante, en 37. C'était un appareil plus modeste et je me suis commandé à moi-même ce reportage... Je suis rapidement arrivé à vivre de la photographie, où j'avais été ainsi parachuté par les circonstances. J'avais déjà en fait des archives, en tant qu'amateur : pas mal de photos de Paris, et pas mal de la France.

D. : Vous les vendiez donc ? À des particuliers ?

W.R. : Non, à des administrations : la SNCF, le Commissariat au tourisme, etc. et à quelques revues.

D. : Vous avez donc laissé tomber le droit ?

W.R. : Oui, complètement.

D. : Et puis la guerre a éclaté...

W.R. : J'ai été mobilisé, dans la météorologie, à Bergerac, puis affecté à un aérodrome militaire près de Châteaudun. J'ai eu la chance de faire partie d'une unité dont aucun des membres n'a été fait prisonnier. Démobilisé, je suis rentré à Paris et y suis resté jusqu'en juin 1941. J'y avais trouvé du travail, mais j'avais évidemment conscience du danger sous l'occupation ; j'ai donc franchi (de nuit) la ligne de démarcation et je me suis retrouvé à Nice, où j'avais des co-

pains : la bande à Prévert et Marcel Duhamel (avec qui j'ai alors travaillé : il avait adapté les *Hauts de Hurlevent* en pièce pour théâtre ambulant et j'ai assuré la régie de ce spectacle). Quelques mois plus tard, j'ai rencontré par hasard un couple d'amis parisiens. Lui fabriquait des bijoux fantaisie, et elle – Marie-Anne – les peignait. Ils m'ont proposé de s'associer à eux pour accroître le rendement de l'entreprise, ce que j'ai volontiers accepté et... ce qui devait ultérieurement bouleverser ma vie. Quelques mois plus tard, l'entreprise cessa de fonctionner après que mon ami eut été arrêté pour être déporté – sort auquel il échappa miraculeusement en parvenant à sauter en marche du wagon qui l'emportait à Paris. Le couple s'étant dissocié après la guerre, nous décidâmes, Marie-Anne et moi, d'unir nos destinées en 1946.

D. : C'est bien la même Marie-Anne qui a posé pour cette merveilleuse photo, le Nu provençal, que le monde entier connaît ? J'admire cette photo avant de savoir qu'elle était de vous...

W.R. : C'est bien elle en effet. La photo est de 1949. L'auteur ? C'est comme pour les chansons de Trénet : on les fredonne souvent en ignorant qu'il les a composées.

D. : À Paris vous étiez déclaré comme juif et vous avez néanmoins réussi à échapper aux rafles ?

W.R. : J'ai sans doute quitté Paris assez tôt !

Communiste par le cœur

D. : Vous avez eu très tôt un engagement politique. Vous



© Willy Ronis

Le défilé du Front populaire le 14 juillet 1936, premier reportage de Willy Ronis



êtes le photographe des luttes ouvrières et du Front Populaire...

W.R. : Oui, et je me suis inscrit au Parti Communiste en 1945.

D. : Vous y êtes resté longtemps ?

W.R. : Vingt ans, jusqu'en 65. J'en suis sorti essentiellement du fait de la lourdeur de mes activités professionnelles.

D. : Pas du tout donc pour des divergences idéologiques ?

W.R. : Absolument pas. Je me sentais simplement mal à l'aise parce que je n'avais pas le temps matériel de militer.

D. : Comment aviez-vous ressenti le pacte germano-soviétique ?

W.R. : Mal ; mais comme je ne me suis jamais senti véritablement des dons d'analyse politique, j'avais confiance et je n'ai pas remis en question cette confiance. Je n'avais pas bien compris mais me suis dit que je comprendrais un jour. Mon départ du PC n'est pas dû à la

Hongrie. J'ai eu moi aussi un côté sectaire ! Je pense que c'était par manque d'une véritable culture politique, ce n'était pas tellement mon truc. C'est essentiellement par le cœur que j'avais adhéré...

D. : C'est un peu comme votre photographie, qui est d'abord de sentiment et de sensibilité, n'est-ce pas ?

W.R. : Tout à fait !

D. : Et maintenant ?

W.R. : Je demeure sympathisant, je continue à voter communiste, comme je l'ai toujours fait.

D. : Même au temps de Marchais ?

W.R. : Même au temps de Marchais, car, si les hommes sont ce qu'ils sont, les bases du communisme sont, elles, inaltérables.

D. : Les bases qui sont ?...

W.R. : Avant tout la solidarité avec la classe ouvrière, et aussi la doctrine... Comme je n'ai pas la fibre politique et que je n'ai jamais été un véritable militant, je n'ai jamais subi le contrecoup des révélations successives qui nous ont été faites et je reste sentimentalement attaché au Parti.

D. : C'est donc une vision en quelque sorte idéalisée du Parti qui s'impose à vous ?

W.R. : Exactement. J'ai moi aussi déploré le stalinisme quand nous avons eu connaissance du rapport Krouchtchev. Mais, engagés dans le Parti, nous étions en quelque sorte un peu plus imperméables que les gens de l'extérieur...

D. : Il faut dire qu'au moment où vous vous êtes engagé les choses n'étaient pas aussi claires que maintenant...

W.R. : Non, mais je ne cherche pas du tout à m'excuser...

D. : Ce que je veux dire c'est qu'il fallait un certain courage pour prendre le parti de la classe ouvrière quand on n'en était pas directement issu.

W.R. : Je ne me suis jamais caché d'être communiste – pas plus que d'être juif d'ailleurs. Et je ne me fais pas



Le Mémorial de la Shoah à Paris, vu par Willy Ronis en 1994

faute de le rappeler quand j'en ai l'occasion. Dans mes interviews par exemple.

D. : Pour vous, être juif, cela n'a pas d'autre signification qu'une reconnaissance de filiation ? Mais cette filiation ne crée-t-elle pas, de fait, des liens horizontaux ?...

W.R. : Une sensibilité particulière sans doute. C'est plus du côté affectif qu'intellectuel que cela se passe chez moi. Je n'ai au demeurant aucune prétention sur le plan intellectuel !

D. : Je vous laisse le dire !

W.R. : Je vous le dis comme je le ressens. Je me sens souvent très petit garçon devant les gens qui savent manier les idées avec aisance. Ma femme était beaucoup plus à l'aise que moi sur ces questions. Elle était peintre et très engagée. Bien plus que moi.

Un yiddishe papa

D. : Revenons si vous le voulez bien à la bande à Prévert. Vos photographies d'avant-guerre s'inscrivent me semble-t-il très fondamentalement dans le réalisme poétique de l'époque. Il y a une parenté manifeste avec Prévert, avec Carné...

W.R. : C'est exact, mais cela ne résulte pas chez moi d'un processus intellectuel mûrement réfléchi. C'était mon inclination spontanée, sous l'influence sans doute de la sensibilité de l'époque, que j'aurais pu rejeter mais qui m'a imprégné. Et aussi sans doute de l'influence de mon père, que j'ai tant aimé. Il n'avait pas d'engagement politique, mais une fibre républicaine marquée. Juif émigré de Russie en 1904, il

avait rencontré ma mère, elle-même Juive lituanienne venue un peu plus tôt à Paris. J'ai eu des relations très tendues avec ma mère : je peux le dire aujourd'hui, je ne l'ai pas aimée. C'était mon père, ma vraie mère. C'était un homme d'une extrême générosité, d'un caractère inaltérable malgré, notamment, les pires difficultés conjugales : il n'avait pas fait le bon choix !

D. : C'était pour vous un *yiddishe papa*, si je puis dire !

W.R. : Absolument !

D. : Vos parents parlaient tous deux le yiddish ?

W.R. : Mon père oui, mais pas ma mère. Orpheline à quatre ans, elle avait été élevée par une tante allemande. Transportée à cet âge-là à Berlin, elle avait donc eu l'allemand comme langue quasi maternelle. Elle avait ensuite appris le français, qu'elle parlait absolument sans accent. Alors que mon père, lui, n'a jamais réussi à perdre son accent russe. En fait... je ne sais pas trop si elle savait ou non le yiddish. Ce sont des questions qu'on ne pose pas quand on est gosse et qu'on regrette ensuite amèrement de ne pas avoir posées. J'aurais aussi tellement désiré en savoir plus sur la vie de mon père à Odessa, mais il n'avait manifestement pas trop envie d'en parler et je n'ai pas osé aller contre cette réserve.

D. : Vous parlez plusieurs langues vous-même ?

W.R. : Seulement l'allemand et l'anglais, mais pas couramment.

D. : Pas le russe ?

W.R. : Non, et j'ai le regret de ne pas savoir parler cette langue qui fait partie de mon histoire personnelle et dont la musicalité me bouleverse.

Témoignages

D. : Pour vous, Willy Ronis, la photo, c'est une façon de transmettre ou bien un regard posé sur le monde ?

W.R. : C'est du témoignage. Mais attendez : je revendique quand même la qualité d'artiste !

D. : Je n'en doute pas, mais j'aimerais que vous nous en parliez.

W.R. : Je peux le faire en toute liberté parce que j'ai été très vite intéressé par le monde des arts. Ma mère, qui, sans être une intellectuelle avait l'esprit assez ouvert de ce point de vue, d'une part m'a initié au monde de la musique (elle m'emmenait très jeune au concert – Colonne, Lamoureux, Pasdeloup, au moins une fois par semaine) et d'autre part, comme je suis né avec une aptitude à bien dessiner, je suis très vite allé au Louvre, qui m'a formé l'œil, et je me considère autant comme un fils de Breughel que de Jean-Sébastien Bach. C'est Breughel qui m'a donné ma plus grande émotion artistique – et aussi, je dois le dire, la Victoire de Samothrace ! J'ai eu récemment la faveur de revisiter le Louvre avec un ami architecte et j'ai pleuré devant cette statue. Pour moi, c'est l'image même, absolue, de la vie. Elle fait partie de ces choses que vous découvrirez pendant votre enfance et qui laissent en vous des traces indélébiles.



D. : J'aimerais que vous en disiez un peu plus sur la photo en tant qu'art : qu'est-ce qui fait la distanciation par rapport au « réalisme » ? La photo ne se contente pas de « reproduire » la « réalité »...

Composer dans l'instant

W.R. : Commençons par la composition. Je n'ai jamais fait de la photographie en tant qu'art décoratif. Une

photographiée et dont la signification serait claire dans son intention mais boiteuse dans sa composition ne sortirait pas d'ici. Mes photos sont composées. Cela peut paraître totalement contradictoire de composer dans l'instant mais disons que c'est une grâce qui m'a été octroyée, comme à un certain nombre de mes confrères.

D. : Vous avez conscience aussi - et vous le dites explicitement - du rôle du hasard... Il faut être prêt à reconnaître ce qui est important dans les événements fortuits que l'on croise...

W.R. : Bien sûr ! Je ne fais pas une photo inoubliable chaque fois que j'appuie sur le déclencheur ! Il y a beaucoup de déchet !

D. : Vous jetez donc beaucoup de vos photos ?

W.R. : Non, aucune ! Je ne jette rien ! Mais elles restent à l'état de planches-contacts.

D. : Vous avez toujours développé vous-même vos photos ?

W.R. : Oui, jusqu'à une époque très récente. Dans mes sept domiciles, j'ai toujours eu un laboratoire...

Aller à l'essentiel

D. : Et le cadre ?

W.R. : C'est d'abord un moyen de sélectionner ce qui m'intéresse le plus dans ce que je vois. Il est très rare que je photographie de simples paysages, c'est trop facile, et je n'aime pas la facilité : ce sont les personnes que je rencontre qui retiennent mon attention. Et la photo doit toujours



Photo J.-F. Lévy

J'aimerais que vous en disiez un peu plus sur la photo en tant qu'art

W.R. : Je ne récus pas le mot de représentation. Je fais des photographies qui montrent ce que je vois moi-même de la réalité qui m'entoure et que je trouve intéressant. En tant que témoin de la vie quotidienne et/ou de la vie politique. Je n'ai jamais cherché à séparer contenu et forme, ayant dès ma jeunesse été profondément sensibilisé à la composition des tableaux.

D. : Vous évoquez la composition, mais il y a bien sûr celle du cadre, de l'encadrement de ce que vous photographiez. Et aussi la question de la couleur.

photo doit pour moi toujours avoir un sens. Le contenu est dans le sens de ce qui m'affecte, dans la joie, la tristesse ou simplement dans l'intérêt que je porte à la façon dont les gens vivent leur vie de tous les jours et qui ont a priori ma sympathie. Sensibilité et engagement vont de pair, en quelque sorte. Ceci dit, je n'ai jamais pensé que la photographie allait changer le monde. Encore que... Mais il a en plus, chez moi, un désir de beauté : une façon de concevoir la représentation pour que je n'éprouve moi-même aucune gêne en voyant ultérieurement l'épreuve. Autrement dit, une scène que j'aurais

comporter un risque de ratage. Ce qui a rendu cet exercice aussi cher, aussi près de mon cœur, c'est que rien n'y est jamais offert.

D. : Ce que vous venez de dire me semble rapprocher – positivement – la photo du théâtre plutôt que du cinéma. Au théâtre, il y a toujours un risque de ratage, à chaque représentation, alors qu'au cinéma l'image retenue est figée pour l'éternité.

W.R. : C'est vrai ! Mais ce n'est quand même pas la même chose : les comédiens ont énormément travaillé chaque scène pour être capables de la reproduire à peu près à l'identique...

D. : ... seulement « à peu près », précisément !

W.R. : Bien sûr, et, au demeurant ils ne voudraient pas que ce soit tout à fait à l'identique, parce qu'eux-mêmes évoluent tout au long des représentations successives, qu'ils enrichissent par les nuances qu'ainsi ils introduisent progressivement.

D. : Et ils ne peuvent être vraiment bons que s'ils vivent ce qu'ils jouent au moment où ils le vivent.

W.R. : On en revient à la fameuse opposition de Diderot entre deux personnages : celui qui apprend par cœur, qui a tout compris, tout maîtrisé et qui restitue quelque chose de très valable parce que parfaitement conforme au « modèle » ; et puis il y a celui qui est un peu comme l'oiseau sur la branche, qui apporte chaque soir quelque chose de plus mais qui, du coup, ne peut pas être aussi bon tous les jours : il peut être génial, mais il peut aussi

de temps à autre rater son coup...

D. : Vous vous rapprochez plutôt du deuxième personnage, si je comprends bien...

W.R. : Oui, sans doute, avec les risques que cela comporte. Physiologiquement, l'œil ne peut couvrir tout l'espace, il doit le balayer. Un photographe travaillant sur le vif et ayant en même temps le souci de la forme est dans la situation très difficile qui consiste à appréhender la totalité de ce qu'il a devant lui pour en extraire l'essentiel...

D. : ... avec donc le choix délibéré d'écarter une partie de la réalité en fixant le cadre de sa photo : n'est-ce pas là, précisément, une façon d'intervenir en tant qu'artiste, d'exclure au moins autant que de garder ?

W.R. : C'est tout à fait exact. D'avoir travaillé avec un zoom au cours de mes vingt dernières années d'activité m'a beaucoup aidé parce que, sans avoir besoin de changer d'objectif ou de me déplacer, je pouvais construire beaucoup plus vite mon cadre.

D. : « Vite » est sans doute le mot-clef, dans la mesure où la rapidité d'intervention conditionne la capacité de saisir l'instant ?

W.R. : C'est là qu'il y a choix de l'artiste mais, il faut le dire, c'est parfois très acrobatique ! Et il y a des choses que, consciemment, vous ne maîtrisez pas mais qui sont quand même réussies parce que vous avez une sorte d'instinct qui fait que, sans que ce soit vraiment volontaire et que vous en ayez

gardé le souvenir, vous avez appuyé au bon moment sur le déclencheur.

Le numérique et la couleur, demain...

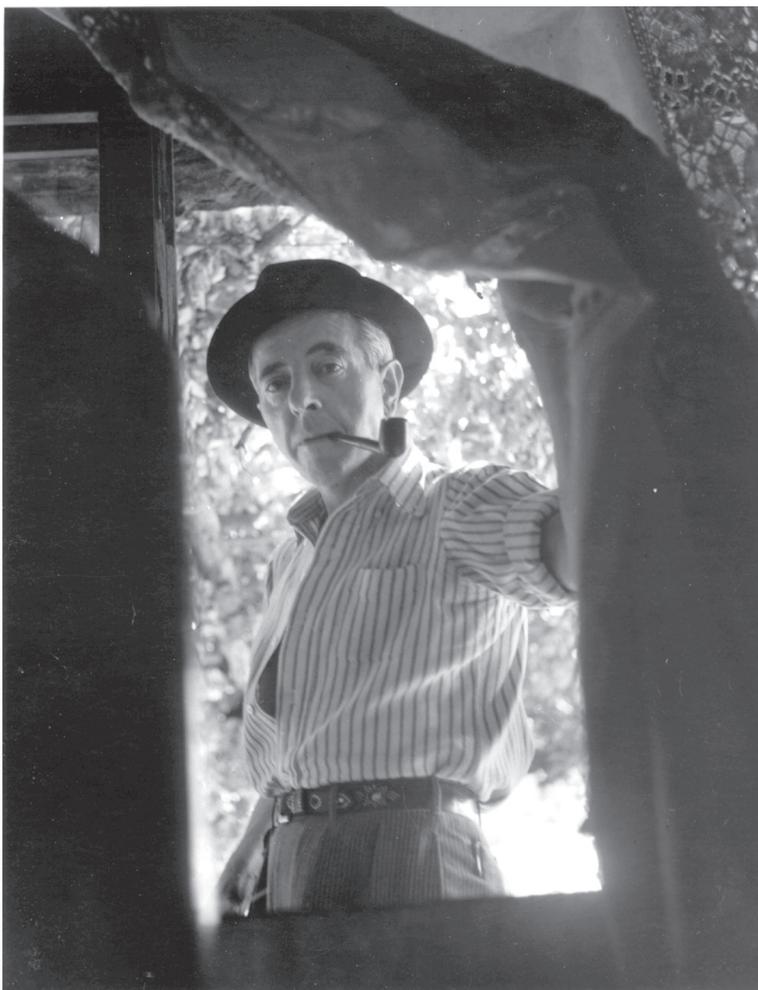
D. : Comment percevez-vous, de façon plus générale, le progrès technique ? Maintenant, avec le numérique, chacun peut faire des photos techniquement presque parfaites, non ?

W.R. : Mais non ! Pas parfaites ! C'est le contenu qui prime !

D. : C'était bien sûr pure provocation de ma part ! Et la couleur ? Vous n'avez pas fait beaucoup de couleur...

W.R. : C'est exact mais à cela il y a des raisons personnelles et historiques. Quand la couleur est apparue, j'avais déjà un long passé professionnel valable en noir et blanc et je n'ai donc pas vraiment cherché à m'investir dans cette innovation. Et puis la couleur manquait à l'époque de sensibilité. Moi qui travaille sur le vif, je ne pouvais évidemment pas me servir d'un posemètre ! Je ne m'y suis donc pas beaucoup intéressé. Mais j'en ai quand même fait un peu ! Et il ne fait pas de doute que si j'avais pu bénéficier des mêmes souplesses qu'avec le noir et blanc j'en aurais fait beaucoup plus : je n'ai pas de rejet esthétique de principe à ce sujet. Cela dit, c'est déjà tellement difficile de faire une bonne photo en noir et blanc que s'il faut encore se préoccuper de ne pas avoir de fausses notes colorées dans le cadre, cela devient vraiment trop compliqué !

D. : On voit de très belles photos en couleurs, par



© Willy Ronis

Jacques Prévert, photographié par Willy Ronis en 1941

exemple sur les murs du Jardin du Luxembourg. Mais pour moi l'émotion en les regardant n'a jamais atteint le même niveau d'intensité qu'avec des photos en noir et blanc. Quand a été ouverte votre exposition à l'Hôtel de Ville, je me suis dit : « Je connais les photos de Willy Ronis, cela vaut-il vraiment la peine de retourner les voir ? ». Je suis néanmoins entré et je suis ressorti bouleversé.

W.R. : Je suis très touché de ce que vous me dites et qui ressemble à ce que m'ont rapporté beaucoup de personnes ayant visité cette rétrospective. Ce n'est sans

doute pas totalement par hasard qu'elle a bénéficié de plus de cinq cent mille visiteurs...

D. : J'ai été frappé de l'intensité de l'émotion qui m'a saisi devant plusieurs de vos œuvres. Et très honnêtement ce ne sont pas les deux ou trois photos en couleurs qui m'ont le plus étreint...

W.R. : Je ne saurais vous contredire. Néanmoins un petit livre de photos de Paris en couleurs sortira sans doute dans quelques mois.

Mon ami Jacques Prévert

D. : Que pensez-vous des rapports de la photographie avec la peinture ?

W.R. : Ils sont indéniables : la photo est fille de la peinture...

D. : Vous avez évoqué Breughel. Mais il n'a rien d'un photographe, n'est-ce pas ?

W.R. : Non bien sûr ! Mais ce qui m'a séduit chez lui, c'est son imagination, son sens de la foule, la disposition des personnages dans le cadre et aussi le choix délibéré des petites gens.

D. : Vous n'avez jamais été tenté par le cinéma ?

W.R. : Non, jamais !

D. : Malgré Prévert, que vous avez bien connu je crois ?

W.R. : C'était pendant l'occupation, il avait quitté Paris par dégoût de celle-ci. Il avait beaucoup de cœur et le culte de l'amitié. Il avait fait partie du groupe Octobre, comme vous le savez. Nous avons été très amis, très proches.

D. : Si je vous suis bien, vous êtes aussi athée qu'il l'était ?

W.R. : Oui, mais je n'en tire aucune gloire. Je respecte mes amis croyants, tout en trouvant bizarre de l'être.

D. : « Vous avez dit bizarre ? Comme c'est étrange ! »... Vous avez gardé en mémoire des poèmes de Prévert ?

W.R. : Bien sûr...

D. : Moi, quand j'ai besoin de me rafraîchir de mes « excès » de tolérance sociale, je me récite mentalement ce petit quatrain vigoureusement anticlérical : « *Un curé noir, sur la neige blanche, c'est triste à voir, même le dimanche* »... Bien sûr je prends ici le mot « curé » dans son sens générique, œcuménique si je puis dire !

W.R. : Et moi je me récite celui-ci, dans le même esprit : « *Notre Père, qui êtes aux cieux, restez-y, et nous restons sur la terre, qui est quelquefois si jolie...* ». ■

Propos recueillis par Philippe Lazar

Revue des revues

Rubrique animée par Georges Wajs

Le débat n° 140, mai-août 2006
La crise européenne, et après ?

Un an après la victoire du non, Paul Thibaud reprend dans *De l'échec au projet*, l'essentiel de ses reproches sur la prééminence du marché par rapport au social, qu'il qualifie de hiatus *entre l'Europe mercantile... et l'Europe de la solidarité [...]. Les incertitudes et les déboires actuels de l'Union Européenne (UE) sont liés à cette naïveté d'avoir voulu se définir sans et contre son passé, en faisant en somme du marché un écran pour occulter la mémoire des peuples.* Il souligne le triple déficit (politique, culturel et spirituel) qu'aucun des concepteurs historiques ou actuels de l'UE n'a pris en compte et il récuse une espèce de marche forcée de l'uniformisation économique et institutionnelle qui laisse les peuples, ainsi dépouillés de leur identité historique, dans l'incompréhension voire le désarroi. L'espace européen doit être fondé sur la confiance et la délibération par l'utilisation des vertus du débat démocratique, cet *art de combiner unité et divergences*. À cette fin, l'implication des parlements nationaux dans le développement de la politique européenne devrait être renforcée. Les États-nations pourraient ainsi mieux combiner la préservation de leur identité avec l'affirmation d'un destin commun. Paul Thibaud préconise de renoncer au calme apparent actuel qui gomme les différences et conduit à l'échec par des « consensus » qui sont en fait de discutables compromis. La véritable alternative réside selon lui entre une Europe faible soumise au marché mondial et une Europe forte parce que dotée d'un authentique projet politique. Il faut, pour cela, accepter les inévitables confrontations, assumer les contradictions, faire émerger une « éthique de fraternité ». *C'est... d'un engagement quant à la manière d'être et de se situer dans le monde que l'Europe a le plus besoin.*

Paul Magnette, qui dirige l'Institut d'études européennes de l'Université libre de Bruxelles, nuance ces propos et prône les vertus du marché qui, pour lui, n'a pas encore achevé son travail d'intégration économique. Il récuse l'opposition du marché et du politique mais il rejoint néanmoins Thibaud en soulignant à son tour l'importance du jeu politique des compromis : « *Depuis les commencements, l'Europe est un champ de tensions, un ensemble d'États [...] acceptant parfois les contraintes de l'action collective, s'y soustrayant souvent et, à moins de renouer avec les fantasmes homogénéisateurs, elle restera divisée, mouvante, compliquée. Le compromis y demeurera le mode principal de résolutions des conflits [...] parce qu'il est le seul mode de décision qui ne craint pas la divergence et qui n'étouffe pas la diversité.* »

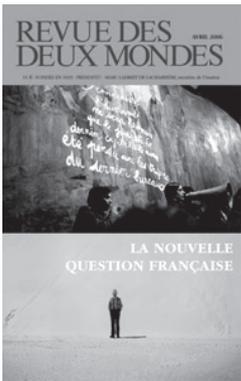
Philippe Moreau Defarges estime qu'une *Europe cohérente ne peut être que fédérale*, car les nations, soumises à des pressions externes (l'immigration) et internes (les nationalismes) sont en perpétuelle transformation. Seules des structures fédérales peuvent surmonter ces faiblesses et *permettre une ouverture dynamique sur les périphéries de l'Union [...]. L'Europe est vouée à une multiculturalité (qui peut) être apaisée ou violente.* Et de conclure que la France ne doit pas se laisser enfermer dans une *aigreur nationale*, cette tentation vichyste si fortement enracinée dans une part de notre culture.

Hubert Védrine souhaite quant à lui *stabiliser la construction européenne*. Il souligne son accord d'ensemble avec Paul Thibaud et reprend l'argumentaire que les lecteurs de *Diasporiques* ont pu lire dans l'entretien qu'il nous avait accordé¹. ■

Serge Radzyner

¹ *Diasporiques* n°38, juin 2006, p. 4-10.





Revue Des Deux Mondes, avril 2006 *La nouvelle question française*

L'amour que Rosetta Loy, écrivain de vieille famille piémontaise, porte de longue date à la France rayonne dans ce texte de questionnements sur le bien problématique présent français. Cet amour n'est pas pour autant aveugle. Plus encore que les défauts imputés aux Français (leur chauvinisme égoïste et leur « dureté » ne seraient-ils pas des ingrédients nécessaires à la survie de « valeurs culturelles et civiles conquises au prix de la vie » ?), l'auteur relève avec un sentiment tissé de tristesse et d'indulgence les altérations physiques et morales de l'objet aimé. Voici cette France décrite superbement comme « un aigle perché sur son histoire et sur sa splendeur séculaire, serrant les griffes pour défendre un nid vide » mais aussi en tant que pays refusant « de se mesurer avec les temps nouveaux, des temps qui lui appartiennent de moins en moins mais qui la dépouillent de l'intérieur, la rongent dans ce qu'elle a de plus vulnérable ».

Rosetta Loy reste sensible à des particularités françaises peut-être porteuses d'avenir au sein d'une Europe longtemps engagée dans un processus d'autodévoration, incapable de trouver aujourd'hui le chemin d'un futur commun, alors que s'y manifestent d'inquiétantes régressions. Elle, qui n'a qu'horreur pour la violence, est attentive à la « révolte des banlieues » : elle y voit le réveil d'une traditionnelle faculté de protestation, mais qui n'est plus capable que de s'en prendre aux objets.

Tout cela dit, Rosetta Loy n'hésite pas à affirmer en conclusion qu'elle a encore beaucoup à apprendre de la France. Dans ces temps où les amis véritables se font rares, ceci est, autant qu'une douce chose à lire, un étonnement. ■

Michel Groulez

Esprit, mai 2006

La France de l'après-CPE et les chantiers du droit du travail, J.C.Barbier, B Brunhes, F. Chérèque, J. Le Goff, B. Palier, B. Perret

Dans un dossier de soixante-quinze pages sans langue de bois, sans tabous, les auteurs reviennent sur les émeutes dans les banlieues et les manifestations contre le CPE. Celles-ci révèlent une demande de sécurité, des personnes certes, mais aussi des par-

cours de vie et des parcours professionnels. Pour répondre à cette demande, il faut réfléchir à la refondation de l'État-providence dans le cadre de la mondialisation et de la flexibilité externe qui l'accompagne. En d'autres termes, il faut oser poser la flexibilité en tant que donnée susceptible d'aider à combattre la précarité.

Quatre thèmes retiennent particulièrement l'attention dans ce dossier :

- Un appel à une réforme du droit du travail incluant notamment la réduction du nombre de contrats dérogatoires et précaires (qui n'ont pas montré leur efficacité contre le chômage); la demande d'un allègement de la législation contre les licenciements ; la prise en charge des travailleurs après leur licenciement ; l'articulation du droit du travail autour du salarié et non plus autour de l'emploi.

- Une réforme des prestations d'assurance et d'assistance et des services de l'emploi actuellement trop fragmentés. La situation implique un suivi individualisé des chômeurs. La notion de *flexisécurité* est ici reprise. François Chérèque estime *qu'une partie de la jeunesse relève de problématiques différentes, impliquant une individualisation des parcours d'accès et d'accompagnement dans l'emploi*. Si les partenaires sociaux veulent avancer, il leur faut reconnaître l'existence de ruptures dans la vie professionnelle.

- Une prise en compte du caractère indispensable de la mobilité des travailleurs et une réflexion sur la continuité des conditions d'emploi et de travail entre secteur public et secteur privé. Chérèque affirme : *On ne peut plus raisonner en fonction d'une norme qu'il faudrait défendre contre vents et marées. C'est un retour en force de la réalité contre l'idéologie*.

- La sortie d'une logique de « résistance », qui risque d'aboutir à la protection des plus protégés, et l'entrée dans une logique de reconstruction. Pour y parvenir, les syndicats doivent s'unir – même si leur union est parfois conflictuelle – et les entreprises doivent entrer dans l'ère de la responsabilité sociale. ■

Régine Dhoquois-Cohen

Esprit, mai 2006

Une lettre ouverte de Patrick Weil à Nicolas Sarkozy sur sa politique d'immigration

Le 13 février 2006, Nicolas Sarkozy écrivait au sociologue Patrick Weil, pour réfuter ses critiques du projet de loi sur l'immigra-



tion. Dans une « lettre ouverte », ce dernier, directeur de recherche au CNRS, spécialiste des questions d'immigration, conteste scrupuleusement, point par point, les arguments du ministre de l'Intérieur et relève, dans ce projet conçu dans une perspective qu'il juge à courte vue, des contradictions affligeantes, des erreurs d'appréciation voire des distorsions des statistiques.

Le système pervers mis en place par Sarkozy fait une distinction entre l'immigration *choisie* (celle du travail) et l'immigration *subie* (concernant ceux qui, malgré leur situation irrégulière, ont une vie de famille en France normale, avec souvent, en particulier, des enfants scolarisés. Sous prétexte de lutter contre les fraudes, on enrichit ainsi la population des « sans papiers » de nouveaux venus : les « ni...ni... » (ni légalisables, ni expulsables). Patrick Weil explique comment la nouvelle législation renforce le labyrinthe bureaucratique déjà dissuasif, instaure des catégories supplémentaires qui constituent une véritable usine à gaz administrative, accentue les injustices et exacerbe les tensions.

Patrick Weil montre aussi que les socialistes *firent mieux* en leur temps que l'actuel ministre de l'Intérieur pour gérer le problème de l'immigration clandestine et il rappelle que plusieurs pays européens (dont la Grande-Bretagne et l'Allemagne) mettent actuellement en place des législations bien plus libérales.

C'est ainsi un zéro pointé que Patrick Weil inflige au ministre de l'Intérieur, qu'il accuse d'avoir échoué, tant du point de vue de la justice que de l'efficacité, par une démarche se situant aux antipodes de la paix sociale et de l'intégration. ■

Françoise Basch

Les Temps Modernes, mars-juin 2006
Éducation nationale : les faits et les mythes

Je souhaite attirer tout particulièrement l'attention des lecteurs de *Diasporiques* sur trois articles figurant dans un volumineux dossier des *Temps Modernes* qui traite de la question de l'égalitarisme dans l'instruction.

● Salomon et la panne d'ascenseur (84 à 101)

Jean-Yves Debrouille utilise deux récits célèbres pour dénoncer l'immobilisme de notre système éducatif : *le jugement de Salomon*, qui

illustre les excès et l'hypocrisie de la marche forcée vers l'égalitarisme depuis un demi-siècle ; *le Roman de Renart*, pour rappeler que lorsque Renart remonte du puits dans le seau, le nigaud de Loup, lui, y descend. L'allusion aux différences sociales entre ceux qui savent utiliser tous les ressorts d'un système pour grimper vers le haut de l'échelle sociale, et ceux qui, par ignorance, inertie ou même idéologie descendent de plus en plus bas, est évidemment pertinente même si elle peut paraître parfois excessive.

● Un bateau sans boussole (287 à 301)

Pour Carole Diamant, les problèmes de l'École sont d'abord les symptômes du malaise social. Elle évoque à ce propos la violence des élèves, l'inadéquation entre diplômes et offres d'emploi, la situation des enseignants toujours mis en première ligne (et eux-mêmes parfois en insécurité), la multiplication des réformes et des programmes successifs, le fait que l'institution reste elle-même muette sur l'essentiel... Elle souhaite à partir de ce constat redéfinir la mission de l'École et propose de *réapprendre à contester les faits et à inventer de nouvelles propositions politiques [...] pour former des hommes capables de penser et de se penser...* C'est là pour elle une *nécessité absolue*.

● Le maître ignorant (555 à 560)

Michel Aussel et Myriam Dufour-Maître, dans cet article court mais dense, traitent d'un ouvrage de Jacques Rancière (*Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*²) qui lui-même évoque les pensées d'un certain Joseph Jacotot sur les méthodes d'instruction (*Enseignement universel. Mathématiques*³). À vouloir trop expliquer, le maître détruit chez son élève le désir de comprendre par lui-même, et même de comprendre tout court, affirmait Jacotot. Et d'ajouter que *l'on enseigne mieux ce que l'on ignore que ce que l'on sait*. Ce précurseur en avait déduit que *le langage n'unit les hommes que parce qu'ils sont distincts*. Il énonçait que, l'appropriation des savoirs étant un acte éminemment personnel, il était impossible d'instituer un enseignement universel : *l'émancipation intellectuelle n'est possible qu'au niveau individuel*. D'où une conclusion sur laquelle les auteurs de l'article nous invitent à méditer : *Jacotot fut le seul « égalitaire » à percevoir l'institutionnalisation du progrès comme un renoncement à l'aventure intellectuelle et morale de l'égalité*. ■

Serge Radzyner

² Collection 10-18, Paris, 2004.

³ Éditions de Paw, Louvain, 1827..





Esther Benbassa : « *Nous sommes tellement pris par notre propre souffrance que nous sommes de moins en moins en mesure d'être perméables à celle des autres* »

Faire entrer les mémoires dans l'Histoire

Une quarantaine de membres du cercle Gaston-Crémieux et de lecteurs de *Diasporiques* ont participé le 14 juin 2006 à un dîner-débat autour d'Esther Benbassa. Son mari, Jean-Christophe Attias, était également notre invité. Les principaux thèmes abordés concernaient la souffrance, l'identité, la mémoire et l'histoire.

Esther Benbassa est directrice d'études à l'EPHE, titulaire de la chaire d'histoire du judaïsme moderne. Elle dirige le Centre Alberto Benveniste pour les études et la culture sépharades. Elle a notamment publié *Histoire des Juifs sépharades. De Tolède à Salonique*, avec A. Rodrigue, Le Seuil, 2002 ; *Les Juifs ont-ils un avenir ?* avec J.-C. Attias, Hachette-Pluriel, 2002, et, toujours avec J.-C. Attias, *Juifs et Musulmans : une histoire partagée, un dialogue à construire*, La Découverte, 2006.

Esther Benbassa : Venant d'Orient et ayant vécu une judéité fermée sur elle-même, j'ai été frappée, quand je me suis rapprochée du judaïsme français, par les idées ouvertes et libérales du Cercle Gaston-Crémieux et de son promoteur, Richard Marienstras. Je suis donc particulièrement heureuse de me retrouver ce soir parmi vous.

Je rédige actuellement un livre sur le rôle de la souffrance. On cherche désormais à promouvoir une sorte d'échelle de Richter de la souffrance qui permettrait de mesurer les dommages subis par un peuple et de revendiquer des droits compensatoires en quelque sorte proportionnels à leur intensité. C'est là faire abstraction des différences considérables entre les diverses catégories imaginables de souffrances.

La souffrance : source de rédemption ou d'identité ?

La souffrance de l'homme religieux est une souffrance pour Dieu et par Dieu. Elle est liée à l'idée de la rédemption. Les hommes se sont depuis toujours penchés sur la souffrance de leurs semblables. Les religions donnent des explications visant à la rendre supportable. On souffre pour les péchés commis. Les souffrances servent de point de référence aux générations montantes – on transmet de génération en génération les textes les relatant – pour renforcer leur foi dans le destin du groupe et garder intacte la croyance en Dieu. Chez les Juifs, on célèbre ainsi les Anciens qui, pour échapper à la conversion, ont été conduits, au temps des croisades par exemple, au meurtre des membres de leur famille puis au suicide. Leur acte sert de modèle : le martyr existe aussi dans le monde juif. Il faut cependant dire que les rabbins ont souvent essayé de

tempérer ce penchant, qui est en réalité une transgression par rapport à la Torah : il est en effet nécessaire de vivre afin de pouvoir perpétuer l'amour de Dieu !

Alors que dans la pratique religieuse il y a une attente, celle de la rédemption par la souffrance, dans notre monde de consommation et de bien-être, la souffrance est perçue comme obscène, comme une insupportable agression. Souffrance et culpabilité s'entretiennent mutuellement, engendrant de nouvelles souffrances sans que puisse s'élaborer un projet d'espérance. La souffrance est d'abord génératrice de *victimité*, et être victime se transforme en posture morale jusqu'à contribuer à l'élaboration des identités. Certes ces dernières ont toujours été des constructions mais, avec la disparition de la pratique religieuse, source identitaire de taille, le relais est pris par les souffrances subies et leur intensité.

Des lois de circonstances

Un exemple nous en a été fourni lors du débat autour de l'esclavage et de la revendication de sa mémoire. Reconnaître les mémoires n'a rien d'illégitime, bien au contraire. Tous les traumatismes, toutes les souffrances devraient figurer dans les livres d'histoire. On constate, aujourd'hui, la multiplication des lois tendant à répondre à ces demandes de reconnaissance, le vote de l'une entraînant la revendication d'une autre, le tout dans un climat de concurrence victimaire, disons-le assez déplaisant.

Diasporiques a récemment consacré à ce sujet une très intéressante étude comparative¹, à laquelle il m'a été donné de participer, et je

¹ *Diasporiques* n° 37, p. 21-31.

n’y reviens donc ici que brièvement. Le vote de la loi du 29 janvier 2001, relative à la reconnaissance du génocide arménien, avait eu pour conséquence de favoriser celui de la loi du 21 mai de la même année – la loi dite loi Taubira – tendant à la reconnaissance de la traite et de l’esclavage en tant que crimes contre l’humanité. L’agitation (légitime) qui a suivi (tardivement !) l’adoption de la loi du 23 février 2005 portant reconnaissance de la Nation (et dont l’un des articles, on s’en souvient, disposait que les programmes scolaires devaient reconnaître le rôle positif de « la présence française outre-mer ») a, elle, entraîné une recrudescence de la concurrence victimaire et indirectement abouti à l’instauration d’une journée de commémoration de l’esclavage (curieusement fixée au 10 mai, jour de l’adoption de la loi Taubira) et à l’émergence publique d’organisations telles que le CRAN (Conseil représentatif des associations noires), prenant modèle sur le CRIF, au risque d’accroître les replis communautaires. Quant au monde arabomusulman, confiné dans une perception religieuse, notamment du fait de l’officialisation d’un Conseil français du culte musulman (CFCM), il n’a rien obtenu de tel et perçoit cette discrimination comme une injustice.

Tout cela a bien sûr pour toile de fond la loi Gayssot, du 13 juillet 1990, qui permet « de réprimer la contestation de l’existence des actes racistes, antisémites ou xénophobes commis pendant la Seconde Guerre mondiale » mais qui est souvent interprétée comme ne concernant que les Juifs.

Mémoire et Histoire

Comment notre liberté pourra-t-elle fonctionner sur un échiquier entièrement occupé par des mémoires ? Nous entrons avec l’institutionnalisation de la mémoire dans une spirale dangereuse ; certaines institutions juives nous dictent déjà ce qu’il convient de dire et ne pas dire au nom du « devoir de mémoire ». Simone Veil a elle-même été conduite à rappeler que le devoir de mémoire appartient aux familles mais que nous devons, collectivement, passer désormais à l’Histoire. Pour avoir exprimé la même idée il y a quelques années dans notre livre *Les Juifs ont-ils un avenir ?*², nous avons été, Jean-Christophe Attias et moi-même, violemment

² Hachette-Pluriel, 2002.

pris à partie. Si, à un moment donné, la mémoire n’entre pas dans l’Histoire, elle ne peut plus être transmise faute de survivants. Histoire et mémoire sont des entités complémentaires : lorsque la mémoire entre dans l’Histoire, elle devient transmissible dans la longue durée. On peut se demander pourquoi, dans le monde juif traditionnel, l’Histoire n’a jamais été formellement appréciée. Peut-être parce que la religion privilégie le transfert direct, de génération en génération, de la pratique religieuse. L’Histoire est faite de ruptures et la rupture n’entre pas dans le monde de la tradition.



Photo J.-F. Lévy

On ne peut pas [...] se contenter de transmettre seulement une mémoire négative (E. Benbassa)

Un exemple du rôle irremplaçable de l’Histoire est celui de la narration de l’expulsion des Juifs d’Espagne. Celle-ci a été vécue comme le plus grand des traumatismes, entraînant même dans la durée, d’après les travaux démographiques, une baisse de la natalité dans un monde pourtant très religieux et pratiquant. Or, face à une rupture si violente, on a assisté à la naissance des premières chroniques en portant témoignage. Comment ce traumatisme aurait-il pu être transmis autrement que par ces chroniques, que par cette entrée dans l’Histoire ?

Entre mémoire et Histoire il y a une sorte de complicité qui ne peut s’établir que lorsque la mémoire est suffisamment apaisée. Nous vivons cette difficulté de manière douloureuse dans le monde juif après la Seconde Guerre mondiale. Pendant de nombreuses années après la Shoah, il y eut une sorte de silence. Pour reconstruire l’avenir il fallait impérativement en passer par là. Mais lorsque le souvenir de ce traumatisme a commencé à se construire, à prendre parole, on est entré dans une période de « devoir de mémoire ». C’est certes un devoir de garder intacte la mémoire mais, pour moi, le véritable « devoir » est que toute cette horreur ne se reproduise plus jamais. Or nous



devrions, à cette fin, nous situer dans une perspective d'appel à l'universalisme, être le plus proche possible de l'Autre, avoir de l'empathie pour la souffrance de l'Autre. Il ne faudrait pas focaliser le débat seulement sur la mémoire juive, au risque de laisser chaque mémoire s'ériger à son tour en devoir communautaire, exclusif.

Construire l'avenir

On ne peut pas, de surcroît, se contenter de transmettre seulement une mémoire négative. C'est une illusion de croire que la transmission d'une mémoire négative peut être entendue et vraiment reçue. Remarquons au passage que les religieux ne tombent pas dans ce piège, ils n'évoquent pas le devoir de mémoire comme marqueur identitaire puisqu'ils ont pour eux la religion et ses nombreux commandements. C'est chez les séculiers que l'on tente de construire l'identité juive uniquement autour de la Shoah et d'Israël. Or peut-on construire un avenir seulement avec un attachement à la mémoire du passé, un soutien inconditionnel à l'État d'Israël et une villégiature annuelle à Natanya ? Combien de temps peut-on rester juif ainsi ? C'est une question grave. On ne perçoit malheureusement pas dans les milieux juifs dominants un réel désir d'élargissement culturel, force est de constater par exemple que ce n'est pas la littérature israélienne qui se vend le plus et ce malgré le soutien inconditionnel dont bénéficie Israël. Pour créer un judaïsme plus ouvert, plus dynamique, sans doute faudrait-il faire l'effort de se mouvoir du passé à l'avenir, de substituer au devoir vis-à-vis d'hier une véritable vision de demain, et, sans oublier la commémoration des malheurs, avoir le courage de privilégier la créativité.

Je suis frappée d'entendre aujourd'hui des discours similaires dans les milieux noirs ou arabo-musulmans. Ils se plaignent de n'être pas aimés, de ne pas voir leur souffrance reconnue et quand elle l'est, de ne pas l'être à sa juste mesure. Cette revendication de la souffrance, nous vient en partie des États-Unis, où la revendication des droits s'est appuyée sur la quantité de souffrances subies. Ceci a permis là-bas un positionnement par la souffrance mais aussi son dépassement par l'obtention de droits au travers d'une *affirmative action* qui s'inscrit bien dans l'histoire américaine et son modèle multi-

culturel d'organisation de la société. Ce terme a malheureusement été traduit chez nous de façon équivoque par l'expression de « discrimination positive ».

En France, parallèlement au renforcement du nationalisme, apparaissent des revendications d'appartenance essentiellement fondées sur la remémoration communautaire de la souffrance. Dans cette logique, nombre de livres sortis ces derniers temps sur l'esclavage s'intitulent *La mémoire de...* J'ai récemment rencontré une jeune femme qui m'a dit faire partie d'un groupe s'appelant « Devoir de mémoire ». Elles et ses amies parcourent les banlieues en essayant de convaincre les jeunes de prendre leur carte d'électeur. « Parfait, mais pourquoi ce nom ? – Parce que nous avons la mémoire d'être des gens blessés et sans avenir ! – Mais en quoi est-ce une « mémoire » ? » ai-je répondu.

Parler d'un « devoir de mémoire » sonne bien. Quand vous dites « devoir de mémoire », les médias vous écoutent ! Une chercheuse américaine, dans sa thèse, explique que, dans un pays jacobin comme la France, personne n'osait parler d'identité et comment, lors de la Guerre des Six Jours, la fameuse évocation mémorielle de Claude Lanzmann dans une déclaration au *Monde* à la veille de la Guerre des Six Jours (*Un second génocide attend les Juifs*), par cette comparaison apocalyptique, ouvrirait la voie à ce que l'Holocauste se transforme en symbole de persécution et de victimisation permettant aux Juifs d'en faire progressivement une source d'identification et de revendication identitaire. C'est à partir de ce rapprochement établi par les Juifs dont la déclaration de Lanzmann n'est que l'illustration que ce processus a démarré, suivi ensuite de l'émergence dans un premier temps d'un judaïsme culturaliste dans les années 80. Il convient de relire le *Juif imaginaire* d'Alain Finkelkraut³, qui fut, pour toute une génération, un livre très important. J'aimerais vous en citer une phrase montrant combien le devoir de mémoire nous a éloignés du modèle du Juif universaliste. Il est dit page 43 : « Je pensais, moi, être fidèle à la vocation d'Israël en jouant non seulement le Juif mais le Noir, le colonisé, l'Indien ou le miséreux du tiers monde. Années heureuses et volubiles où, en toute innocence, je collais à mes origines. Ça ne marche plus Le

³ Alain Finkelkraut, *Le Juif imaginaire*, Paris, Le Seuil, 1980.

ressort dramaturgique s'est cassé. Je ne peux même plus affirmer : « Je suis juif » sans avoir aussitôt l'impression pénible de tirer le génocide à moi et de me draper dans le supplice des autres ». Je crois pour ma part que c'est la dernière partie de cette phrase, « me draper dans le supplice des autres » qui n'est plus d'actualité ! Nous sommes tellement pris dans notre propre souffrance que nous sommes de moins en moins en mesure de nous « draper » dans celle des autres, au sens positif de nous y montrer sensibles.

Discussion

Esther Benbassa : Avant que ne s'engage la discussion, je voudrais encore dire, bien que ne voulant pas établir de liaison entre les questions relatives à Israël et au « devoir de mémoire », que je suis frappée de voir qu'on semble considérer comme allant de soi que le Premier ministre israélien ait récemment inauguré officiellement le mur des Justes au Mémorial de la Déportation ! Jusqu'à la Guerre des Six jours, on parlait peu, en Israël, des survivants du génocide et c'est seulement en 1977, avec l'arrivée du Likoud au pouvoir, que Menahem Begin en a fait le cœur de sa rhétorique : on avait un certain nombre de droits parce qu'on avait souffert. Cette mise en avant du génocide a en fait empêché toute évolution politique au Proche-Orient. Et tout se passe comme si, pour reprendre une formule de Jean-Christophe Attias, la mémoire du génocide innocentait à jamais Israël aux yeux des Nations.

Nadine Bitner : Après ce que vous venez de dire, je ne comprends plus ce que peut être la singularité juive, parce que ce que vous venez de définir, c'est de façon très générale la sympathie, le pathos, le souffrir ensemble, disons l'accès à l'Autre qui passe par la souffrance.

E.B. : Mais pourquoi voulez-vous qu'il y ait une singularité juive ? Et que ce soit un peuple qui ait souffert davantage ne le rend pas nécessairement plus sensible à la souffrance des autres ! Ce qui faisait l'humanisme et l'universalisme juif résidait dans cette ouverture à la souffrance d'autrui. Ce n'est pas un hasard si les Juifs, aux États-Unis, se sont rangés dans les années 1960 aux côtés des Noirs dans leurs luttes pour l'obtention de droits civiques. Nous en parlions avec Élise Marienstras, ce sont eux

aussi qui ont créé l'anthropologie africaine. Ils se sont identifiés aux persécutions des Noirs. S'il y a une singularité juive, c'est bien de donner à la souffrance un sens universel. Mais ce n'est plus le cas aujourd'hui, exclusivement tourné que l'on est vers sa propre souffrance.

Élise Marienstras : Il y a eu en effet, aux États-Unis, à la fin du XIX^e et au XX^e siècle un grand mouvement de gauche à partir de l'émigration des Juifs venus de l'Europe de l'Est : Emma Goldman par exemple faisait ses discours en yiddish ! Leurs enfants ont perpétué cet héritage : le mouvement d'amélioration des peuples de couleur a commencé avec une direction qui regroupait Noirs et Juifs. Les choses ont changé lorsque, dans les années 60, les Juifs ont accédé à un rang social qui n'en faisait plus une minorité mais une bourgeoisie, avec ses patrons et ses propriétaires de logements des Noirs. Ceci s'est aussi accompagné d'une ségrégation, notamment d'un refus de la présence des Blancs dans différents mouvements d'étudiants défenseurs des Noirs.

Frances Dropkin : J'aurais souvent voulu substituer dans votre exposé le mot injustice à celui de souffrance.

E.B. : Pour moi le terme souffrance n'est pas pris dans un sens religieux mais dans son sens le plus général qui inclut injustice, discrimination. Aujourd'hui les Juifs ne sont pas discriminés. Ils subissent une certaine forme d'antisémitisme, cela ne peut être qualifié « d'injustice ». Il y a d'autres groupes qui subissent, eux, à la fois injustice et discriminations. Tout cela entre dans le mot de souffrance.

Marcel Jablonka : La concurrence des mémoires n'est pas si nouvelle, comme on pourrait le croire à vous entendre. Je me souviens l'avoir rencontrée quand est sorti le *Livre noir du communisme*⁴. Il comprenait une préface de l'historien Stéphane Courtois, qui disait que la mort d'enfants ukrainiens était aussi tragique que celle d'enfants juifs. Déjà à l'époque cela avait suscité quelques réflexions car cela sous-entendait qu'on avait assez parlé des Juifs. Serge Klarsfeld avait déclaré alors que moins parler du malheur

⁴S. Courtois, N. Werth, J.-L. Panné et al., *Le Livre noir du communisme : Crimes, terreur, répression*, Robert Laffont, Paris, 1997.



des Juifs n'entraînerait pas de parler davantage des esclaves ou des autres populations ayant subi des malheurs. Je revendique quant à moi un devoir de mémoire non pas spécialement pour construire mon identité juive mais parce que cela me paraît être un devoir de justice, parce qu'avant qu'on en parle le malheur des enfants victimes de la Shoah était ou méconnu ou sous-estimé et j'ai plutôt envie de rendre hommage à tous ceux qui se sont battus pour poursuivre les criminels, pour faire des monuments, pour écrire des livres. Il aura fallu beaucoup d'années pour que l'honnête homme sache ce que fut la Shoah. J'ajoute aussi que tout ceci a été récupéré par Israël et ses inconditionnels, au point que l'on n'est plus capable de justifier l'existence et la politique de cet État autrement que par la Shoah. Le devoir de mémoire et son instrumentalisation sont, selon moi, deux aspects distincts. Quant à construire son identité juive, c'est une autre question : il me semble qu'elle n'a pas besoin de la Shoah et d'Israël pour perdurer.

E.B. : Je suis d'accord avec vous et, en même temps, il y a une question de vocabulaire. Je n'ai pas dit qu'il ne fallait pas parler du génocide, je dis que le devoir de mémoire est vécu par celui qui le porte mais qu'il ne doit pas l'imposer à l'autre. Ce que je propose est que la mémoire entre dans l'Histoire précisément pour être transmise au fil des siècles. Quand le devoir de mémoire est imposé à l'autre, il y a culpabilisation. Lorsque les survivants auront disparu, les

générations suivantes ne voudront peut-être plus assumer ce devoir : là existe un vrai risque. Dans l'Histoire, il n'y a pas de risque puisque cette catastrophe entre avec un langage neutralisé, délestée de son pathos. Ce n'est pas vouloir l'effacer que de demander sa pérennisation ! Celles et ceux qui veulent vivre ce devoir par eux-mêmes, c'est leur droit, mais cela ne peut devenir une injonction.

Léa Wajs : Je pense qu'il y a une certaine confusion entre souffrance et victime. La souffrance peut être positive pour un être humain s'il en fait quelque chose,

mais se sentir victime est toujours négatif parce qu'on ne peut pas alors prendre sa vie en main. Comment peut-on construire une vie sur la mort, comment « transmettre » à nos enfants à partir de la Shoah, qui est de l'ordre de la mort ? Où trouver des valeurs à transmettre ? Je suis profondément athée mais l'un des lieux où je suis allée les chercher est l'endroit où il existe une culture, c'est-à-dire chez les religieux. Tout cela est à construire : c'est vrai qu'il a fallu un temps pour le silence mais il faut aussi des perspectives d'avenir.

E.B. : Je suis d'accord avec vous mais je n'ai pas de recette du *comment être Juif*. On peut imaginer un judaïsme comme c'était le cas avant la naissance de l'État d'Israël, un judaïsme pas seulement religieux mais qui incluait le bundisme et toutes sortes d'autres tendances. Aujourd'hui, on veut que nous soyons juifs essentiellement par les marqueurs que sont Israël et le génocide. Contester ce parti pris n'empêche pas d'avoir une fidélité à Israël et à la mémoire des siens. Il faudra bien un jour affronter la difficulté : disparaître en tant que Juifs, émigrer en Israël ou reconstruire un judaïsme diasporique, et cela même si la rupture que fut le génocide ne peut pas ne pas être prise en compte. En tout cas, la judéité française est aujourd'hui exsangue si on la considère sous l'angle de son judaïsme et de l'énergie créative qu'il est supposé générer pour la garder debout.

Alain Berestetsky : Que ce soit pour les Juifs ou pour les descendants des esclaves, on passe très vite sur l'Histoire pour n'en retenir que la victimisation. D'une certaine façon il y a un côté analphabète par rapport à l'Histoire et ceci me semble révélateur d'une époque. Cela renforce la survalorisation des aspects identitaires au détriment de ce qu'est véritablement une communauté.

E.B. : Je considère pour ma part la victimisation comme une sortie de l'Histoire. C'est aussi une réponse pour les politiciens qui préfèrent donner dans la compassion plutôt que penser un projet. Dans nos pays où le bien-être est roi, la souffrance n'a tout de même pas grand chose à voir avec celle du Tiers-Monde. Elle est survalorisée. Observons, par exemple, ce qui se produit lors d'un accident ferroviaire, avec la mise en place presque avant toute chose de cellules de soutien psychologique... La victimisation



Photo J.-F. Lévy

... Une certaine confusion entre souffrance et victime... (Léa Wajs)

est une instrumentalisation collective de la souffrance dans le but d'obtenir des droits.

Ézéchiél Ben Ari : La spécificité juive n'est pas l'Alliance. On trouve, dans l'histoire des peuples, des choses qui rappellent Abraham, Isaac, etc. Elle n'est pas non plus génétique. La victimisation et tout ce qui concerne l'évocation répétitive de la Shoah signifient pour moi la fin du Juif diasporique à vocation universaliste. Or dans les divers mouvements révolutionnaires et/ou de gauche, les nombreux Juifs engagés correspondaient bien à ce profil. Avec l'exploitation systématique de la Shoah par Israël, qui est devenue centrale, l'Histoire s'est trouvée embrigadée au service de quelque chose de très différent, qui laisse complètement de côté le caractère universel de l'histoire des Juifs.

P.L. : On parle souvent des Droits de l'Homme, beaucoup plus rarement de ses devoirs et tout à coup apparaît un « devoir » de mémoire : c'est ma première difficulté et ma première réserve. Ma deuxième réserve a trait à ce que nous essayons d'être : des Juifs diasporiques, à vocation universaliste, et ce qu'a dit Ezechiel Ben Ari à ce propos me semble très juste. Si nous disons trop que notre « devoir de mémoire » nous invite à cultiver et à promouvoir *spécifiquement* la mémoire de la Shoah, étant donné le degré d'abomination extrême, unique, de ce génocide, nous annihilons de fait toutes les autres mémoires parce que personne ne peut avoir un niveau de souffrance égalable au nôtre. Autant il me paraît totalement légitime, nécessaire et inévitable d'intérioriser ce malheur insondable, autant nous devons prendre garde de ne pas donner le sentiment que, du fait même de l'unicité de la Shoah dans l'abomination, personne ne peut atteindre notre degré de souffrance, que cette souffrance écrase toutes les autres. C'est à l'humanité entière d'intégrer les abominations qui se sont produites dans le cours de l'histoire *et compris* la Shoah. Nous ne devons jamais perdre de vue quant à nous que l'essence même de la judéité diasporique est sa capacité d'empathie avec les autres cultures et notamment de plein respect des propres souffrances des autres – une condition évidente pour qu'il y ait réciprocité.

E.B. : Oui, mais n'est-il pas déjà trop tard ?

E.M. : Dans votre exposé, vous parlez à plusieurs reprises de monde arabo-musulman

qu'entendez-vous par-là ? Par ailleurs, nous avons parlé pendant toute la soirée en termes idéologiques (comment nous définissons-nous, comment naît le sentiment de victimisation, qu'est ce qu'un devoir de mémoire, faut-il en contester l'existence, etc.). Mais n'y a-t-il pas des faits, des victimes ? Il est vrai qu'il existe des mouvements politiques qui se revendiquent d'une victimisation plus forte que d'autres mais il y a aussi des faits historiques, et là je dois dire que je ne suis pas d'accord avec Philippe Lazar : je ne crois pas qu'il faille mettre de côté la singularité du génocide qui a été commis contre les Juifs. Je ne dis pas que de là découle l'identité des Juifs ni mon identité aujourd'hui mais je ne veux pas qu'on mette de côté ce génocide là au prétexte qu'il y en a eu beaucoup d'autres après (Cambodge, Bosnie, Rwanda, etc.). Cette singularité, nous devons la rappeler à l'humanité tout entière parce que là s'est produite une rupture dans le cours l'histoire. Chaque fois qu'on détruit une culture, une civilisation, on creuse un trou dans l'histoire de l'humanité, et cela il faut le dire aux jeunes.

E.B. : En réponse à votre première question, je dirai que j'utilise cette expression tout simplement pour ne pas tomber dans le politiquement correct consistant à ne pas appeler noir un Noir, arabo-musulman un Arabo-musulman, etc... Il s'agit tout simplement des personnes issues de l'immigration ou issues de pays arabes et qui ne sont pas que des Maghrébins. Quant à la seconde, certes les faits sont les faits mais il ne faut pas négliger que la victimisation de ceux qui ne les ont pas vécus se construit fondamentalement sur des récits transmis. Et quand on dit que l'on ne veut pas que « cela » se reproduise, cela signifie bien que le caractère de l'événement dont on parle n'est pas absolument singulier. Tout ce qui est humain et commis par l'humain peut se reproduire. Et de surcroît, les leçons de l'histoire ne semblent pas avoir vraiment servi. On n'a qu'à voir les génocides qui ont été commis après la Shoah. Vouloir rendre cette dernière singulière renvoie à une sorte d'élitisme, de « supériorité » d'un génocide particulier par rapport aux autres. La Shoah a bien entendu sa spécificité, toute la question est de savoir comment on en parle et ce qu'on privilégie dans le discours.

Georges Wajs : Nous avons de fait essentiellement parlé de la mémoire juive et des



Photo J.-F. Lévy

... Reconnaître le passé [...] pour construire un avenir... (Élio Cohen Boulakia)

ni des Juifs ni des autres : c'est que la France prend appui (notamment au niveau scolaire) sur une histoire nationale et nationaliste, où celle des composantes de la nation ne figure pas, et que cela ouvre des pistes à d'incessantes revendications mémorielles. Ces mémoires sont progressivement reconnues, comme Jacques Chirac l'a fait naguère vis-à-vis du rôle de Vichy dans la déportation ; celle de l'esclavage est reconnue, celle du génocide des Arméniens aussi. Il reste celle de la colonisation, mais cela va venir. Tout ceci entre alors dans l'Histoire et les jeunes l'apprennent. Mais il n'y a pas que l'Histoire, il ne faudrait pas enseigner qu'une seule littérature, il existe aussi d'autres littératures, d'autres musiques, d'autres cultures jamais enseignées. L'école est un haut lieu de discrimination, c'est là qu'on fait l'apprentissage du rejet. Notre mémoire collective est orpheline des autres mémoires.

Tewfik Allal : Le débat me faisait penser à une phrase de Jacques Derrida à propos de l'identité. Il disait que, tant qu'elle restait au niveau de l'imaginaire et du symbolique, elle avait toute sa légitimité mais que, dès qu'elle se revendiquait au niveau politique, il ne fallait pas se faire d'illusion, elle était forcément totalitaire. Sans faire d'archéomarxisme, il faudrait peut-être se demander quels sont les fondements de la problématique actuelle du statut de victime dans notre contexte politique. Ne correspondent-ils pas à une forme d'évolution du capitalisme ? Ma deuxième question porte sur l'appréciation de la responsabilité politique de la gauche en France, notamment sur la période coloniale.

victimes juives et cela augure mal du « comment dépasser la concurrence des victimes » que nous avons en vue. Quelles pourraient être les pistes de ce dépassement ?

E.B. : C'est déjà bien que nous ne soyons pas tombés dans la concurrence des mémoires ce soir. Comment la dépasser ? Il n'y a pas de recette pour ce faire mais je crois qu'il y a une réalité qui ne dépend

Enfin, et pour revenir au statut de victime concernant le monde musulman, je pense qu'on y sous-estime l'effondrement interne des référents religieux (malgré ce qu'on voit dans l'islamisme politique). Et ce statut de victime y a une réelle influence, y compris dans le discours de la gauche marxiste et laïque.

P.L. : Le concept de victimisation a l'énorme inconvénient de mettre dans un même sac des problèmes qui n'ont rien à voir entre eux. Je pense qu'il faut le dire explicitement si l'on veut trouver des pistes pour en sortir : on a parlé des Juifs – un peuple, des Arméniens – un peuple, des Noirs – une couleur discriminante mais pas un peuple, de la colonisation – et là il n'y a plus de peuple du tout, ou encore de l'esclavagisme. On se détourne ainsi d'une approche politique. Nous devrions aller vers une contestation en profondeur de cette façon de déformer l'ensemble du système au travers d'un concept fallacieux.

E.B. : Je vous souhaite d'y arriver.

P.L. : N'est-ce pas néanmoins un combat à mener, a-t-on le droit d'y renoncer ?

Serge Bosc : Il y tout de même – et heureusement ! – des gens qui soulèvent des problèmes occultés depuis trop longtemps. Et aujourd'hui, même si l'on critique les *Indigènes de la République* ou le CRAN, il est normal que les questions soient posées.

P.L. : Tout le monde est d'accord là dessus. Ce qui nous choque est qu'on essaie de ramener tous ces problèmes à une dimension unique et dès lors d'établir entre eux une très contestable hiérarchie. Notre effort doit porter sur la dissociation de ces problèmes pour les poser chacun dans la réalité de leur spécificité.

Élio Cohen Boulakia : Ce qu'on peut reprocher en effet à tous ces mouvements est de se figer sur le seul passé et de ne pas se projeter dans le futur. Il est certes nécessaire de reconnaître le passé, mais à condition que ce soit pour construire un avenir. Et si possible ensemble !

E.B. : Nous avons beaucoup à faire – ensemble ! – pour peser en ce sens. ■

Propos retranscrits par Georges Wajs

L'activité proliférante sociale et politique du Bund

Georges Wajs : L'histoire de la naissance et du développement du Bund a été largement traitée lors de nos deux premiers brunches, je ne vais donc y revenir que pour donner quelques chiffres témoignant de l'importance numérique de la population juive au sein de la Pologne tsariste et aussi du Bund par rapport au Parti Ouvrier Social Démocrate de Russie.

Au moment de la révolution de 1905, le Bund compte environ 30 000 adhérents alors que le POSDR n'en a que 8 400 ! En Pologne 9,8 % de la population est juive (selon le recensement de 1931). Plus de 350 000 Juifs vivent à Varsovie (le tiers de la population de la capitale polonaise !). Ces données permettent de comprendre l'importance de la vie juive dans ce *Yiddishland* et, en son sein, le poids du Bund qui, rappelons-le, allait obtenir 60,5 % des suffrages juifs exprimés aux dernières élections municipales de Varsovie en 1938.

La presse

Tous les mouvements juifs, au premier rang desquels le Bund, ont eu très tôt une vision d'ensemble de leur action dans tous les domaines. Annette Wiewiorka souligne que « vie politique, vie sociale et vie culturelle sont alors étroitement imbriquées. L'importance de la presse juive en est un bon témoin : dans les années 1932-1938 à Varsovie, chaque jour sont vendus en moyenne 42 000 exemplaires de cette presse en langue polonaise et 162 000 exemplaires en yiddish, soit en tout 204 000 exemplaires de quotidiens (contre 630 000 exemplaires pour toute la presse

quotidienne polonaise !). Parmi les cinq quotidiens en yiddish, citons le *Folksaytung* (le Journal du peuple), bundiste, qui paraîtra de 1921 à 1939, et aussi *Der Moment* (Le Moment), qui tire à 30 000 exemplaires et qui sera le grand concurrent du principal journal de tendance sioniste *Haynt* (Aujourd'hui), dont le tirage varie, lui, entre 27 000 et 45 000 pour atteindre parfois 100 000 ». À noter aussi que « il n'y avait pas de frontières hermétiques entre ces courants de pensée : la plupart des grands noms de la littérature yiddish (les Asch, les frères Singer, les Sholem-Aleykhem,...) ont publié dans tous ces journaux ».

Le syndicalisme

Henri Minczeles rappelle que « en 1919, à la naissance officielle de l'Union des Organisations Syndicales Juives à Varsovie, sur 15 000 syndiqués relevant de 15 unions professionnelles, les deux tiers étaient des militants bundistes. En février 1937, au conseil national de la Fédération des syndicats juifs, sur 253 mandats, représentant 72 000 membres, on dénombra : *Bund*, 191 ; *Linke* (gauche communiste), 51 ; *Poale Tzion* de gauche, 9 ; sans-parti, 2 ». Le Bund avait, là encore, une majorité écrasante. À la veille de la guerre les effectifs des syndiqués montaient à près de 100 000 – c'est probablement le plus haut taux de syndicalisation jamais relevé dans l'histoire du monde du travail !

« La prescience du président du conseil national, Victor Alter, est alors remarquable », ajoute Minczeles. « Lors du dernier congrès tenu en avril 1939, il exhorte les travailleurs juifs à défendre le pays contre l'ennemi nazi : *La Pologne doit faire face à un double danger : les fascistes en son sein, les nazis allemands. Un jour prochain, peut-être faudra-t-il se battre pour l'indépendance et la liberté du pays* ». On ne saurait mieux dire !

Le Club laïque de l'enfance juive, le Centre Medem et le Cercle Gaston-Crémieux ont décidé d'organiser ensemble quatre brunches-débats sur l'actualité de la pensée du mouvement socialiste juif, le Bund. Plus d'une cinquantaine de personnes ont pris part au troisième d'entre eux, qui a eu lieu le 26 février 2006 au Centre Medem. Les comptes rendus des deux brunches antérieurs ont été publiés respectivement dans les numéros 37 (p. 32-37) et 38 (p. 23-31) de *Diasporiques*. On trouvera ci-contre et ci-après le texte, légèrement condensé, des exposés liminaires de Georges Wajs¹ et de Bernard Vaisbrot ainsi que ceux des témoignages sollicités de Michel Feldman, Henri Biélasiak, Henriette Bages, Berthe Burko-Falcman, Claude Zilberberg et Albert Hirsch. La séance était coprésidée par Henri Biélasiak, du Centre Medem-Cercle Amical, et Georges Wajs, du Cercle Gaston-Crémieux.

Georges Wajs est ingénieur de recherche, retraité et secrétaire du Cercle Gaston-Crémieux.

¹ Cet exposé liminaire prend appui essentiellement sur trois ouvrages : *Histoire générale du Bund* de Henri Minczeles (Denoël, Paris, 1999) ; *Le Shtetl, la bourgade juive de Pologne*, de Rachel Ertel (Payot, Paris, 1986) et *Les Juifs de Varsovie à la veille de la Seconde Guerre mondiale* d'Annette Wiewiorka (Les Cahiers de la Shoah, Paris, 1994).



D.R.

Brochure de membre d'un syndicat de tailleurs

L'aide sociale : deux exemples, l'O.S.E et le sanatorium Medem

En Russie, vers 1910-1911, alors que les populations juives de l'Empire tsariste souffrent d'un antisémitisme virulent et subissent régulièrement les violences de pogroms, dans les Shtetlekh le manque de soins et d'hygiène frappe d'abord les enfants. Conscients du risque de destruction physique des communautés, des membres de l'intelligentsia juive, proches du Bund, des médecins, des avocats, des professeurs, des étudiants, créent alors des organismes d'entraide, dont l'*Ceuvre de Secours aux Enfants* (O.S.E).

Dès son origine l'action de l'O.S.E. se veut à la fois éducative, médicale et sociale. L'O.S.E. distribue de la nourriture, gère des dispensaires, place des enfants. Après la révolution russe, qu'elle soutint initialement, l'O.S.E transfère son siège à Berlin mais la montée du national-socialisme et l'arrivée d'Hitler au pouvoir en Allemagne provoquent en 1933 son déplacement à Paris.

Le sanatorium Medem fut fondé dans le même esprit en 1924 et servit d'aérium-préventorium pour des enfants de 8 à 16 ans. Environ 10 000 enfants y séjournèrent. Henri Minczeles rappelle sa fin tragique : « Le 22 août 1942 au matin les Allemands vinrent chercher les deux cents enfants qui y séjourneraient alors. Avec leurs éducateurs et leurs médecins, leurs infirmières et leurs intendants, dans un ordre parfait, avec courage et dignité, ils partirent pour Treblinka ».

Le Yugnt Bund : les organisations de jeunesse du Bund

Die Sotsial-Demokratishe Yugnt Orgnizatsie Tsukunft (la Tsukunft, l'avenir) fut créée par la fusion de deux mouvements de jeunesse socialistes, l'un étudiant, l'autre ouvrier, qui s'étaient constitués avant 1914. Rachel Ertel écrit que, « en 1915, avec l'occupation allemande de Varsovie, une intense vie culturelle et politique s'amorce dans le monde juif. La Tsukunft refait jour, ouvre des cercles

² In *Shtudies vegn yidn in pailn*, 1919-1939, J. Fishman, New York, 1974.

d'études, et décide de s'affilier au Bund. Ce n'est pas, notons-le, un parti d'adultes qui suscite une organisation de jeunes, mais un groupe de jeunes qui se range volontairement sous la bannière d'un courant politique ». Henri Minczeles souligne pour sa part que, « dès 1918, lors de son premier congrès, la Tsukunft se dota de statuts, admit en son sein filles et garçons âgés de 14 à 25 ans. Elle acceptait l'idéologie du bundisme, son internationalisme, son caractère laïque. Une résolution fut votée à l'unanimité en faveur d'une éducation socialiste et de l'étude des problèmes économiques et sociaux propres aux jeunes Juifs ».

De 1922 à 1935, l'activité de la Tsukunft va être débordante :

- Création de sections professionnelles ;
- Collaboration avec l'ORT (Organisation, Reconstruction, Travail), créée en 1880, à Saint-Petersbourg, par un groupe d'intellectuels et d'industriels juifs pour venir en aide à leur communauté aux fins de faire acquérir à ses membres une qualification professionnelle ;
- Organisation de groupes sportifs ;
- Création de chorales, de cercles d'art dramatique, de bibliothèques ;
- Création de cercles d'études et de réflexion traitant du marxisme, de l'internationalisme prolétarien, du sionisme, du problème juif en général ;
- Participation active aux luttes syndicales et politiques, adhésion au mouvement international des jeunesses socialistes.

Rachel Ertel cite à ce propos le remarquable article de M. Kligisberg, « Di yidishe yugnt bavegung in Poïln » (Le mouvement de jeunesse juif en Pologne)² : « L'idéal devint partie intégrante de la vie quotidienne des jeunes. Car, sans la vision d'une société socialiste idéale dont ils avaient appris qu'elle était l'aboutissement



D.R.

Membres de la Tsukunft, janvier 1931

inéluçtable de la marche objective de l'histoire, leur vie quotidienne, dans la misère, la faim et la promiscuité, n'aurait pas eu un seul rayon de soleil. Le Tsukunft avait réussi, pour ses membres, à fusionner, en une unité spirituelle, la lutte quotidienne pour le mieux être avec l'idéal d'un socialisme humaniste. »

Minczeles note que « en 1938 le nombre de ses membres dépassait les 15 000, répartis dans deux cents villes, bourgades et villages ».

Le Skif

En 1926, fut créé le *Sotsialistischer Kinder Farband* ou Skif (l'Union des enfants socialistes juifs), un mouvement accueillant garçons et filles âgés de 6 à 14 ans et ayant pour but d'inculquer des principes de solidarité, de responsabilité et de fraternité. Il encadrera jusqu'à 6 000 enfants. Henri Minczeles nous dit que « pour ces enfants et ces adolescents, ce fut une période exaltante. À l'air pur, ils oubliaient la grisaille des villes, les quartiers lépreux, la pauvreté, sinon la misère. Le Skif fut une école d'optimisme où l'on refaisait l'univers, où l'on bâtissait un monde nouveau, où l'on était sincèrement persuadé que « le monde allait changer de base ». Et ce, malgré parfois les coups de poing échangés avec d'autres enfants antisémites, malgré les nuages qui s'accumulaient à l'horizon, malgré – à partir de 1938 – la menace d'une guerre prochaine. Ce ne fut pas un hasard si la plupart des combattants des ghettos avaient été, dès leur prime enfance, soit des membres du *He'halutz* ou de l'*Hashomer Hatzair*, soit des skifistes ou des tsukunftistes du Bund ouvrier juif ».

La Kultur-Ligè

La *Kultur-Ligè* (la Ligue de la culture) vit le jour en mai 1918, à Kiev, avec pour ambition de propager dans un esprit socialiste les richesses culturelles du peuple juif. Henri Minczeles nous explique que « la Kultur-Ligè créa des universités populaires où de nombreux écrivains yiddish vinrent donner des conférences et des cours de littérature comparée. Toute une frange d'intellectuels, plutôt de gauche, lui donnèrent son éclat par le truchement du journal *Literarische Bleter* (Feuilles littéraires). Suivant les lieux et les années, l'idéologie de la Kultur-Ligè fut parfois plus proche du communisme. Mais, grosso modo, elle représenta à un moment

donné une superstructure du bundisme. Installée à Varsovie et à Lodz, possédant des antennes dans différents pays à présence yiddish et notamment à Paris, elle garda valeur d'exemple dans la mesure où elle arracha l'ouvrier juif à ses préoccupations immédiates en lui donnant accès aux beautés du monde culturel contemporain grâce à une pléiade d'artistes et de peintres, d'hommes de théâtre et de comédiens, grâce aussi à l'ouverture de bibliothèques de prêt, de cours d'art dramatique, de cours du soir pour adultes. Elle mit sur pied des colonies de vacances, ouvrit un bureau du tourisme, le tout au prix de mille difficultés financières. Ses activités furent finalement en partie absorbées, surtout à partir des années 30, par les écoles et les unions professionnelles ».

Michel Feldman : Non historien, je me contenterai, pour répondre à l'aimable invitation qui m'a été faite de porter témoignage, d'évoquer quelques souvenirs du ghetto de Lodz, où, avant ma déportation à Auschwitz, j'ai passé mon enfance et mon adolescence.

Michel Feldman est de très longue date un militant bundiste, compagnon de route depuis toujours du Cercle Amical.

Le ghetto de Lodz

Dans les années 30 - celles de mon enfance - on était politisé dès le plus jeune âge. Dès dix ou onze ans, on devenait membre du Skif (l'organisation dont vient de nous parler Georges Wajs) : ce fut mon cas et c'était exaltant. Nous avions des moniteurs qui prenaient leur rôle de formateurs très au sérieux, ils étaient triés sur le volet. J'ai ensuite, très jeune, adhéré au Bund. Au moment de la fermeture complète du ghetto de Lodz, le 1er avril 1940, je dois à la vérité de dire que, pendant un temps, nous



D.R.

Ghetto de Lodz, photo de Henryk Ross (exposition « *Lodz Ghetto Album* » Amsterdam, 2005)



Bernard Vaisbrot est enseignant de yiddish depuis 1978 à l'Université Paris 8, co-auteur des dictionnaires yiddish-français et français-yiddish, traducteur, co-rédacteur de la revue yiddish *Yugnt Ruf* (New York). Il est membre du Cercle Amical et vient de refonder la section yiddish de la Bibliothèque du Centre Medem ; il est ministre officiant occasionnel aux synagogues de Boulogne et St-Cloud et prépare des jeunes à la Bar-Mitsva.

fumes plutôt heureux de cette décision car dès lors nous ne voyions plus d'Allemands ! Or c'était très dur auparavant de rencontrer des Allemands – je parle bien des Allemands, des soldats de la Wehrmacht, pas des SS. Ils se promenaient dans la ville par groupes de trois ou quatre, attrapaient de vieux Juifs par la barbe, la leur coupaient et puis ils obligeaient leurs victimes à danser. Mon grand-père – il était très grand et très fort – s'est laissé couper la barbe mais il n'a pas voulu danser. Après avoir été tabassé, il est monté dans sa chambre, il a dit quelques mots en yiddish : « J'ai été humilié au plus profond de l'âme, je ne peux pas continuer à vivre dans ce monde sans espoir » et puis il s'est couché et, malgré les supplications de ses enfants, il a attendu la mort, qui est venue quelques jours plus tard. Ces humiliations étaient monnaie courante. Le Bund faisait, lui, pour résister, un travail matériel et moral extraordinaire. Les communistes et les sionistes aussi, je dois le dire, et même les religieux. Ils organisaient ensemble des coopératives, des soupes populaires. Et même de grandes célébrations des fêtes pour nous aider à survivre, pour nous aider à garder un visage humain. On arrivait à capter radio-Londres, la seule porte ouverte pour nous sur le monde. Il y avait des écoles populaires en yiddish. Malgré leurs têtes de vieillards, les enfants étaient très présents, attentifs, ils écoutaient des poésies, ils apprenaient l'histoire, je ne sais pas comment on arrivait à leur procurer des cahiers !

Nous avons conscience que nous allions tous disparaître sans vraiment arriver à y croire. À partir de 1942, les responsables du ghetto durent fournir des listes de contingents de personnes à déporter. Encore aujourd'hui, je revis l'horreur de ces « choix ». Le pire sans doute fut la déportation sélective des enfants. Nous étions au départ 160 000, mais le nombre des habitants du ghetto ne décroissait pas massivement au fur et à mesure des dizaines de milliers de déportations car, dans le même temps, nous accueillions d'autres Juifs venus de divers villages de Pologne et même, à un moment donné, nous avons eu, dans un coin du ghetto, tout un groupe de tziganes (ils n'y sont en fait pas restés bien longtemps, ils ont très vite été déportés). En août 44, nous étions encore 58 000. Quand j'ai été envoyé à Auschwitz, Paris était déjà libéré !

Le Bund, promoteur et catalyseur de l'École juive moderne en yiddish

Bernard Vaisbrot : Le plus paradoxal dans l'école yiddish de la Pologne de l'entre-deux-guerres, c'était que l'école des pauvres, l'école des sujets les plus opprimés de l'empire tsariste, allait être le plus à l'avant garde. En voie de paupérisation, les masses juives issues des campagnes et prolétarisées souffraient de la discrimination de résidence et de persécutions à caractère raciste et antisémite agréées par le pouvoir. La minorité la plus opprimée allait donc réclamer le plus de libertés, au nom en fait de toutes les minorités présentes en Pologne. Son école n'était pas petitement populaire : le peuple juif ayant une vocation internationale, cette école se voulait de qualité mondiale (elle essaiera effectivement en Russie, aux USA, en Angleterre, etc.). C'est pourquoi je préfère l'adjectif « universaliste » à « laïque » pour traduire *veltlekh*.

La dichotomie du système éducatif à la fin de l'empire russe

Les études se faisaient alors en russe ou bien en hébreu « sous-titré » en yiddish. (Il y avait aussi pour les assimilés de l'hébreu sous-titré en russe). Pour des études secondaires ou supérieures, il fallait avoir beaucoup d'argent et être très doué pour ne pas être refoulé par le *numerus clausus*. L'enseignement religieux traditionnel du *hédèr* (Bible et prières) se faisait trop souvent de manière décousue, sans projet ni programme. La méthode privilégiée était la répétition cyclique. La priorité donnée à la mémoire excluait la réflexion. L'enseignement était livresque, peu attrayant, non imagé. L'enfant devait accéder directement à l'abstraction des adultes, sans livres de méthode ou de grammaire. Pas d'expression personnelle, pas de sport, pas de chorale, pas de dessin. L'histoire sainte bien sûr était enseignée, mais pas l'histoire des Juifs. Il faut reconnaître par contre que la *yeshiva*³ pour les plus doués ou les plus fortunés, avec l'étude du Talmud, ouvrait l'esprit au raisonnement, à la déduction, la comparaison de textes et surtout devait aboutir à la jurisprudence, donc concilier le concret et l'abstrait, l'application de la Loi faisant

³ École secondaire/supérieure religieuse pour étudiants juifs (textes traditionnels uniquement).

intervenir inmanquablement les facteurs humains. Mais l'exclusion des enseignements profanes ou professionnels était un handicap pour le développement social.

L'émergence de l'école yiddish universaliste En marche depuis 1850, la conscience populaire juive, éveillée par des romanciers comme Mendèle et des dramaturges comme Golfaden, réclamait des œuvres nouvelles. Les pogromes des années 1880-1881 avaient fait comprendre que les prières pour le Tsar ne servaient à rien. Les écrivains et les poètes d'une part, les intellectuels démocrates de l'autre œuvraient pour mobiliser les masses. De même que se constituaient des groupes d'autodéfense, se créaient des cours du soir, en russe d'abord, mais aussi, progressivement, en yiddish (clandestinement bien sûr). Ce que le Tsar ne permettait pas, les Allemands l'autorisèrent à partir de 1915 : l'autonomie de l'enseignement pour les minorités nationales (Lituanais, Ukrainiens, Biélorusses, Allemands et Juifs). Les écoles juives se sont dès lors multipliées après la guerre de 1914 : la famine et les décès ayant fait beaucoup d'orphelins il était vital de les recueillir dans des maisons d'enfants et primordial de leur parler en yiddish. Mais si les maisons d'enfants ont pu être transformées graduellement en écoles juives, de quatre puis de huit années, c'est qu'il y avait un site pionnier pouvant servir de modèle avec une longueur d'avance : l'école yiddish, qui existait déjà depuis 1907 à Vilno. Quelques notables juifs très cultivés, diplômés, bilingues (russe/yiddish) et bien disposés en faveur des classes populaires y avaient en effet amorcé la « pompe à établissements ». Quelques intellectuels de gauche, passionnés d'enseignement, dotés d'un fort sentiment national et épris de justice sociale, avaient été les cadres de ce premier mouvement éducatif. Des écrivains et des journalistes, les tribuns politiques du Bund, ont fait le reste. Les Juifs émigrés aux USA ont bien répondu aux quêtes organisées par des écrivains célèbres, les fonds étant cette fois collectés en vue du développement d'un enseignement du yiddish en Europe et pas seulement pour des infirmeries ou des asiles de vieillards. De réunions en conférences, la confrontation des hommes de parti à l'écoute du peuple avec les instituteurs et les activistes scolaires a fait entrevoir toute la pyramide à venir : jardins et maisons d'enfants, école primaire, école moyenne, lycée, séminaire d'instituteurs, institut scientifique yiddish (YIVO).

Le fleuron des établissements était le sanatorium Medem de Myedzeshin : sa situation d'internat permettait de développer tous les aspects éducatifs liés à la vie au grand air, au sport, au comportement et aux responsabilités, le travail en équipe étant la règle pour les élèves comme pour les enseignants.

Les difficultés existentielles de la TsYShO

D'autres écoles modernes sont nées en même temps que celles qui allaient se fédérer en Organisation centrale des Écoles juives (*Tsentrale yiddishe shul-organizatsye, TsYShO*) : l'école des sionistes religieux (*Mizra'hi-Yavnê*), les écoles laïques sionistes en hébreu (*Tharbouth*) ; pour les filles (ce qui valait mieux que pas d'école du tout), une chaîne d'écoles traditionnelles (*Beyth Yaakov*). Celles qui ont choisi de se fédérer dans la TsYShO reflétaient quatre tendances : socialistes-sionistes laïques (*Poaléy-Tsiyon*), socialistes-autonomistes (Bundistes), démocrates progressistes (« fédérés ») et enfin culturalistes trilinguistes (indépendants). De cette dernière tendance allaient naître un petit nombre d'écoles sous le nom de *Shul-Kult* (folkistes non socialistes). Ce qui est remarquable est que les délégués du Bund ont toujours combattu pour l'édification d'une école socialiste, prônant le travail et la liberté (par opposition à l'étude livresque et la soumission aux lois rabbiniques) mais qu'au moment de la fédération ils ont néanmoins tout fait pour que les clivages ne fassent pas capoter l'entreprise.

Cette école juive en yiddish allait néanmoins connaître beaucoup de difficultés, peut-être plus que ses concurrentes. Les députés juifs au parlement polonais, sauf un, ne l'ont pas soutenue spontanément. Il a fallu batailler, imprimer des tracts, faire des meetings pour réclamer que législateur autorise enfin ce type d'enseignement. Chaque école fonctionnait avec une autorisation municipale, sous l'autorité d'une association ou d'une personnalité, mais il était question de faire subventionner ces écoles par l'État et les municipalités dès qu'elles feraient partie intégrante du système scolaire de la Pologne. De nombreux sionistes ne voulaient pas



Cahiers de la TsYShO



D.R.

Une école juive à Nowy Sącz

du yiddish ; les religieux du mouvement *Agouda* trouvaient criminel d'apprendre la Bible sans esprit religieux, puisqu'on apprenait ainsi à désobéir à la Loi. Les communistes trouvaient que tolérer l'hébreu dans les écoles populaires était passiste. Le pouvoir n'aimait pas l'indépendance pédagogique. En Volhynie, on a fait fermer beaucoup d'écoles yiddish pour « poloniser » une population où la minorité ukrainienne était nombreuse et d'une irréductible détermination. La crise économique de 1929, qui fit chuter les subsides américains, conduisit aussi à la fermeture de nombreux établissements. Le pouvoir usait de tous les prétextes : non-qualification des maîtres, locaux prétendus insalubres. Tout cela pour favoriser une politique clairement assimilationniste.

Un rappel des principes de l'école universaliste juive en yiddish

Cette école se veut laïque, populaire, nationalitaire, yiddishophone (mais pas pour autant hostile à l'enseignement de l'hébreu), créative, éducative, d'esprit socialiste, ouverte sur des réalisations collectives et sur les questions d'ordre esthétique.

Laïque : Cette école tend à libérer l'enfant de toutes les entraves que la religion juive a accumulées pendant des millénaires : elle refuse préjugés et superstitions, elle est a-religieuse. Elle vise à élever des hommes libres, conscients et critiques. Mais on n'y fait aucune propagande anti-religieuse – pas plus que quelque autre propagande.

Populaire : Cette école perpétue chez l'enfant le feu sacré de l'esprit populaire, non pas à l'aide de formules magiques ni de l'évocation du passé mais en prise avec l'actualité. Cela n'entre pas dans le cadre d'un cours spécifique, mais se développe au jour le jour, à chaque heure d'enseignement

comme en toute occasion particulière, par une sensibilisation à tout ce que le peuple vit au quotidien. Ceci rapproche parents et enfants, maîtres et élèves.

Nationalitaire : Les racines de la nouvelle école juive plongent profondément dans le terreau des couches populaires. Les matières juives y prennent beaucoup d'importance : histoire juive, histoire de la création culturelle juive, sociologie et démographie, langue et littérature yiddish. En ajoutant ces matières aux disciplines générales de l'école primaire, cette école aide les enfants des travailleurs juifs à développer leur énergie créatrice.

Yiddishophone : La langue de travail joue un rôle fondamental. Pour que l'école soit une libre communauté de travail pour les enfants et non une caserne pour des pantins sans vie, il est nécessaire qu'on leur donne la possibilité d'étudier et de créer dans leur langue maternelle, le yiddish. Ce n'est que dans cette langue que pourront s'épanouir pleinement leurs talents et leurs capacités.

Ouverte sur l'hébreu : Contrairement au réseau d'écoles Tharboth qui excluait le yiddish de ses enseignements, la TsYShO n'a jamais supprimé l'hébreu de son programme. Seules les écoles d'inspiration bundiste n'ont pas assuré cet enseignement. Sans être obligatoire, cette matière était programmée par le conseil pédagogique.

Créative : Sont communiquées aux enfants des connaissances de base techniques, d'abord sur papier et carton, ensuite sur bois et métal. Il s'agit de les rendre adroits et inventifs, dynamiques et entreprenants, et aussi de les rapprocher des classes laborieuses et de leur état d'esprit. Le travail concret est une méthode appliquée à tous les enseignements : que ce soit en mathématiques, en sciences de la nature, en histoire ou en géographie, les cours sont illustrés et approfondis à l'aide d'expériences, de manipulations individuelles. Dessins et maquettes, cartes et diagrammes, préparations chimiques et machines simples, collections et échantillons sont des compléments systématiques du travail scolaire.

Éducative : Cette école, universaliste, ne donne pas d'éducation religieuse, elle n'a pas non plus de substitut par un enseignement de la morale. Mais elle s'efforce

de doter les enfants d'une solide volonté et d'une conscience critique personnelle, assorties d'une sensibilité éthique aiguë. Elle exalte le dynamisme et l'autonomie, le sens de la responsabilité et du devoir, le respect et la solidarité à l'égard des camarades, l'amour-propre conjugué avec la cohabitation et la collaboration avec ses semblables, la conscience nationale conjuguée au sentiment de l'unicité de l'espèce humaine et de la communauté mondiale, l'amour de la liberté et du travail.

D'esprit socialiste : L'éducation dispensée est sociale : elle développe le sens de la justice sociale, l'attention portée aux classes opprimées et aux peuples qui doivent lutter pour leur libération. Ce n'est pas à l'aide de discours moralisateurs et de manuels qu'on y parvient, mais par des actions quotidiennes et le biais d'associations concernant toute la population scolaire. La coopérative d'école, l'assemblée générale de tous les élèves, le conseil élu des élèves, le tribunal scolaire de camaraderie, les clubs autogérés, le journal mural, l'autogestion dans la salle de classe, la relation de confiance bilatérale entre le maître et les élèves, l'absence de sanctions disciplinaires, le travail dans la salle d'expositions et l'atelier de l'école – tout cela constitue un lot de moyens grâce auxquels l'enfant est éduqué au jour le jour dans l'esprit indiqué.

Ouverte sur des réalisations collectives : Des tableaux muraux mettent en commun les acquis individuels et permettent à chaque enfant de se considérer comme intégré à son groupe par sa contribution personnelle. Des participations à des expositions publiques font connaître les réalisations de ce type d'enseignement.

Ouvrant aux questions d'ordre esthétique : Cette école s'efforce de développer chez l'enfant le goût du beau. L'éducation à la propreté et à la netteté dans la tenue et dans le travail, le nettoyage et la décoration de la salle de classe et la maintenance de ses instruments ; la danse rythmique et la gymnastique ; le chant, la récitation et le jeu théâtral – tout cela contribue à l'éducation esthétique.

Envoi : éloge du yiddish !

À l'origine, le yiddish servait de courroie de transmission entre un peuple juif traditionna-

liste vivant en Europe, son héritage biblicorabbinique et la littérature profane européenne. S'est progressivement créée en yiddish une littérature religieuse et profane. Huit siècles après ses débuts, après un siècle de renouveau hassidique, le yiddish (en parallèle avec l'hébreu en cours de rénovation) devient aujourd'hui un outil majeur d'ouverture à la modernité, alors qu'il semblait caractéristique de l'ignorance populaire juive et de l'enfermement religieux. Les écrivains en yiddish, conjointement avec les partis populaires yiddishistes, ont réussi ce tour de force de faire d'une langue populaire une langue de culture et d'instruction. Les efforts des philologues, des penseurs, des historiens, des hommes politiques ont convergé pour enrichir et développer cette langue, en fidélité à ses sources et en tant que mode d'expression d'un peuple émancipé. La culture yiddish est aujourd'hui devenue un dépositaire essentiel du patrimoine juif. Il est difficile de bien comprendre la problématique de la vie en diaspora sans s'y référer. J'invite pour ma part les formateurs des générations futures à avoir la volonté et à trouver le temps et les moyens d'enseigner cette composante majeure des cultures juives.

* * *

L'exposé de Bernard Vaisbrot a été suivi d'une série de témoignages sollicités par les organisateurs du brunch.

Michel Feldman : J'ai été élève à l'école du Bund. Dans ma ville natale polonaise, nous avions deux écoles juives : une *Michalewicz Shule* et une *Medem Shule*, celle du Bund. J'ai commencé par la première, qui était plus proche de mon domicile, mais je n'y suis resté que trois ans, avant d'intégrer la *Medem Shule*. Il y avait en fait une grande fraternité entre ces deux écoles. Et nous étions les uns et les autres infiniment mieux lotis en enseignants de qualité et en moyens matériels (notamment en bibliothèques) que les écoles polonaises (qui accueillait la majorité des enfants juifs). Savez-vous que, du fait de l'existence de ces livres mis à notre disposition, nous connaissions bien dès l'adolescence les grands auteurs français : Zola, Hugo, etc. ? Les parents jouaient un rôle essentiel auprès des enseignants, les uns et les autres se respectant mutuellement dans leurs fonctions complémentaires. Et il y avait une véritable et profonde camaraderie entre les élèves. La seule chose que je regrette

Michel Feldman



Photo X.



est l'absence, pour des raisons idéologiques, d'une (modeste) initiation à l'hébreu. Mais l'essentiel demeure l'état d'esprit qu'on nous a inculqué : reconnaître les autres, essayer de vivre en bonne entente avec eux, espérer une réciprocité de leur part. C'était un combat difficile... et nous l'avons perdu : notre langue et notre culture ont été, comme le dit justement Rachel Ertel, assassinées. Pas seulement les corps de nos proches... Ce qui ne me conduit pas pour autant à tomber dans le piège qui consisterait à globaliser à mon tour en rejetant en bloc tous les Polonais.

Le yiddish est ma langue maternelle, je suis heureux quand j'entends parler yiddish. Mais je ne peux éviter l'interrogation : qui parle encore cette langue ? Mes enfants eux-mêmes... Quand j'entendrai un enfant aller chez le boulanger et dire : « Ich vil broït », alors là je serai convaincu qu'elle est vivante à nouveau !

Henri Biélasiaik est électronicien et membre du comité du Centre Medem-Cercle Amical.



Photo X.

Henri Biélasiaik : Je fais partie des Juifs dont les parents ont eu la chance d'échapper à la Shoah en passant de façon clandestine la frontière de l'Union Soviétique (il était encore possible de franchir la double haie de miradors dans les tout premiers mois de la guerre). Je voudrais vous dire juste un mot de l'éducation que j'ai reçue quand ma famille est rentrée en Pologne. Nous avons en effet vécu à Lodz de 1946 à 1957, date de notre émigration en France. J'y ai fréquenté des écoles s'inspirant très largement de la pédagogie de la TsYChO, de la maternelle au lycée. Le contenu des enseignements était à tendance universaliste, dans la grande tradition bundiste. Jusqu'en 1951, la plupart des ouvrages scolaires étaient rédigés en yiddish. Ensuite on en est passé à du tout-polonais (sauf l'histoire juive et le yiddish). Je garde moi aussi un souvenir ému de la qualité de cet enseignement d'exception.

Henriette Bages est membre du Cercle Amical.



Photo X.

Henriette Bages : Quelques mots à mon tour de mon parcours dans les instances éducatives du Bund après la guerre. Je suis entrée dès 1946 dans le réseau éducatif du Bund. C'était au patronage de l'*Arbeiter Ring* (le volet social du Bund), animé par une merveilleuse éducatrice, Paula Maslo, qui avait été formée en Pologne. On y pratiquait de multiples activités : jeux, cours de chant (on chantait beaucoup, en yiddish bien sûr), etc. Ce n'était pas tout à fait nouveau pour moi car j'avais été initiée à tout cela par ma mère, venue de Varsovie dans les années trente, et

qui faisait déjà partie, elle, du Tsukunft, dont nous a parlé Georges Wajs tout à l'heure. La première colonie à Corvol a eu lieu en juillet 1947. J'étais très jeune et je n'en ai pas gardé de souvenir précis, sinon qu'il faisait très très beau ! C'était la première année de canicule ! Rien que de s'ébattre dans ce parc magnifique, nous les enfants rescapés de la guerre, cachés pendant plusieurs années, était merveilleux... L'organisation responsable de cette colonie et des suivantes, le Skif – dont on nous a aussi parlé – était assez proche du scoutisme (uniforme, lever des couleurs le matin – à Corvol autour d'un drapeau rouge bien sûr ! – appel, chansons, etc.). Le Skif faisait partie d'une organisation internationale d'enfants et de jeunes, les *Faucons rouges*, émanation des partis socialistes de divers pays. Beaucoup d'entre nous étaient orphelins, d'un ou deux parents et nous avions là une nouvelle famille : nous nous retrouvions au moins deux fois par semaine « au 110 » (rue Vieille-du-Temple), c'était notre maison, notre famille. Nos moniteurs (nos « aides » disions-nous, en traduction du yiddish *helfer*), c'étaient nos parents perdus, nos grands frères ou nos grandes sœurs, c'était tout pour nous. On parlait, littérature, histoire, on débattait, c'était toujours très animé, bouillonnant même. Le plus gros du travail pédagogique se faisait néanmoins à Corvol et dans les camps internationaux des Faucons rouges. C'est là qu'étaient mis en œuvre de façon intense les principes pédagogiques dont nous a parlé Bernard Vaisbrot : universalisme, humanisme, laïcité, mixité, tolérance, écoute et respect de l'autre, solidarité, etc., le tout étant fondé sur la participation des enfants. On avait aussi des cours de yiddish, on chantait, on jouait des pièces de théâtre. Mais nous n'avions pas le sentiment d'un quelconque repliement communautaire : l'universalisme était notre doctrine dominante. Ainsi le camp international des Faucons rouges de 1955 en Norvège s'appelait-il « Europa »...

Le petit groupe de jeunes auquel j'appartenais est passé un peu plus tard de l'autre côté de la barrière : ayant atteint l'âge de seize ans, nous sommes devenus « aides » à notre tour. Ainsi prenions-nous notre place dans la chaîne de la transmission, en chantant avec « nos » enfants « aidés » : « *Amitié, amitié, liberté, liberté...* ».

Berthe Burko-Falcmán : Contemporaine de Henriette, j'ai un point de vue différent,

moins idéal. Je suis comme elle reconnaissante au Skif qui nous a fait vivre dans une sorte d'émulation culturelle. Nous lisons énormément, nous allions au théâtre, ce qui pour des enfants de prolétaires était un privilège. Avec le recul du temps, je me suis interrogée sur un certain nombre de choses. J'ai été intéressée d'entendre Mendel (Michel Feldman) nous expliquer la fonction politique du Skif, en Pologne, avant la guerre. Nous, du Skif en France après la guerre, n'avions aucun projet politique, nous vivions essentiellement dans la commémoration. Nous ne parlions jamais de la guerre d'Indochine par exemple. Dans mon lycée de la place d'Italie, les filles des députés communistes des environs avaient un discours politique qui, honnêtement, m'intéressait beaucoup plus que ce qu'on faisait au Skif. On n'a pas plus parlé de la guerre d'Algérie. Nous n'avons pas aidé ceux de nos camarades qui, n'ayant pas « la chance » d'être pupilles de la nation, n'ont pas été dispensés de partir la faire. Nous étions en fait essentiellement plongés dans le yiddish, la culture et la transmission. Le souci de la transmission était essentiel. Peut-être est-ce aussi à cause de cela que beaucoup d'entre nous sont devenus enseignants.

On ne nous a jamais parlé de religion bien sûr. Nous étions antisionistes sans trop savoir pourquoi et de gauche comme on respire. Personne ne nous a expliqué pourquoi le Skif avait une espèce d'autonomie au sein de la Deuxième Internationale à laquelle étaient rattachés les Faucons rouges. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris qu'au Skif, comme en Pologne nos parents, nous vivions à Paris, en minorité nationalitaire.

Claude Zilberberg : J'ai séjourné dans une maison d'enfants réservée après la guerre aux orphelins de déportés, dirigée par un couple remarquable, les Pludermacher. Il me reste en fait très peu de souvenirs. J'évoquerai surtout la question centrale de la transmission et je suppose qu'Albert Hirsch vous parlera de l'autre volet qu'est la création. Avec « Monsieur Serge » (Pludermacher), pas question de tutoiement comme c'était le cas au Skif ! Le climat dominant était la crainte, liée au caractère autoritaire du personnage. Il voulait nous communiquer une culture (yiddish, musique, chant, danse) et

cela avec une certaine obstination, même vis-à-vis de ceux d'entre nous qui n'étaient pas doués pour l'acquiescer, ce qui ne manquait pas d'alourdir l'atmosphère.

Cette expérience n'est à mon sens pas reproductible – et c'est pour cela que j'ai quelque réticence à l'évoquer – parce que la question de la transmission ne se pose plus du tout dans les mêmes termes aujourd'hui qu'alors. À dire vrai, elle ne se posait guère alors parce que l'univers des enfants reproduisait celui des adultes. Nous étions des adultes en miniature ou plutôt en attente : il suffisait d'attendre que jeunesse se passe. Pour les jeunes, pas de culture spécifique, de différenciation vestimentaire, de vocabulaire réservé. Et je considère pour ma part comme une grande catastrophe qu'il n'en soit plus ainsi.

Arlette Zilberberg : Je tiens juste à préciser que Claude est un passionné de littérature et de musique classique et notre appartement croule sous les livres, les disques et les CD !

Albert Hirsch : Tout en respectant pleinement sa sensibilité, je ne peux adhérer au tableau pessimiste et polémiste que vient de nous dresser Claude, et cela bien que nous ayons écrit un livre ensemble en hommage à Serge et Rachel Pludermacher. C'est effectivement – et là je suis bien d'accord avec lui – une aventure unique dans les annales et qui sans doute le restera. Je voudrais pour ma part témoigner de ce que je dois, en tant qu'artiste, au Bund et en particulier au couple en question. Nous étions là-bas entre cent et deux cents enfants. Serge voulait à *tout prix* nous communiquer les bases d'une authentique culture classique : sur le moment, c'était parfois dur, c'est vrai, mais, cinquante ans plus tard, il en reste quelque chose de précieux dans la mémoire de tous ceux qui ont vécu cette expérience. Nous avons, pour chaque art, un enseignant de haute compétence. Nous avons bénéficié ainsi de toute une gamme d'initiations dans des conditions extraordinairement privilégiées. Nous avons ainsi assisté aux premières représentations du TNP à Suresnes, rencontré Jean Vilar et Gérard Philipe ; entendu Zino Francescatti à la Salle Pleyel jouer le concerto de Beethoven. Les Jeunesses Musicales de France se sont directement inspirées de ce que faisait Serge. ■

Propos retranscrits par Philippe Lazar

Berthe Burko-Falcmán est enseignante retraitée, membre du cercle Gaston-Crémieux.



Photo X.

Claude Zilberberg est professeur de français retraité et membre du Cercle Amical.



Photo X.

Albert Hirsch est sculpteur⁴.

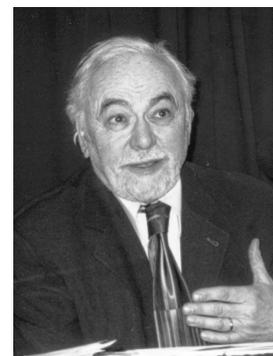


Photo X.

⁴ Voir *Diasporiques*, numéro 38, juin 2008, p. 35-37 et www.alberthirsch.com



« Existe-t-il un sentiment national juif dans un sens existentiel ? »

Le dernier entretien avec Yeshayahou Leibowitz

C'est à partir de l'expérience plus que bimillénaire d'un peuple dispersé, sans appui territorial, étatique ou même religieux que nous puisons l'espoir de conserver et transmettre une judéité que l'anthologie des grands textes du passé à laquelle nous travaillons contribuera à nourrir et à vivifier. Dans le dernier entretien qu'il accorda peu de temps avant sa mort, le philosophe israélien Yeshayahou Leibowitz pose avec acuité et de façon parfois provocante la question si complexe du contenu de la judéité dans le monde moderne. Nous remercions vivement les Editions Desclée de Brouwer d'avoir bien voulu nous autoriser à publier ici de larges extraits de ce dialogue avec Michaël Shashar¹.

La commission
anthologie du Cercle
Gaston-Crémieux

Leibowitz était attaché à la remise en cause de certaines règles religieuses désuètes, notamment en ce qui concerne les femmes : « Les règles halakhiques qui ont décrété que la femme doit être écartée des tâches publiques, plutôt que d'énoncer ce qui doit être, ne faisaient qu'entériner ce qui déjà concrètement se faisait... La communauté juive pratiquante ne pourra pas continuer d'exister si, au nom de raisons pseudo-religieuses, nous continuons de nier aux femmes les droits qui leur reviennent dans le cadre dans lequel nous vivons. »

Leibowitz conclut résolument : « Nous ne pouvons plus accepter les décisions halakhiques édictées par nos ancêtres, qui se réfèrent à une réalité sociale qui n'est plus la nôtre. » Plus que tout autre penseur juif soumis à la halakha et pratiquant les mitzvot, Leibowitz se confronta à la question du rapport entre halakha et modernité. Il n'hésita pas pour proposer des modifications à cette législation rabbinique, afin que l'on ne vive plus dans le mensonge ou, pire encore, dans l'hypocrisie religieuse.

¹ Une partie en est rédigée sous forme de propos rapportés, elle est reproduite ici en italique

« Vous et moi savons, me dit-il au cours notre dernier entretien, que le judaïsme, aujourd'hui, n'est plus attractif. » *Tel fut le problème qui le préoccupa particulièrement, parce que lui, bien plus que tout autre et avec son esprit visionnaire, ne se consolait pas à travers la formule dont beaucoup se gargarisent : « L'éternité d'Israël ne peut se démentir » (qui fut dite à propos de Dieu et non d'Israël) et qui, en apparence, affirme l'éternité d'Israël, assuré donc de son existence. Plus d'une fois il déclara, avec anxiété et même avec douleur : « Je ne suis pas sûr de l'avenir du peuple juif ».*

Quand je lui demandai si le danger était si grave, il me répondit :

« Il y a dans le monde d'aujourd'hui un groupe d'hommes, qui compte douze à quatorze millions d'individus, dont environ un tiers vit dans l'État d'Israël et les deux autres tiers sont dispersés dans les autres pays, groupe qui est considéré comme étant le peuple juif actuel. La majorité d'entre eux, sans aucun doute, se considèrent comme juifs et sont considérés comme tels par les non-Juifs. C'est un fait établi sur le plan de la conscience, aspect qui n'est pas une affaire de peu d'importance. À cause

de représentations qui existent dans la conscience, les gens peuvent tuer et se faire tuer bien plus facilement que par intérêt. Malgré cela, nous ne pouvons nous empêcher de nous interroger : existe-t-il aujourd'hui un peuple juif, au sens d'un groupe humain caractérisable par un contenu de valeurs commun à tous ceux qui, à leurs yeux comme aux yeux du monde, sont membres de ce groupe ? C'est-à-dire : existe-t-il un sentiment national juif dans un sens existentiel ?

M.S. : Il existe tout autant que pour un Anglais, un Français ou un Allemand.

Y.L. : Certainement pas ! Il n'y a sur ce point aucune analogie et c'est là que réside le problème du peuple juif.

M.S. : Que voulez-vous dire ?

Y.L. : Je formulerai cela autrement : connaissons-nous quelque chose, c'est-à-dire un élément de la vie concrète ou spirituelle ou culturelle qui soit un bien commun aux membres de ce groupe considéré aujourd'hui comme peuple juif ?

M.S. : Oui. La terre, la langue, le sentiment de

former une communauté, comme pour tout autre peuple.

Y.L. : Ce que vous dites là ne tient pas. La grande majorité du peuple juif n'est pas reliée à cette terre et ignore l'hébreu. Votre propos est un produit de votre imagination.

M.S. : Considérez ce qui se passe avec les Juifs qui arrivent de Russie, voire avec les Juifs américains qui ignorent l'hébreu. Ce qui se passe ici chez nous – du point de vue spirituel – constitue une valeur importante de leur judaïsme.

Y.L. : Pour la majorité d'entre eux, ce n'est pas vrai ! Ceux pour qui le pays et l'État ont une importance sont une petite minorité. Je l'ai constaté dans les universités américaines, qui comptent des milliers d'étudiants juifs. Il est difficile de trouver parmi eux quelques centaines de personnes qui entretiennent un lien quelconque, spirituel ou culturel, avec notre État. Et dans l'État d'Israël lui-même on trouve un certain nombre de gens, incontestablement juifs, qui ne considèrent pas l'État comme une valeur.

M.S. : Je ne parle pas de l'État comme cadre, mais du territoire, de la terre d'Israël.

Y.L. : C'est un concept géographique qui ne m'intéresse absolument pas.

M.S. : Mais il en va de même pour tout peuple.

Y.L. : C'est inexact. Tous les caractères culturels – non les jugements – d'un

Anglais ou d'un Français cultivé, il les puise au sein du peuple anglais ou français.

M.S. : Et chez nous ?

Y.L. : Aujourd'hui, quatre-vingt-dix pour cent des Juifs ne se nourrissent d'aucun contenu tiré du judaïsme – et j'utilise le mot judaïsme dans son sens le plus simple et le plus général – à l'exception de ce fait que dans leur grande majorité ils se savent juifs. Je l'ai entendu de la bouche de Juifs américains instruits. Ils savent qu'ils sont juifs mais dès qu'on leur demande : en quoi ce sentiment s'exprime-t-il ? Ils répondent : par ceci que je sais être juif. En dehors de cela ils sont incapables de désigner quoi que ce soit, dans leur vie concrète comme dans leur vie intellectuelle ou spirituelle, qui les distinguerait d'un non-Juif américain.

M.S. : Laissons un instant ces Juifs qui ne vivent pas ici – je sais que cela est dangereux – et limitons-nous à la question du sentiment national juif des quatre millions de Juifs qui vivent ici.

Y.L. : Je parle de sentiment national juif et non de citoyenneté israélienne qui s'exprime par ce fait que j'ai dans ma poche une carte d'identité signée par un fonctionnaire du ministère de l'intérieur. Telle est l'essence de l'israélianité.

M.S. : Néanmoins, la langue hébraïque, une partie de notre patrimoine littéraire, la nouvelle littérature hébraïque, la terre, voilà des contenus qui existent de la

même manière que dans tout autre peuple !

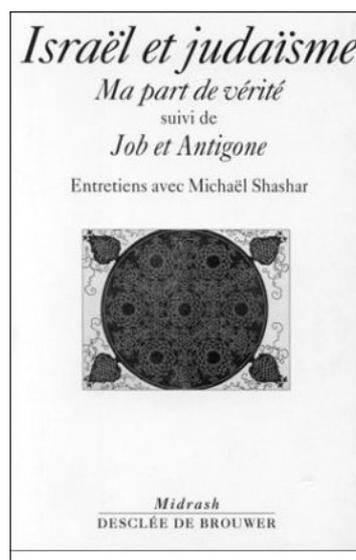
Y.L. : Pour tout autre peuple, les valeurs qui existent vraiment sont celles qu'il tire de lui-même.

M.S. : Mais chez nous aussi ! Même s'il est vrai que les contenus religieux ne sont pas significatifs aujourd'hui, ne peut-on pas définir un sentiment national juif laïc ?

Y.L. : Je ne comprends pas ce que le mot « laïc » (*hiloni*) vient ajouter à notre propos. Je pose la question de l'existence d'un sentiment national juif, c'est-à-dire de valeurs communes à tous les membres de ce groupe humain considéré de nos jours comme étant le peuple juif ? Je ne connais, aujourd'hui, aucun contenu de la sorte.

M.S. : Malgré toutes nos différences, il y a bien des choses qui nous sont communes ! La langue, par exemple.

Y.L. : Ce point est extrêmement important. C'est la





plus grande réussite du sionisme, bien plus que la création d'un État. Un grand nombre de groupuscules humains sont parvenus à se doter d'un État. Cependant avoir rendu à la langue hébraïque son statut de langue vivante pour quatre millions d'hommes est un phénomène unique dans l'histoire humaine, qu'aucun autre peuple n'a jamais réussi. Mais il existe plus de vingt-cinq peuples parmi les plus grands (les peuples américains et anglais) dont la langue est l'anglais et qui ont des contenus nationaux différents. Par opposition, dans leur grande majorité, les Juifs actuels ne se nourrissent de rien qui provienne du peuple juif.

M.S. : Pourquoi ? Un Juif, même s'il ne va à la synagogue qu'aux fêtes de Rosh Hashanah et de Kippur, assimile bien quelque chose !

Y.L. : La religion d'Israël fut le contenu national du peuple juif et aujourd'hui ce n'est plus le cas. La terre ne fut qu'un épisode dans l'histoire du peuple juif. La langue hébraïque elle-même ne fut qu'un épisode. Le cadre de l'indépendance politique n'a été qu'un épisode. Le judaïsme fut le contenu invariable du sentiment national juif, et cela a cessé au XIX^e siècle. Depuis lors, le peuple juif se trouve engagé dans un processus d'ébranlement et d'effondrement interne du point de vue du contenu de son sentiment national.

M.S. : Vous ne pouvez nier que les contenus dont nous avons parlé, la langue, la littérature, plongent leurs

racines dans l'héritage national juif religieux.

Y.L. : Mais la religion n'est plus aujourd'hui un signe qui permet de reconnaître la judéité ! Bien évidemment, je ne dis pas que les Juifs ne possèdent pas de valeurs, mais ils n'ont pas de valeurs nationales. Celles-ci n'existent pas ! La conscience de ces hommes qui se savent juifs est vide de contenu, même si l'on entend beaucoup de Juifs déclarer : ma judéité trouve son expression en ceci que j'adhère à telle et telle valeur morale, c'est-à-dire en ces mêmes valeurs auxquelles adhère un Chinois cultivé. Il n'est pas nécessaire d'être juif pour être un homme moral !

M.S. : Il découle de vos propos que seuls les Juifs religieux, voire ultra-orthodoxes, ont le droit de se prévaloir du sentiment national juif !

Y.L. : Pourquoi ? Il existe quatorze millions de Juifs sincèrement conscients de leur judéité, exactement au même titre que R. Chakh et pourtant entre eux et lui, on ne décèle aucun lien ! C'est là, actuellement, le grand problème historique du peuple juif. Le peuple juif a-t-il un avenir ? Je ne sais que répondre à cette question. Quand je demande à un des Russes qui ont récemment immigré chez nous : que vous a-t-on enseigné là-bas, à l'école ? Il s'avère que leurs valeurs découlent de l'histoire et de la littérature russes, et ce sont les mêmes notions que celles que j'ai moi-même étudiées dans les écoles tsaristes il y a soixante-quinze ans ! Natacha Rostova, la fille du

comte dans *Guerre et Paix* de Tolstoï, reste encore la figure emblématique de la jeune fille aux yeux d'un jeune contemporain russe. En revanche, pouvez-vous me citer une figure de l'histoire juive qui représente un modèle pour un lycéen de chez nous ?

M.S. : Bien que problématique, ma réponse est explicitement : oui ! Le roi David, Josué, Moïse.

Y.L. : Pour nos lycéens, tout l'univers biblique n'est qu'une source de désagrément. Je suis suffisamment impliqué dans la réalité israélienne pour savoir que, pour la masse des jeunes Israéliens, la Bible ne les intéresse pas. Leur relation à ce livre est tout à fait différente de celle que, par exemple, ils peuvent entretenir avec le bouddhisme zen. Le Zen peut les intéresser, mais la Bible non seulement leur est étrangère mais elle les importune, parce qu'on leur embrouille l'esprit avec des choses qui ne les touchent pas et dont ils ne veulent pas. Tel est aujourd'hui le problème du sentiment national juif ! Il n'y a plus de contenu national juif ayant une quelconque réalité concrète. Ce qui reste, par une sorte d'inertie, c'est la conscience de la judéité. Mais si nous posons la question : y a-t-il quelque chose dans le mode de vie réel et concret, ou dans le domaine des idées et des valeurs, dans le domaine spirituel, à propos duquel on puisse dire qu'il représente le patrimoine national du peuple juif ? Pour ma part, tout à fait sincèrement, je ne puis désigner quoi que ce soit qui puisse répondre affirmativement à cette question. ■

Samuel Tastet/Samuel Veis, un éditeur/poète français en Roumanie

Maurice Mourier

Et d'abord, pourquoi pas ? Ceux qui se souviennent de leur Histoire Ancienne croient savoir que le *limes* romain passait par là, que l'antique Dacie était le nom d'une des « provinces » du seul Empire vraiment durable qui ait existé, parce que ses fondateurs surent généreusement (ou habilement, mais c'est tout comme) donner la citoyenneté à des individus choisis au sein des peuples vaincus. Ils croient donc savoir que la Roumanie est proprement « le pays des Romains », que la langue roumaine vient en grande partie du latin, et que c'est là une singularité en Europe Orientale.

Ces savants ne s'étonneront donc pas non plus que le français ait longtemps été, pour cause d'affinités électives et d'éducation snob, l'idiome chic de la bourgeoisie intellectuelle, au moins à Bucarest (n'est-ce pas Mircea Eliade, Eugène Ionesco, Emil Michel Cioran ?), et que notre langue ait conservé quelques beaux restes d'influence au pays des vampires.

On conçoit donc, même si on se l'explique mal, qu'un éditeur aventureux, français de souche, choisisse de poser son sac en terre moldo-valaque, car il peut espérer y trouver, pour ses traductions d'auteurs de chez nous, voire même pour des éditions bilingues moins attendues, un accueil de connivence, des relais culturels, bref un public.

C'est d'ailleurs à peu près ce qu'il dit lui-même, lorsque, interviewé pour *Le Monde* (17 mars 2006) par Christine Rousseau au moment d'un Salon du Livre largement placé sous le signe de la « francophonie », il se baptise « promulgateur de culture » et, tout en notant que le français est en recul en Roumanie « comme partout », ajoute qu'il est néanmoins toujours perçu, en Moldavie notamment, « comme une langue raffinée, une langue de culture, alors que l'anglais est un phénomène économique, un passeport

pour voyager ». Ce qui ne l'empêche nullement, étant plus citoyen du monde que patriotard, d'éditer aussi en roumain ses auteurs anglophones de prédilection, Henry Miller par exemple.

Mais, sur les 54 titres de son catalogue bucarestois (*EST Samuel Tastet éditeur*), il y a tout de même 40 auteurs français (dont Beckett, Blanchot, Albert Cohen), et il s'est payé récemment un vrai luxe d'extravagant en publiant en bilingue trois titres de... Paul-Louis Courier, qui n'est pas un auteur de gare en France, dont le merveilleux *Pamphlet des Pamphlets*, au charme intact décuplé par la langue roumaine où il devient *Pamfletul Pamfletelor*. Il est vrai que *Frumuosa domnului* (*Belle du Seigneur*) d'Albert Cohen, ça ne sonne pas mal non plus, comme en ont jugé, pour des raisons assurément moins frivoles que les miennes, les membres de l'Association des Éditeurs de Roumanie en lui attribuant en 2001 le Prix de la meilleure traduction (due à Irina Mavrodin).

Bien sûr être un passeur, cela signifie travailler dans les deux sens. Vient ainsi de paraître chez EST une Anthologie de l'Avant-garde roumaine sous le beau titre *La Réhabilitation du rêve* qui dit assez à quel point le mouvement de révolte contre la boucherie de 1914, à l'origine, en France, du surréalisme inventé par Breton et

Maurice Mourier, après nous avoir fait découvrir les éditions *Caractères* et les poètes Nicole Gdalia et François Lescun (*Diasporiques* n°37) puis Anne-Élisabeth Halpern et Christian Lescuyer (*Diasporiques* n°38), nous emmène cette fois en Roumanie à la rencontre de Samuel Tastet, alias Samuel Veis.





ses amis d'alors, a été partagé dès les années 20 par quelques jeunes poètes dont le plus connu est Samuel Rosenstock dit Tristan Tzara qui n'avait même pas attendu la fin de la guerre pour faire éclater la bombe DADA au Cabaret Voltaire de Zürich.

L'auteur de ce remarquable livre, l'universitaire roumain Ion Pop, offre au lecteur français, outre sa propre lecture du rôle éminent des revues dans le foisonnement de tentatives littéraires qui empruntent au constructivisme (Hans Richter, Hans Arp), au futurisme (Marinetti), et surtout au surréalisme français, mais sans aucune tendance à l'imitation servile, un florilège de textes comportant, pour les ignorants dont je fais partie, des manières de révélations. Connaissez-vous Urmuz, disparu en 1923 ? Ses petites proses, souvent traduites par Ionesco, sont des chefs-d'œuvre d'étrangeté. Vous les lirez après une courte biographie illustrée d'un portrait de Perahim dont le tableau *La Parade* court en bandeau sur les deux couvertures et le dos d'un volume couleur d'or. L'iconographie, riche et passionnante (un cahier sépia de seize pages reproduit dessins et fac-similés) témoigne du goût et du savoir-faire de l'éditeur associé pour l'occasion aux Éditions Maurice Nadeau à Paris. Urmuz est suivi de quinze autres noms, entre lesquels nos préférences personnelles vont à Tzara, Max Blecher et Gherasim Luca, mais Gellu Naum, qui nous était lui aussi inconnu, constitue une découverte.

L'exemple précédent pourrait donner à penser que Samuel Tastet a choisi de naviguer dans les eaux, relativement paisibles, de la culture devenue en quelque sorte, après avoir été honnie en son temps, plus ou moins officielle. En ce qui concerne les écrivains français en tout cas, il n'en est rien.

Si l'on peut en effet raisonnablement escompter que des auteurs illustres comme Beckett feront en Roumanie et en traduction une carrière commerciale honorable, les choses deviennent autrement problématiques quand le même entreprenant personnage d'éditeur expatrié se lance dans la publication, à Bucarest, d'ouvrages monolingues *en français* et de surcroît inédits en France, avec la perspective d'en vendre au mieux quelques exemplaires sur place (en même temps que de diffuser le reste de cette production en France, cela va de soi).

L'aventure est décidément forte de café et vous n'y croyez pas ? Moi non plus, mais je suis bien forcé de me rendre à l'évidence puisque la nouvelle collection BEST (Bibliothèque des Editions Samuel Tastet) vient de sortir, en mai 2006, en même temps que le Ion Pop, quatre livres résonnant au moins en partie aux critères insolites ci-dessus (publication en français sans traduction ni notes, texte inédit ou depuis longtemps épuisé). Il s'agit de *Swing* de Gaston Criel, de *Pierre Encise, le regard la nuit blanche* de Pierre Dhainaut, illustré par Jacques Hérold, de *Joseph Delteil brille pour tout le monde* de Guy Darol, et des *Nuits de Narra* de Maurice Mourier.

Autant le dire en effet tout de suite, non seulement Samuel Tastet médite (souvent) sur son périlleux métier, mais il m'édite (parfois), en fait m'a récemment et pour la première fois édité, ce qui ne m'a pas paru suffisant pour taire l'estime et l'amitié que je lui porte, depuis vingt que je le connais (ou crois le connaître, voir plus loin) en dehors de toute relation d'affaires. Et puis, même si c'est pécher contre la déontologie de faire l'éloge de son propre éditeur, puisque péché avoué est à demi pardonné, on ne me tranchera que la moitié de la tête, comme le



narrait en souriant à ses affidés Pierre-François Lacenaire joué par l'inoubliable Marcel Herrand dans le monologue aux petits oignons mitonné par Jacques Prévert pour *Les Enfants du Paradis* de joyeuse mémoire.

Après ce zeste de plaider pro Momo, reprenons toutefois le fil ou le morfil d'un propos qui se voudrait honnête et si possible éclairant. Une vieille et affectueuse relation dernièrement encore renforcée me permet ou plutôt devrait me permettre de percer un peu plus au fond la démarche et les motivations de Samuel Tastet, ce risque-tout absolument sympathique (croyez-moi) malgré ou peut-être à cause des pulsions atypiques de ce fervent des livres. Et pourtant en fait, eh bien ! en fait je n'y comprends pas grand-chose. Car vous m'accorderez qu'avant d'atteindre aux soubassements profonds des actes de quelqu'un, encore faut-il s'en être fait une image suffisamment nette.

Or Samuel Tastet, s'il n'est sans doute pas une énigme, n'en adopte pas moins, pour préserver sa liberté je pense, des allures de feu follet. Il est insaisissable, cet homme-là, non pas du fait, par exemple, d'un physique qui se déroberait (comment un géant à la voix claire et forte, au rire emplissant l'espace, pourrait-il se dérober ?), mais parce qu'il n'aime rien tant que de disparaître (quelquefois des années entières, au minimum des mois), accaparé qu'il est alors par d'intenses vadrouilles à travers l'Europe, par des amours, par des rencontres.

Doué pour nombre de choses, il possède assurément l'art des vies multiples et, sans l'avoir vraiment cherché – c'est par excellence un être du hasard objectif cher à Breton – se retrouve, parce qu'il est excellent photographe, à exposer ses vues expressionnistes de Venise dans une galerie du Palais-Royal et dans la foulée à décorer un nouvel hôtel de Bucarest nommé *Venise* précisément, ou bien, parce qu'il a d'incontestables talents d'acteur, à jouer dans le dernier film de Coppola (le père, qui lui a fait un jour ce compliment : « You are a real actor », moi aussi j'en serais très fier, mais ne rêvons pas !).

Ces activités diverses reposent en partie sur un sens inné des contacts, un appétit des autres, une science de l'humain qui serait compatible avec la diplomatie, carrière nou-

velle qui compléterait idéalement une existence déjà bien remplie et qui n'est qu'au milieu de sa course (Samuel a tout juste dépassé cinquante ans). Traîneur d'Europe (en ce qu'il la parcourt en tout sens et en train), amoureux des hôtels de Budapest, Prague ou Tel-Aviv, l'éditeur errant trouverait là un funambulisme culturel tout à fait dans ses cordes, il y songe peut-être.

Quoi d'autre ? Rien que l'essentiel sans doute. Parvenu en effet par tâtonnement en ce point d'un portrait difficile, je serais tenté d'avancer que ce jeu constant entre des désirs (qui ne sont jamais des toquades) et des réalisations (bien réelles encore que parfois contradictoires) définirait assez bien un statut d'artiste.

Samuel Tastet, outre sa passion de photographe « fantomiste » selon son terme (lieux vagues, flous, nocturnes généralement, reflets dans l'eau, traces sans reconnaissance possible, peu d'êtres vivants ou alors sous la forme de silhouettes ou d'ombres, éclairages diffus, villes que le trouble du regard fait inconnues), contient – dans le sens double de « comporter » et de « retenir » – un poète original même si, modeste comme nombre d'extravertis apparents, il a attendu fort tard pour oser publier ses travaux les plus personnels, qui sont d'écriture et dont les premiers remontent à 1978.

Enfin, en décembre 2002, a paru (chez EST bien évidemment) *La parole inanimée* dans la collection « Le diamant noir/Amantul negru », recueil qui doit son titre à un poème inaugural en 83 tercets de vers le plus souvent trisyllabiques (mais comptant parfois jusqu'à sept syllabes comme le patron du *haïku* japonais), suivis de 83 autres identiques aux premiers sauf que la disposition des vers (1, 2, 3) s'inverse (3, 2, 1) en même temps que se retourne l'ensemble du système, le tercet 83 devenant numéro 1 de la seconde série, selon le modèle suivant :

« Et le chant dira l'étreinte
fougue fouille
gît du jet »

tercet 1, première série devenant :

« gît du jet
fougue fouille
et le chant dira l'étreinte »

tercet 83^e et dernier, seconde série.



Ce premier poème, étonnamment rythmique et jaillissant, ouvre un recueil qui sera de bout en bout éruptif, obéissant manifestement à une sorte de règle du premier jet (au sens éjaculatoire du terme, comme l'illustre le double tercet ci-dessus) qui s'apparente d'une manière superficielle à l'écriture automatique du surréalisme commençant mais ne dissimule nullement sa part d'élaboration rationnelle, une rationalité arbitraire (comme celle de la langue elle-même) mais néanmoins consistante (autant qu'une langue maternelle que des générations de locuteurs ont maçonnée).

Le jaillissement, le ping-pong des mots sollicités d'abord pour leur valeur sonore (d'où l'usage permanent, jubilatoire souvent, jamais gratuit, du calembour), telles sont les marques de fabrique d'une poésie beaucoup moins facile à décrypter qu'il n'y paraît car elle cache, sous une exubérance revendiquée, des traces obscures d'angoisse stratifiées dans la masse d'un verbe emporté par une sorte de véhémence panique qui pourrait passer pour de la joie. Mais encore faudrait-il nuancer. Une véritable joie d'exister pleinement, puissamment (sinon harmonieusement) habite en effet l'écriture de Samuel Veis (au fait c'est là son nom d'artiste, de poète, de photographe, de peintre aussi, puisque, nous allons le voir, il illustre lui-même son recueil). Mais l'ampleur du paradoxe se révèle ici tout entière : cette joie ressemble à un masque, elle n'est certes pas factice (l'intensité du vivre mène l'homme et son œuvre) mais s'enlève, par une sorte de volontarisme actif ou même activiste, sur un fond obscur, celui d'une léthargie maîtresse de tout élan, « magister lethargia » selon le titre de l'étrange poème de la page 53, le plus saisissant peut-être du recueil, qui recèle en sa fin des diamants noirs en forme de confidences aussitôt rétractées : « écrire comme si noircir serait blanchir [...] / communion secrète du cri mêlé [...] / écrire / ne plus parler / sentence du sens / enfin se taire / écrire / allaiter le silence ».

Les cryptes secrètes où s'enracine cette poésie qui a l'air de s'amuser et joue à saute-mouton avec les mots, rien n'y fait mieux pénétrer un peu de lumière que les huit illustrations que l'auteur appelle d'une manière significative des « cryptogrammes ». Il y a du Michaux là-dessous, en moins libérateur mais aussi peut-être en moins torpide. Mais le mieux est de donner à voir l'image qui accompagne le texte faussement apaisé

de la page 65, qu'on trouvera ci-après intégralement :

la différence

Ce qui se terre ici entre *dans* et *hors de*, je l'explore en permanence depuis cette nuit où je suis de nouveau apparu au monde comme un phénomène apparenté à la respiration.

Ainsi naître est une expulsion, ainsi vivre n'en est que la perpétuelle continuité subitement arrêtée par ce sommeil qui nous tient, face auquel nous sommes obligés d'abdiquer afin que l'on donne ici au mot ressource tout son poids, sa nécessité absolue.

Et je n'ai jamais rien laissé à l'écart en ce sommeil parsemé de rêves auquel je m'abandonne aveuglément y connaissant trop les précieux moments : l'enjeu à venir.

S'y perdre, s'y laisser couler peut parfois nous emporter vers des vertiges *inconnus*. Telle est cette quête de l'*intérieurité*.

Ce qui se trame sourdement en soi, ce qui se nomme mal au début mais peut prendre vie, ce que d'autres appelleront *quête d'origine* et que j'énoncerai *reconnaissance des lieux* est cette *extériorité*.

Ce sillage fébrile, cette zone brumeuse, ce no man's land échappent. Au quotidien nous sommes en butte à une interrogation en marche interpellant notre devenir.

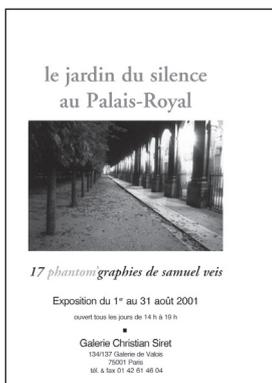
Car enfin la priorité n'est-elle pas d'expulser l'*intérieurité* vers l'*extériorité* et parallèlement, j'allais dire paradoxalement, d'insuffler l'*extériorité* vers l'*intérieurité*.

Entrer / Sortir
Sortir / Entrer

C'est l'osmose de ces deux directions possibles, qui nous permet d'être. Être. Dans le cas premier, de non pas chercher à connaître le *pourquoi*, mais dans le cas second du *il y a*.

Il y a éruption. Il n'y a pas rupture.
Il y a position. Il n'y a pas opposition.

On pourra s'entretenir aussi de cette option verticale, cette tendance du bas vers le haut, que ce soit l'*intérieurité* vers l'*extériorité* ou son contraire, ce qui compte avant tout c'est l'aérien possible ; et l'on n'a encore jamais scientifiquement prouvé que la fumée possédait des mouvements de descente.



Ainsi le soi-disant sacrifice libère l'intérieur vers l'extérieur.

Une voix me parle. Les ondes sont là : disponibles. Ma fréquence reçoit. J'ai, par ailleurs, bien trop entendu de silence pesant pour savoir qu'il est de toute première urgence qu'il faille monter des cendres.

Par ailleurs.

Pas mal n'est-ce pas ? Et fort révélateur, mais de quoi ? Au reste ou « par ailleurs » Samuel Veis ne serait pas un poète authentique (qui compte et qui comptera s'il continue à écrire : il annonce « à paraître » pas moins de quinze recueils en tête de l'édition de ce premier, mais Cendrars lui aussi multipliait les effets d'annonce, qui n'étaient pas toujours suivis de textes) dans le cas, reposant pour l'exégète fatigué mais fort décevant, où son écriture coulerait de source. Tant mieux donc si elle ne fait qu'épaissir le mystère entourant celui dont le portrait, c'est le moins qu'on puisse en dire, ne vient pas tout seul.

Mais, même fatigué, l'exégète ne s'avoue jamais vaincu. Il dégaine alors son arme elle aussi secrète : dix questions qu'il a concoctées, à la demande du reste expresse de Tastet/Veis, soucieux de sortir un peu du bois à l'occasion de son anniversaire de demi-siècle.

Voici donc, en avant-première, quelques bribes de cette espèce de confession (*Vade retro Satanas !*). Questions de votre serviteur, réponses de l'impétrant au titre de maître de l'autoportrait dirigé et non pas digéré, c'est à dire en somme brut de décoffrage.

Question n° 1 : Qu'est-ce qui, dans l'enfance – car tout vient de l'enfance – a fait de toi un lecteur ?

« Quelle question ! Je crois que c'est l'odeur. L'odeur de l'encre fraîche sur le papier et puis aussi le fait que j'étais le premier à recevoir tous les magazines que mon père m'apportait au petit matin directement de l'imprimerie. Mon père était un typographe réputé à Paris. Il apparaît d'ailleurs, d'une manière trouble, dans le film de Louis Malle *Les Amants*. Ensuite "le Livre de Poche" avec ses couvertures élaborées (quand je trouve aujourd'hui des exemplaires des années 50-60, je reste ravi par l'ingéniosité du graphisme



Venise, exposition 2001

des couvertures) et son papier bien spécial teinté sur les trois côtés. Mettez votre nez dans un Livre de Poche de cette époque et vous êtes bon pour "le voyage". La typographie, évidemment, est de mise. Voir un livre imprimé et le savoir multiplié, quelle joie ! Savoir que tout le monde puisse lire le même livre que toi, donc savoir que nous ne sommes pas seuls, qu'il y a potentiellement la possibilité de se dire qu'un jour on pourra s'entretenir, échanger avec quelqu'un à ce propos, rassure. »

Question n° 2 : As-tu vécu, enfant, ce que Nerval appelle « un épanchement du rêve dans la vie réelle » ?

« Totalement en accord avec Nerval. Et cela reste aujourd'hui valable et le restera. C'est en quelque sorte mon moteur. Je dis souvent : "mettre mes rêves en action". Formule plus "triviale" que celle de "Gérard de" mais si l'on cherche chez moi une cohérence d'être, celle-là, elle est sûre. Il ne m'est même pas donné à imaginer que tout un chacun ne "raisonne" pas ainsi.

Je n'entrevois pas, immédiatement, comment incarner le mot "vivre" si ce n'est de transporter les rêves en milieu ambiant, leur donner comme une consistance. Ainsi tout écrivain, digne, agit. C'est peut-être pour cette raison que j'exige de l'écriture qu'elle soit une tentative volontaire d'exposition (au sens photographique), qu'elle révèle le caché. Sinon, à quoi bon ? Le rêve est ce que l'on porte en soi. Le rêve est le secret intérieur



de l'être. EST, le nom de la maison d'édition, est né d'un rêve. J'ai, une nuit, rêvé d'un soleil levant, ardent, s'épanchant sur des eaux vénitiennes et, tout en observant cette naissance, je m'écriai : "Mais le soleil se lève à l'Est !". EST, les initiales de "Éditions Samuel Tastet". Ce fut en 1985. J'avais trouvé le logo. Cinq années plus tard je partis vers l'Est, en Roumanie, après avoir publié un ouvrage de la poétesse roumaine Mariana Marin qui avait pour titre *Au carrefour des grandes routes commerciales*. Ça ne s'invente pas ! Ça se vit et ça vous dépasse ! Tant mieux. »

Question n° 3 : Baudelaire nomme l'ennui un « monstre délicat ». T'es-tu beaucoup ennuyé quand tu étais enfant ? Quelles étaient tes distractions ? Quels rapports entretenais-tu avec l'école ?

« Décidément, tu me touches au cœur. Baudelaire, que serais-je sans lui ? Il fut mon second père, celui qui prit le relais du premier que j'aimais fortement et qui disparut lors de mes onze ans. On ne se remet jamais d'une disparition. Entièrement du moins. Oui, l'initiation que porte la mort de l'autre, aimé, oui elle vous balance dans le vide le plus noir et vous apprend, malgré soi, l'ennui. L'ennui ça détermine à bouger. Le paradoxe dans toute sa splendeur !

Je n'aime pas mon enfance. Je veux dire qu'elle était déjà tellement chargée de solitude que, lorsque je la regarde, je me demande comment j'ai pu arriver, à ce jour, à rester parmi les vivants.

Beaucoup de discussions avec ma grand-mère (qui dira l'influence des grands-mères sur les futurs écrivains ?), grande joie d'être avec elle, dans les toutes premières années, puis, la vie passant, souvent dans mon coin à

Samuel Tastet a publié en France une revue, *VRAC*, dix numéros à compter du 21 octobre 1976. Puis, en 1981, deux livres : *Circus* de Gaston Criel et déjà l'érotique de Pierre Dhainaut, *Pierre Encise le regard la nuit blanche*, qu'il vient de ressortir en BEST. Suivent une soixantaine de titres jusqu'en 1990.

Son catalogue bucarestoïse, commencé en 1995, compte aujourd'hui également une soixantaine de livres (outre les auteurs mentionnés dans le corps de mon article) : Hans Bellmer, Jean Cocteau, Salvador Dalí, Imre Kertész, Antonin Artaud, la plupart jamais encore traduits en roumain.

S'ajoute à cette « Bibliothèque Internationale » une série d'ouvrages sur le judaïsme, la Shoah et la mystique juive.

Signalons enfin la parution, en 1994, de la traduction du livre *Cioran, Eliade, Ionesco : l'oubli du fascisme*, où Alexandra Laignel-Lavastine rappelle les engagements extrême-droitières et antisémites qui marquèrent la jeunesse de ces trois vaches sacrées de la littérature roumaine devenues écrivains français¹. Les milieux bien-pensants de Bucarest, héritiers de la censure « démocrate-populaire » s'employèrent en vain à le faire interdire.

Comme tous les « petits » éditeurs, EST achoppe, dans ses deux pays, contre cet obstacle : la diffusion. Celle-ci est confiée, en France, à Jean-Michel Place.

¹ Ionesco, juif par sa mère, échappa à la seconde de ces tares, pas à la première, qu'il exorcise magnifiquement dans *Rhinocéros*.

feuilleter, à lire, à découvrir. Un ami, tzigane, qui s'appelait "Manouche", perdu de vue depuis belle lurette mais avec qui j'étais comme frère de sang. À l'école, ce fut très simple.

Lorsque l'instituteur/trice savait capter mon attention, je suivais et participais ardemment. Quelle que soit la matière. C'était une manière, pour moi, d'entrer dans un monde inconnu, mais aussi de remercier celui/elle qui me donnait tant. Si le contraire s'avérait, je ne suivais rien car l'ennui me prenait et je parlais vers des songes meilleurs. Cette possibilité permanente d'évasion a dû me sauver bien des fois, me protéger en quelque sorte. Finalement, je travaillais pour faire plaisir aux autres, à ceux qui m'entouraient. Ainsi l'ennui disparaissait momentanément.

Je crains aussi qu'il faille émettre à propos de l'ennui la constatation suivante : plus on avance dans l'âge, plus l'ennui guette. Mais c'est un ennui de plus en plus raf-

finé, pervers même qui tend à nous habiter. Il devient la hantise première. Malgré cela, on s'entendra souvent dire : "Je n'ai pas le temps !" Le temps de quoi ? »

Question n° 4 : Si tu devais donner une définition du livre, non pas du livre purement fonctionnel ou utilitaire (manuel de physique, répertoire de rues, comment cultiver les choux), mais du livre qu'on lit sans obligation, pour son plaisir, que dirais-tu ?

« Un rendez-vous avec un ami, avec qui l'on va passer de beaux moments, avec qui la vie va commencer à pencher vers l'esprit de jubilation, avec qui le merveilleux va enfin paraître. »

Question n° 5 : Le livre n'est pas seulement support de lecture, c'est aussi un objet matériel, souvent anodin, parfois beau. Quelle est la nature du rapport qui t'unit à cet objet matériel très particulier et sur quelle expérience personnelle ce rapport est-il fondé ?

« Une formule me vient à l'esprit : "Bien dans la main, bien dans la poche." Un passeport pour le rêve, un passeport pour l'autre côté. Matériel et spirituel sont liés, l'un renvoie à l'autre et vice-versa. Notre époque est en train de diviser cela d'une manière trop décisive, comme inéluctable. Méfiance.

Mais aussi trouver l'équivalent. Très important. Comment ne pas sourcilier de joie lorsque l'on rencontre l'autre tel soi ? Lorsque l'on lit ce que l'on sait, lorsque surtout le livre formule étroitement ce que tu ressens, ce que tu ne sais nommer, ce que maladroitement tu n'oses dire. L'apprentissage de la lecture intervient à ce niveau d'expérience. Accouplement permanent de ce que l'on vit, ressent, pense et de ce que l'on n'ose point, ou de ce que l'on ne maîtrise pas encore avec les mots, avec la lettre, toute puissance qui ouvre enfin l'horizon et pallie l'ennui pâle et projette vers la fameuse formule baudelairienne des "correspondances" ! Lire devient écrire. »

Question n° 6 : Être un lecteur passionné prédispose-t-il au métier d'éditeur ?

« Oui. Oui. Oui. Mais il faut avoir ce don d'aimer l'autre. Je m'explique, succinctement. Écrire, c'est "Mon cœur mis à nu". Éditer, c'est être au service de tous les "Mon cœur mis à nu". Être au service ne signifie pas être servile, non, c'est être à l'écoute, et cette

écoute des battements du cœur de l'autre détermine si la musique découverte correspond à quelque chose de nouveau. Prétentieux d'oser employer le mot "nouveau". Et pourtant c'est de celui-là qu'il s'agit. Sinon... à quoi bon ! »

* * *

Ajoutons qu'aimer l'autre, en l'occurrence aimer ce que l'autre a rêvé par écrit, ne se sépare pas, pour Samuel Tastet éditeur, du souci de mettre au mieux en valeur ce qu'on a aimé. Typographe lui-même et metteur en page des ouvrages qu'il publie, il attache du prix à ce que sa production soit irréprochable : qualité du papier, choix de la police de caractères, grammage, impression, il subsiste encore beaucoup de l'esprit d'un artisanat ancien dans son entreprise moderne. Gageons donc qu'aura fière allure l'édition ultérieure de l'interview, par écrit interposé, à laquelle vous avez eu, cher lecteur, un accès privilégié sinon exhaustif. J'avais en effet annoncé dix questions et leurs réponses. Grâce à votre formation mathématique, vous avez tout de suite repéré qu'il en manque bel et bien quatre. Consolez-vous, ces dix échanges eux-mêmes constituaient moins d'un cinquième de l'ensemble à publier.

Vous vous en doutez en effet, cinquante ans demandent cinquante questions, qui seront effectivement posées, ou plutôt cinquante et une car, lorsque le livre paraîtra, Samuel sera entré dans ce que ces terre-à-terre d'anglo-saxons appellent « his early fifties ». Quarante et une de mieux donc, et pour vous, veinards, quarante-cinq, pas une de moins, suspense ! L'enquête en reconnaissance de paternité – l'éditeur étant un peu le père de tous ses livres – ne fait que commencer ! ■

Proche-Orient Moshe et Nabil dialoguent...





« On regarde ma musique
avec les yeux ouverts »

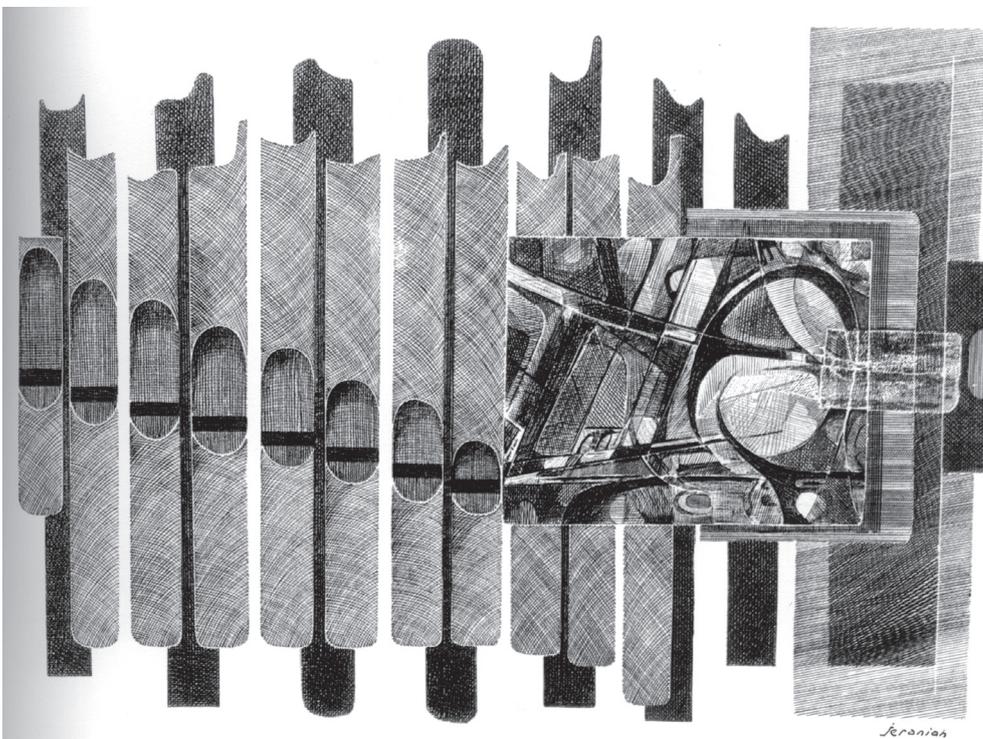
Richard Jéranian, peintre et dessinateur arménien

Fania Pérez

Dès mon arrivée dans son atelier, Richard Jéranian, peintre et dessinateur, me demande : « Connaissez-vous l'Arménie ? ». Il avait préparé une pile de documents se rapportant à l'histoire et à l'art de ce pays. Parmi eux le numéro de la *Revue d'histoire de la Shoah* sur le génocide des Arméniens. « Vous devriez le lire, il est vraiment très bien, il vous apprendra beaucoup de chose ». Avec émotion et passion Richard Jéranian commence à me parler de « son » pays. « Nous sommes près de cinq millions d'Arméniens sur huit à vivre en diaspora. Dans ma famille, pendant des générations, il y eut des bâtisseurs de couvents, ce qui

nous autorise à mettre *Der* (un signe d'appartenance à une famille religieuse) devant notre nom. L'Arménie fut le premier royaume chrétien et, d'après la Bible, l'Arche de Noé échoua sur le mont Ararat, en Arménie historique (qui est actuellement territoire turc). En 1915 le gouvernement des Jeunes Turcs de Talaat Pachas donna l'ordre d'exterminer tous les Arméniens et l'Arménie historique s'est retrouvée vidée de sa population arménienne ». Et d'ajouter : « Quant aux Juifs, leur présence en Arménie remonte très loin. Elle a toujours été bien acceptée. Une petite communauté juive religieuse, d'environ sept cents membres, y réside encore, elle parle russe et publie même une revue : *Kohelet* (Communauté). En France, Juifs et Arméniens ont souvent habité les mêmes quartiers et exercé les mêmes professions ».

Tout en parlant, Richard Jéranian me fait découvrir, dans des livres d'art écrits en arménien et introuvables en France, la beauté des paysages et des monuments de ce pays. « Je suis né en 1921 à Sébaste (devenu Sivas), en Arménie occidentale. Nous étions une famille nombreuse. Mon père était professeur de français. Quand nous sommes arrivés à Marseille, en 1926, il a dû travailler comme docker pour pouvoir nous nourrir. J'ai passé mon enfance entre Marseille et Paris. Pendant la guerre, de nombreux Arméniens se sont engagés dans la Résistance (un des mes cousins, Arsène Der Jéranian, un résistant de la première heure, a été

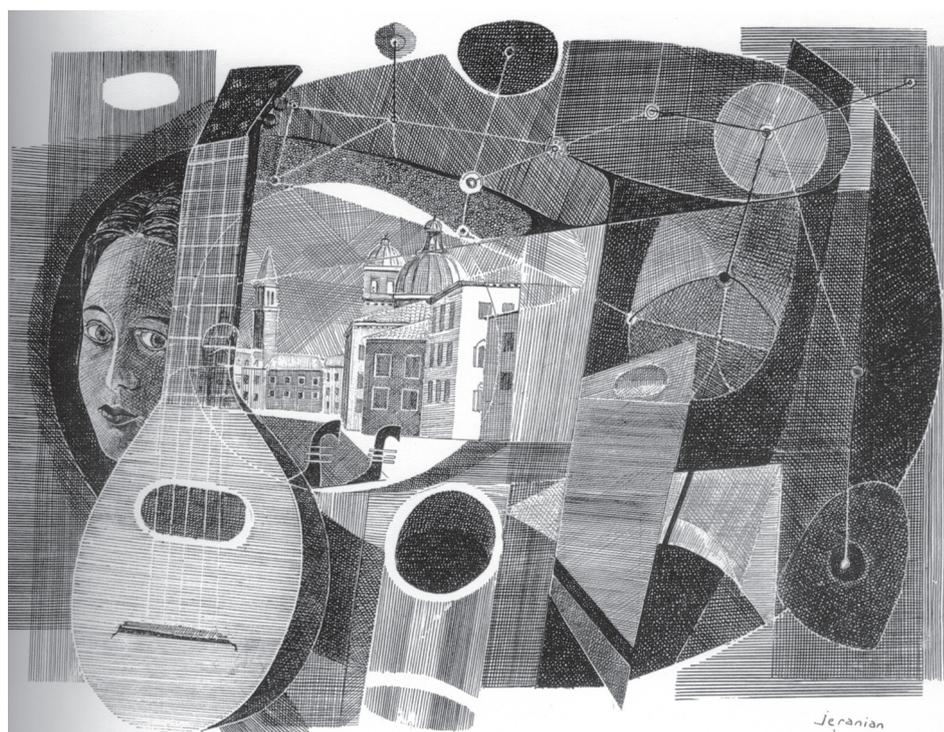


Hommage à Mozart, 60 x 55, 1972

fusillé à Avignon en septembre 1942). Bien qu'apatride, j'ai été mobilisé dans l'armée de l'air de 1944 à 1946 et naturalisé ensuite. De retour à Paris j'ai suivi des cours de peinture à l'Académie Julian et à la Grande Chaumière. Ma première exposition a eu lieu à la galerie « Roméo et Juliette » en 1949, l'année de mon mariage. Depuis je n'ai cessé d'exposer. Mes tableaux figurent dans des collections privées et publiques de nombreux pays. J'ai reçu beaucoup de récompenses, dont le Premier Prix d'Europe de dessin, à Monaco en 1966. »

Richard Jéranian choisit de me montrer d'abord ceux de ses tableaux qui lui ont été inspirés par des thèmes musicaux. Ce sont des dessins de grand format. Il faut les regarder de très près pour s'apercevoir qu'ils sont constitués de milliers de traits à l'encre de Chine rehaussés de couleurs. Cette technique, qui n'admet pas le repentir, est une des composantes les plus originales de son art. « On regarde ma musique avec les yeux ouverts ». Cette phrase de Richard Jéranian livre une des clés de son travail. Ses tableaux sont comme une synthèse insolite entre l'oreille et l'oeil, un équilibre entre deux expressions : une fugace, l'autre immortelle. Richard Jéranian symbolise *La Musique baroque* par un visage de femme, une guitare et des motifs vénitiens. Des arpegges évoquent *La Pastorale de Beethoven* ; des tuyaux d'orgue rendent *Hommage à Mozart* ; un *Nocturne de Chopin* s'inscrit dans une cage en verre. *L'oiseau de feu* de Stravinsky jette ses flammes. Des dessins d'une très grande densité témoignent de l'admiration du peintre pour Bach. On observe, on écoute, on se laisse porter par les vibrations qui émanent de ces images.

Après les *Thèmes musicaux*, Richard Jéranian passe aux paysages, qui, eux aussi, occupent une place importante dans son œuvre. Toujours dessinés avec une grande précision, ce sont les couleurs et les



Musique baroque vénitienne, 60 x 55, 1975

techniques employées qui donnent à chacun son tempo. Pour représenter les montagnes d'Arménie, Richard Jéranian utilise une pâte épaisse, jaune ou vert sombre, qui donne le relief. Pour illustrer la Cappadoce, la Crète ou le Liban, c'est un blanc lumineux, presque transparent qui accroche le regard. Des couleurs, à dominante froide, qui se reflètent les unes dans les autres, racontent la Bretagne. La Provence éclate de lumière. Venise, sculptée dans le marbre, baigne dans l'eau. Très férù d'architecture, Richard Jéranian la transpose avec une grande précision dans ses paysages urbains.

Le côté mystique de l'artiste se révèle dans les légendes qui l'inspirent : le *Mythe de Sisyphe*, ou encore *L'Entrée du Christ à Ani* – la ville aux mille et une églises, la capitale médiévale de l'Arménie... – où en fait le Christ n'est jamais allé ! L'élégance de son trait est particulièrement perceptible dans sa représentation du corps humain, toujours beau et sensuel. Richard Jéranian sait aussi surprendre :

« Arménie mon amie »

De novembre 2006 à juillet 2007, une *Année de l'Arménie en France* parlera d'un peuple au destin brillant et tourmenté, qui a plus de 3 000 ans d'histoire, et de la jeune République qui en porte désormais les couleurs. Sous la houlette de Madame Nelly Tardivier-Henrot, commissaire de l'Année de l'Arménie, de nombreuses manifestations artistiques sont prévues en France et en Arménie.



Entrée du Christ à Ani, 60 x 55, 1981

Merci à Richard Jéranian pour l'autorisation de la reproductions de ses œuvres.

dans certains de ses tableaux ou de ses dessins, la forme figurative disparaît et l'artiste se laisse porter uniquement par son intuition et son affectivité. Qu'il soit conscient ou inconscient, ces œuvres témoignent d'un jeu complexe entre composition et couleur. L'intérêt qu'elles suscitent, l'émotion qui s'en dégage prouvent, s'il en est besoin, que l'artiste maîtrise aussi bien le dessin que la peinture.

Grand voyageur (il a visité cinquante-six pays), Richard Jéranian est polyglotte. Rien de ce qui touche à l'humain ne le laisse indifférent. Revenant sans cesse à quelques thèmes qui lui tiennent particulièrement à cœur, il ne cesse de les enrichir, d'en donner des interprétations différentes, reflets des événements et des émotions qui traversent sa vie. La force créatrice et la lumière qui se dégagent de son œuvre et qui en font l'unité sont comme un parfum d'Arménie. ■

Pour en savoir plus : www.jeranian.com et www.artactif.com/jeranian/expo.htm

Spécial musique arménienne

Arménie-Armenia, Traditional music par l'ensemble Azad, un disque qui paraîtra en octobre 2006 sous le label *Air-Mail Music*, production Sunset-France. Voir aussi www.azad-klezmer.com et www.movsessian.fr.fr

C'est en 1997 que Claudine Movsessian, jeune clarinetiste de formation classique (Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris), fonde l'ensemble *Azad* (ce qui signifie « libre » en arménien, persan et indien). Il se compose de trois instruments de base : clarinette, guitare et percussions auxquels s'ajoutent parfois violon, accordéon et voix. Formé de musiciens venus de divers pays et de différents horizons musicaux, Azad interprète des musiques, traditionnelles ou modernes, qui, toujours, évoquent l'âme d'un peuple.

Arménie-Armenia nous convie à un voyage musical à travers les différentes régions d'Arménie. Dans ce pays montagneux, situé entre Orient et Occident, la musique, toujours en demi-teinte, rythme les événements de la vie quotidienne. Joie, tristesse, nostalgie y sont intimement mêlées. Avec ce disque l'ensemble Azad nous livre des musiques traditionnelles ; danses : *apranî* du nord d'Erevan, *kotchari*, de l'est de l'Anatolie, ou encore *shatakhi dzenapar*, du Shatak ; des musiques qui rythment le quotidien : *Le berger*, *Danse des pêcheurs*, et aussi deux œuvres que Claudine Movsessian a elle-même composées en hommage à son pays d'origine. Ces morceaux, inspirés de la sonorité du *doudouk*, débutent par un solo lent, qui rappelle un chant arménien ou un *nigun*, se transforment peu à peu en un rythme oriental (*shiftelli*) avant de se terminer par un *freilach* aux inflexions *klezmer*. Il s'en dégage une ambiance quasi mystique qui renvoie à une Arménie mythique.

Fania Pérez

Le sculpteur Albert Hirsch, rectificatif

Dans l'article « *Des monuments relatifs à la Shoah* » que nous avons consacré aux sculpteurs Jacob Pakciarz et Albert Hirsch dans le précédent numéro de *Diasporiques* (p. 35-37), une erreur s'est glissée concernant le site de ce dernier, qui est en réalité www.alberthirsch.com

Par ailleurs Albert Hirsch souhaite que nous apportions la précision complémentaire suivante à la description que nous avons faite de son œuvre *le Ring* : « *Une des principales idées qui ont guidé mon travail est que cette œuvre disparaisse lorsque une centaine de personnes y prennent place pour ne former qu'une chaîne humaine* ». Nous le faisons bien volontiers et ce d'autant qu'il avait attiré notre attention sur cette intention, qui éclaire beaucoup cette œuvre, lors de l'entretien qu'il avait accordé à *Diasporiques*..

La rédaction

Les livres

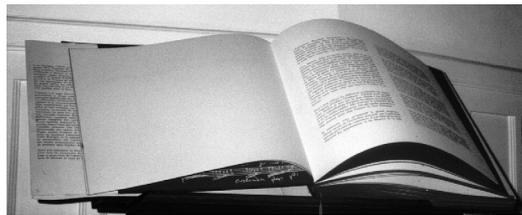


Photo J. Burko

Gérald Tenenbaum, *Le Geste*, Éditions Héloïse d'Ormesson, Paris, 2005, 152 pages, 16 euros.

« Le » geste, irréversible, du personnage principal ne sera révélé qu'à la fin du livre. Le narrateur nous y conduit imperceptiblement comme vers l'énigme cachée, enfouie, subtile d'un roman policier. « Des » gestes, irréversibles aussi, émaillent tout le roman : ceux à faire par solidarité, courage, ou tout simplement honnêteté mais qu'un peu de timidité, d'irrésolution, de lâcheté ont laissés en suspens.

Le personnage principal erre, tel un fantôme sans noms entre une perte amoureuse, les disparus de la Shoah, des amis, une amante qui l'entourent sans l'atteindre jamais. Comme si cette rupture, indépendamment de l'être aimé dont on sait finalement peu de chose, avait ouvert la boîte de Pandore des douleurs enfouies. À travers un style travaillé et fluide, l'auteur nous laisse entrevoir l'expérience du vide intérieur. ■

Thérèse Spector

Stéphane Hessel, *Ô ma mémoire. La poésie, ma nécessité*. Le Seuil, Paris, 2006, 310 pages, 22 euros.

Les lecteurs de *Diasporiques* connaissent Stéphane Hessel, le diplomate de talent, l'infatigable défenseur des droits de l'homme, le jeune héros involontaire de « Jules et Jim », l'Européen convaincu. Son autobiographie, *Danse avec le siècle*, a été publiée il y aura bientôt dix ans (Le Seuil, 1997).

Ce nouveau livre nous offre un aspect fascinant de sa personnalité, celui d'un homme qui ne se contente pas d'aimer la poésie mais qui la consomme avec délectation, qui connaît deux cents poèmes par cœur en allemand, anglais et français. Il nous en livre ici un nombre équivalent à son âge, 88.

On pourrait être agacé par l'aspect élitiste d'une culture si étroitement liée à un milieu social. Mais notre auteur fait fi de la critique dans sa préface : « *Ceux qui se sont rendus maîtres du verbe, du discours sont les dominants... Mais vont s'en servir aussi ceux qui n'acceptent pas la maîtrise des dominants ou qui la soumettent au doute. Les poètes sont les premiers contestataires...* ».

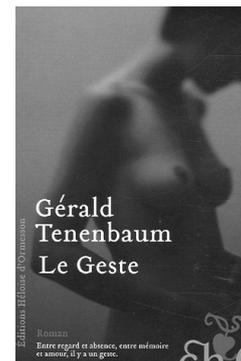
Puis en parcourant les poèmes, on se surprend à les lire tout haut, à retrouver un plaisir oublié ; à redécouvrir ces vers magnifiques d'Apollinaire enfouis dans notre mémoire :

Voie lactée ô sœur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan
Et des corps blancs des amoureuses
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
Ton cours vers d'autres nébuleuses.

On cherche dans sa bibliothèque des recueils de poèmes pour ajouter les nôtres à ces 88, ceux qui nous ont bouleversé. Stéphane Hessel a réussi son pari : nous donner envie d'apprendre, de réciter, de se laisser emporter par l'incroyable beauté ou l'humour d'un poète que l'on croyait appartenir à un univers scolaire lointain et légèrement ennuyeux...

Un couchant des Cosmogonies !
Ah ! que la vie est quotidienne...
Et, du plus vrai qu'on se souviene,
Comme on fut piètre et sans génie...

écrivait Jules Laforgue. La grande leçon de modestie que nous donne Stéphane Hessel, c'est de nous rappeler qu'il n'est pas besoin d'être un créateur génial soi-même, que lire des textes et tenter d'en conserver au moins la musique dans notre mémoire nous permet d'accéder à une émotion singulière qui nous fait aimer les autres ou tout au moins les supporter même dans les moments les plus douloureux.



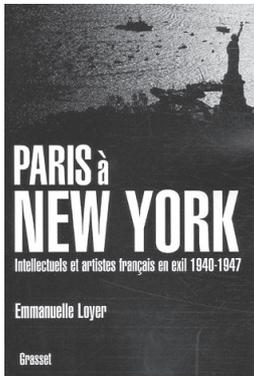


Et enfin, il y a la mort que Stéphane Hessel apprivoise grâce à la poésie : « *Car au goût de la poésie s'est associé en moi celui de la mort, comme de l'expérience suprême de la vie, non pour la fuir mais pour l'accomplir, de même que l'on va sans angoisse, mais au contraire avec gratitude, jusqu'au terme d'une œuvre où figure comme dernier mot le mot fin* ».

Stéphane Hessel a su mélanger tout au long de sa vie un sens aigu des responsabilités, des engagements militants sincères, un amour infini des mots, une charmante fierté de sa mémoire.

Stéphane Hessel appartient à cette catégorie rare des « *Mensch* ». ■

Régine Dhoquois-Cohen



Emmanuelle Loyer, *Paris à New York : Intellectuels et artistes français en exil 1940-1947*, Grasset, Paris, 2005, 497 pages, notes, bibliographie, index, 21,90 euros.

Après la défaite-éclair de 1940, nombreux furent les Français qui s'exilèrent pour continuer la lutte pendant les années d'occupation par l'Allemagne nazie soutenue par le régime de Vichy. Certains rejoignirent Londres et la France Libre. D'autres gagnèrent New York, aventure encore plus hasardeuse. Claude Lévi-Strauss, par exemple, dut embarquer à Fort de France à bord d'un bananier suédois et passer par Porto Rico. C'est le paysage luxuriant de cet « exil de guerre », arts, littérature et sciences humaines, que retrace Emmanuelle Loyer dans un ouvrage très bien informé, bien construit et fort agréable à lire. « Cet assemblage hétéroclite d'intellectuels réfugiés » débordait de talents divers. Ainsi, André Breton, Chagall, Wilfredo Lamm, Matta, Max Ernst, soutenus par Peggy Guggenheim, mécène et collectionneuse d'envergure, exposèrent à New York en 1942. En faisaient aussi partie des écrivains connus : Jules Romains, Jacques Maritain, Saint-John Perse et bien d'autres. S'évader de la France occupée était une entreprise périlleuse. L'Amérique isolationniste ne délivrait les visas qu'au compte-gouttes et selon des critères discutables. Le départ s'effectuait généralement de Marseille, l'une des deux portes de sortie d'Europe, selon David Rousset (la deuxième étant Auschwitz...). De l'été 40 à l'hiver 41, la « filiale Varian Fry », organisation humanitaire américaine, s'occupait de procurer visas et moyens de sortie à des personnes en danger...

Mais Varian Fry, homme courageux et politisé, qui opérait à la limite de la légalité, fut bientôt mis à l'index par ses mandants et expulsé du sol français. Au début de la guerre, la Fondation Rockefeller joua aussi un rôle clé dans ces opérations de sauvetage en proposant des bourses à trois cent trois universitaires en péril, Allemands et Français. Parmi les trente-six Français qui en bénéficièrent, on compte Claude Lévi-Strauss et Jean Wahl, mais ni Vladimir Jankelevitch ni Marc Bloch.

À New York, une École Libre des Hautes Études (ELHE) ouvrit ses portes en février 1942, sous la tutelle de *The New School for Social Research* (1919) où des savants allemands avaient trouvé refuge dès 1933 et créé une « Université en exil ». L'ELHE se développa dans le sillage de cette université populaire spécialisée en sciences humaines. L'heure était au décloisonnement des savoirs. Au carrefour de la sociologie française et de l'anthropologie américaine, le nom de Claude Lévi-Strauss, proche aussi de Roman Jakobson et d'André Breton, illustre ces échanges exceptionnels. À l'ELHE, « phare de la résistance intellectuelle extérieure », tout le monde n'adhérait pas aux mêmes courants politiques, s'agissant notamment des relations avec la France combattante. Globalement anti-nazis et ralliés à la France Libre (qui accorda une subvention à l'École), certains membres étaient des gaullistes inconditionnels ; d'autres refusaient, en revanche, de voir l'École rallier un camp ou un autre.

Penser le cataclysme de juin 1940 et la Collaboration était aussi une forme de résistance intellectuelle. Jacques Maritain, Raymond Aron, Paul Vignaux, Lévi-Strauss s'employaient à démystifier la vision traditionaliste militaire de la défaite et à mettre en évidence la tenace tradition conservatrice de la France des années trente, ouvrant ainsi une piste historiographique majeure. À partir de 1942, les exilés français résistants purent participer directement à l'effort de guerre en collaborant avec la nouvelle radio gouvernementale américaine, « *Voice of America* ». Malgré les tensions politiques, artistes, écrivains, intellectuels participèrent efficacement à la guerre des ondes, en dénonçant jour après jour la propagande de Vichy. *Voice of America* diffusait trois cent cinquante émissions hebdomadaires en français vers la France occupée. Pierre Lazareff, l'âme du « Bureau français » (*the French desk*), réunissait dans ses équipes les personnalités les

plus diverses : André Breton, le peintre Ozanfant, un fils Pitoëff, Lévi-Strauss... Cependant, ajoute l'auteur, le temps de l'exil ne se trouva pas forcément révolu avec la fin de la guerre : revenus dans une France traumatisée et peu réceptive, les exilés firent souvent l'expérience d'un nouvel exil et d'une nouvelle aliénation. ■

Françoise Basch

Nadine Vasseur, *Je ne lui ai pas dit que j'écrivais ce livre*, postface d'Annette Wiewiorka, Éd. Liana Lévi, Paris, 2006, 250 pages, 16 euros.

La tentation est grande de laisser le dernier ouvrage de Nadine Vasseur à son énigmatique couverture : quelques barbelés entourent un livre ouvert et le titre « Je ne lui ai pas dit que j'écrivais ce livre » ne dit rien de son genre (essai ou roman) ou de son contenu. Il évoque cependant joliment les réticences de l'auteur (qui écrit « je »), le poids d'un secret – ce non-dit – et son nécessaire dévoilement puisque nous tenons le livre entre nos mains... « Lui », c'est le père de Nadine Vasseur, rescapé des camps. Qu'est-ce que cela fait d'être l'enfant né après guerre de parents déportés ? Cette question a visiblement terriblement travaillé Nadine Vasseur. Pour en savoir plus, elle est allée interroger d'autres personnes qui partagent avec elle cette expérience.

Ils sont quatorze à raconter comment l'histoire de leurs parents a guidé la leur. Et si l'on peut trouver des points communs à chacun de ces témoignages - l'impossibilité d'être à la hauteur de l'héroïsme comme de la souffrance des parents, une admiration absolue devant leur courage mêlée à une inquiétude perpétuelle de leur terrible fragilité... - ils sont surtout remarquables en leurs différences. Tous ces parents ont été pris dans une entreprise qui niait leur humanité. Chacun s'en est sorti de la façon la plus humaine qui soit, la sienne. Et en a témoigné ou pas de façon singulière. Ils sont devenus des parents singuliers et ont eu des enfants singuliers.

« Je ne lui ai pas dit que j'écrivais ce livre » est un livre ravageant. Parce qu'il raconte que, même après leur sortie du camp, la

¹ Antoinette Weil avait recensé dans le numéro 23 de *Diasporiques* un très beau livre de Carl Friedmann, « Mon père couleur de nuit », qui porte sur un sujet voisin.

Shoah continue de hanter ceux qu'elle a tentés d'anéantir jusque dans leurs enfants. Parce qu'il dit à quel point il est difficile d'entendre la parole de nos parents. Et à quel point elle manque une fois qu'ils ne sont plus.

Mais c'est aussi un livre formidablement revigorant. Parce qu'il montre que nul n'est réductible à une expérience aussi annihilante soit-elle. Nombreux sont les enfants qui rappellent que leurs parents ont eu une vie avant d'être raflés. Et surtout qui refusent de se considérer comme des victimes.

Ces quatorze intervenants sont souvent devenus des créateurs ou des intellectuels. Aucune impudeur ni certitude dans leurs récits. Chacun semble en train de chercher sa vérité et parle avec une infinie délicatesse de l'horreur que son père ou sa mère a traversée.

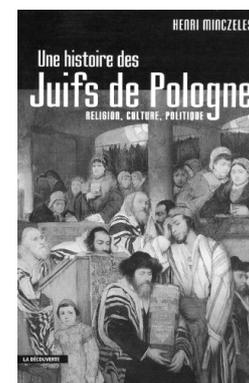
Le livre refermé, ils nous laissent l'impression d'être venus à notre rencontre. C'est toujours une grâce de rencontrer des gens merveilleux. ■

Sandra Basch

Henri Minczeles, *Une histoire des Juifs de Pologne, Religion, culture, politique*, La Découverte, Paris, 2006, 370 pages, 24 euros. Ouvrage publié avec le soutien de la Fondation pour la mémoire de la Shoah.

Depuis longtemps, par ses ouvrages, *Vilna, Wilno, Vilnius, la Jérusalem de Lituanie* (La Découverte, 1993, réédition 2000), *Histoire générale du Bund, un mouvement révolutionnaire juif* (Austral 1995, réédition Denoël 1999), *Lituanie juive 1918-1940. Message d'un monde englouti*, Autrement 1996, et nombre d'articles et de conférences, notamment dans le cadre du Cercle Medem, *Arbeter Ring*, Henri Minczeles s'intéressait de près au destin des Juifs en Pologne.

Au cours des années de préparation des œuvres rappelées ci-dessus, Henri Minczeles avait rassemblé une documentation considérable tant à Paris, New York ou Vilnius qu'à Varsovie et il était normal qu'il ambitionne d'en faire un jour une vaste synthèse, ceci d'autant plus qu'une fresque brochant l'ensemble de l'histoire juive de Pologne manquait curieusement en français. Mais, si le destin de la judaïcité polonaise lui tient tant à cœur, c'est sans doute aussi parce qu'il a toujours été fasciné par cette terre où, pour ses ancêtres, se sont succédés le pire et le meilleur.





Observons d'ailleurs que, à la différence de son prédécesseur Daniel Tollet², Henri Minczeles a choisi comme titre de son ouvrage « Une histoire des Juifs de Pologne » et non « Histoire des Juifs de Pologne », revendiquant de ce fait même le droit à une certaine subjectivité vis-à-vis d'une matière qui, moins que toute autre, ne saurait le laisser indifférent.

De la naissance de *Po-lin* aux alentours de l'an mille jusqu'à l'actuelle « droitisation » de la vie politique polonaise, ce sont plus de mille ans d'histoire juive au pays de l'aigle blanc qui sont méthodiquement passés en revue par l'auteur, d'une plume alerte, érudite et vigoureuse. Désireux de montrer « que le judaïsme polonais a grandement contribué à l'enrichissement du patrimoine de l'humanité », ce fin connaisseur de la matière juive d'Europe centre-orientale a souci de mentionner (surtout pour la période récente) les apports artistiques, littéraires, ou politiques des *Polaks* à la culture juive et universelle. L'ouvrage est complété par un glossaire, un index et une chronologie, qui sont bienvenus pour s'orienter dans une matière particulièrement touffue.

Même si Henri Minczeles annonce dans son introduction avoir évité « autant que possible le misérabilisme et la sacralisation », le livre n'en manifeste pas moins pour autant une tendresse évidente envers « ceux qui vivaient à Rymanov, Bydgoszcz, Ostrow, Sterdyn, Lida ou Zdunska Wola, dans les grandes artères des villes ou les chemins boueux des bourgades » mais aussi parfois – inspiré par l'histoire du xx^e siècle – comme un relent de polonophobie.

En dépit de quelques imperfections de détail (qu'il sera aisé de corriger dans une prochaine édition qui ne saurait tarder étant donné le succès du livre) cet ouvrage novateur et au souffle impressionnant demeure, malgré son volume, aisément lisible. Il devrait apporter une foule de réponses à tous ceux qui, originaires de Pologne (un concept flou au demeurant, comme le rappelle l'auteur) ou non, se posent une infinité de questions sur ce pays qui joua un si grand rôle dans la naissance de l'identité ashkénase contemporaine et avec elle de celle du monde moderne. ■

Yves Plasseraud

² Histoire des Juifs de Pologne du xvii^e siècle à nos jours, PUF, 1992.

Laurence Benveniste, *Les chapeaux jaunes du pape*, 467 pages. Cheminements, Paris, 2005, 23 euros.

Ce gros livre de Laurence Benveniste se laisse lire agréablement d'un trait. Il a pour cadre Carpentras et le Comtat Venaissin, qui étaient au xviii^e siècle sous l'autorité du Pape. Les *Juifs du Pape*, pour protégés qu'ils aient été par rapport aux Juifs vivant en France, toujours à la merci d'une expulsion décidée par le pouvoir royal, n'en étaient pas moins l'objet de brimades et de vexations continues.

Nous sommes donc au printemps 1789, dans le quartier juif misérable de Carpentras. Là vit toute une population dont nous allons suivre les péripéties : le vieux Choumouel, savant kabbaliste féru d'alchimie et de remèdes à base de plantes ; David, son petit-fils, beau, intelligent, musicien et qui ne rêve que d'émancipation ; Bella, sa mère, une sorte de Mère Courage au franc parler ; et puis il y a aussi les membres de cette communauté qui ont pu s'en extraire et sont devenus fortunés. Dans le foisonnement intellectuel de la France voisine, les contacts se nouent avec des aristocrates francs-maçons acquis aux idées nouvelles et à l'émancipation des Juifs. Ajoutez une pincée de Nostradamus, et des amours contrariées : tous les ingrédients du roman populaire sont rassemblés.

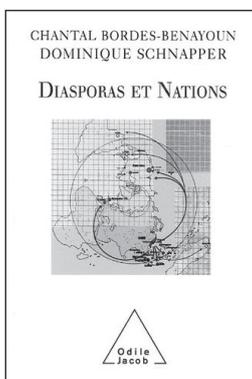
Il manque peut être à l'auteur de ne pas avoir suivi de plus près l'évolution de ces Juifs comtadins et on peut être surpris que, dans le contexte du rattachement du Comtat à la France et de l'émancipation, David notre héros choisisse tout de même de partir bâtir sa vie en Amérique ! Déjà ! ■

Georges Wajs

Chantal Bordes-Benayoun et Dominique Schnapper, *Diasporas et nations*, éditions Odile Jacob, Paris, 2006, 222 pages, 23 euros.

Cet ouvrage tente de cerner l'évolution de la notion de diaspora au cours du siècle précédent.

Les États-nations ont, à leur origine, imposé une forte homogénéité de toutes leurs composantes, en particulier culturelles et linguistiques. L'affirmation nationaliste – même conçue dans un souci d'égalité des droits



pour tous les citoyens – a entraîné une grande méfiance, voire une franche hostilité envers les populations non nationales, apatrides et sans attaches définies. L'Histoire ne manque pas d'exemples de la destinée funeste de certains de leurs représentants – l'Histoire juive en particulier. Cependant certains de ces groupes ont eu (et ont encore) une forte volonté d'intégration, et les Juifs, là encore, en sont un exemple.

Depuis les années soixante-dix, de plus en plus de peuples sont appelés ou se nomment eux-mêmes *diasporas* et en tirent une certaine valorisation ou une valorisation certaine dans les pays d'installation. Cela tient, selon nos deux auteures, à un contexte sociologique, économique et politique transformé par le phénomène global de la mondialisation : celui-ci facilite les liens transnationaux (réels et virtuels) et tend à affaiblir la portée des souverainetés nationales. L'exercice de la démocratie dépendrait maintenant beaucoup moins d'un ancrage spatio-temporel des individus dans les États-nations, le « citoyen du monde » deviendrait bien plus *diasporique* que *national*.

La relation au lieu d'origine, élevée souvent au niveau du mythe, n'a pas toujours fait l'unanimité des membres des diasporas. S'agissant des Juifs, les auteures prennent le Bund comme exemple de mouvement militant non sioniste et Richard Marienstras est cité pour ses positions contestant le principe de la centralité d'Israël (*Être un peuple en diaspora*³). Désormais les nouvelles diasporas s'affranchissent d'un centre pour exister, ou bien s'en trouvent plusieurs... La dualité des liens (transnationaux et avec le pays d'installation) entretenus par leurs membres et l'aspect volontaire de leur démarche sont caractéristiques des diasporas actuelles : l'enjeu est de lutter contre l'uniformisation tout en refusant de subir une communautarisation imposée, dont on connaît les effets pervers. ■

Jean-François Lévy

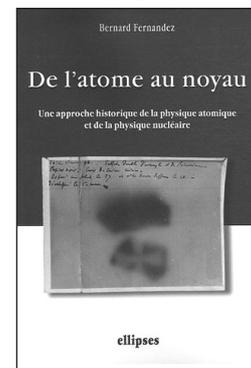
Bernard Fernandez, *De l'atome au noyau, Une approche historique de la physique atomique et de la physique nucléaire*. Ellipses, Paris, 2006, 600 pages, 49 euros.

Pourquoi mentionner un livre concernant l'histoire de la physique dans *Diasporiques* ? Encore une affaire d'éléphants en relation avec la question juive ? Eh bien, d'une certaine manière : oui ! Bernard Fernandez nous avait informés, dans un numéro antérieur de la revue, des conséquences de l'exode des physiciens allemands juifs après l'accession d'Hitler au pouvoir. Il reprend cette idée dans un bref chapitre de son imposant ouvrage, où il donne la liste nominative d'une bonne vingtaine d'entre eux, qui comptent parmi les plus grands noms de la physique et dont près d'une dizaine avaient obtenu le Prix Nobel pour leurs travaux. « En fait, écrit Fernandez, environ 1 500 scientifiques quittèrent ainsi l'Allemagne, pour l'essentiel en 1933 ». Et d'ajouter : « Les effets de ces départs furent dévastateurs et ont continué à se faire sentir après la guerre ». Sans doute ont-ils aussi heureusement contribué à affaiblir le potentiel militaire du Troisième Reich...

Ayant évoqué ce livre sous cet angle très spécifique, je ne peux manquer par ailleurs de vous en conseiller la lecture si vous avez envie de comprendre comment la physique, par ses progrès conceptuels et opérationnels spectaculaires pendant la première moitié du xx^e siècle, a « tout simplement » bouleversé notre représentation de la matière, l'organisation de nos sociétés, voire le devenir de la planète. Il se lit comme un roman policier. Il est accessible à tous, aux « littéraires » en particulier, au prix d'un très léger effort d'adaptation. Il permet de mieux comprendre la démarche (parfois chaotique) de la science et la fascination qu'elle peut exercer.

En disant de surcroît quelques mots éclairants sur l'histoire personnelle des savants qu'il cite, notre ami leur rend leur dimension humaine et sociale. Cette coloration délibérée de son propos n'est pas pour peu dans la « présence » intense de ce livre à nos côtés pendant le temps que nous passons avec lui, c'est-à-dire avec « eux ». Faites connaissance grâce à lui avec tous ces hommes et toutes ces femmes remarquables et avec leur fabuleuse œuvre collective : vous ne manquerez pas d'être séduit ! ■

Philippe Lazar



³ Éditions François Maspero, Paris, 1975 (épuisé).



Cinéma

Une découverte de l'été : *Watermarks*, de Yaron Zilberman

Film documentaire israélo-franco-américain de 2005 (le premier film de son auteur), sorti le 28 juin dernier dans trois petites salles parisiennes. Il est passé presque inaperçu. Et pourtant...

Après un travail de recherche d'environ cinq ans, Yaron Zilberman a réussi à retrouver huit championnes de natation du club sportif juif viennois l'*Hakoah*, créé en 1909 à la suite du décret interdisant aux Juifs l'accès aux clubs de sports autrichiens. Il filme tout d'abord ces femmes, nées dans les années 20, dans les pays où elles se sont installées (Angleterre, États-Unis et Israël) après leur fuite de Vienne au moment de l'Anschluss. Au cours d'un voyage organisé par le cinéaste, six d'entre elles sont ensuite replongées dans leur pays d'origine (presque au sens propre, puisqu'elles retourneront nager dans la piscine viennoise dans laquelle elles se sont entraînées à l'âge de quinze ans !). La deuxième partie du film relate le déroulement de ce pèlerinage du souvenir, une évocation poussée parfois jusqu'à l'extrême, par exemple par la confection de tenues de bain rigoureusement identiques à celles que portaient les sportives dans leur jeunesse.

Une soirée de cabaret a également été organisée pour la circonstance et un jeune artiste y a mêlé des chants viennois légers et des chants sur le thème des camps de concentration ; cet anachronisme a suscité une vive réaction chez nos spectatrices.

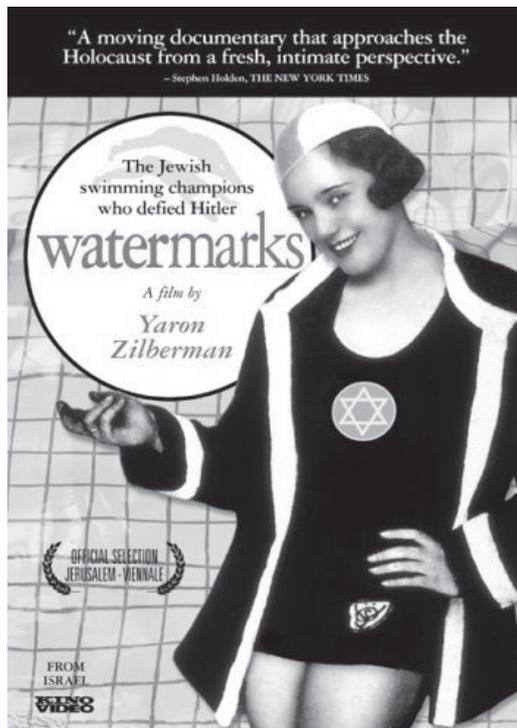
Les moments évoquant des « silences » dans le film sont très émouvants : pauses nécessaires pour libérer la parole mais qui ont eu pour conséquence d'oblitérer la transmission à la première génération, la nôtre (les enfants

nés juste après la guerre), et de sauter directement à la suivante. Ainsi l'une de ces femmes a-t-elle invité sa petite-fille, âgée de quinze ans et à qui elle n'avait rien raconté auparavant, à l'accompagner dans ce voyage. Un silence, d'un autre ordre, tombe lourdement dans le taxi qui emmène une autre nageuse à son hôtel lorsqu'elle s'entend traiter d'étrangère alors qu'elle explique au chauffeur qu'elle n'est pas revenue ici depuis son exil, près de soixante-dix ans auparavant.

Ce film montre également comment, jusque dans le sport, les Juifs autrichiens ont été rejetés mais néanmoins utilisés à des fins de propagande. Les nombreuses victoires remportées par les sportifs juifs ont été valorisées par l'État autrichien jusqu'en 1936. L'une de ces championnes, sélectionnée pour les Jeux Olympiques de Berlin, raconte comment elle a pris la décision de renoncer à sa participation, pour ne pas défilier devant Hitler (elle avait alors 17 ans). Ses records précédents furent purement et simplement rayés des palmarès officiels. Son courage doit encore être salué aujourd'hui¹.

J'ai été particulièrement émue en voyant ce film car ces championnes sont contemporaines de mes propres mère et tante, elles-mêmes nées à Vienne en 1922 et 1925, et elles aussi obligées de fuir leur ville et leur pays tant aimés, avec leur famille, juste avant l'Anschluss. Je vous invite à le voir s'il est encore projeté près de chez vous²... ■

Sylvie Kuczynski-Lévy



¹ Le film rapporte que les autorités autrichiennes auraient récemment réinscrit les records de la nageuse à l'occasion de ce voyage mais aucun détail n'a été donné sur ce geste. Par ailleurs, dans le cadre des réparations que l'Autriche accorde encore aux Juifs, un projet de club sportif nommé *Hakoah* est en cours d'élaboration sur le site du Prater (voir par exemple <http://www.hakoah.at/>, <http://www.courrierinternational.com>).

² Un DVD en existe aux États-Unis.

Une mise en cause infondée de la Ligue des droits de l'Homme

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le dernier numéro de *Diasporiques*, et en particulier l'interview d'Hubert Védrine, qui souligne la difficulté de la France à reconnaître son identité collective et sa diversité culturelle. En revanche je m'étonne de la publication d'une interview de Caroline Fourest qui s'en prend, comme toujours, à la Ligue des droits de l'Homme, sans que celle-ci puisse réfuter l'accusation parfaitement infondée de son « silence assourdissant » dans l'affaire des caricatures. Il suffit d'aller voir sur le site de la LDH (<http://www.ldh-france.org/>) pour trouver les communiqués de la Ligue et du Réseau euro-méditerranéen des droits de l'Homme, ainsi que l'article publié dans *Politis* sur le sujet par le président de la LDH. Le lecteur impartial y verra que la LDH ne faillit pas à sa tradition de défense des libertés.

Mon propos n'est pas de répondre à Caroline Fourest, dont les pamphlets fourmillent d'erreurs plus ou moins involontaires de ce type. Mais de regretter qu'un journal comme *Diasporiques*, si attaché au sérieux de l'information et au débat critique, leur fasse place sans autre examen. Carol Mann se livre plus loin à un compte-rendu hagiographique de son dernier livre, dans lequel elle qualifie d'« ahurissante » la pétition de Jean Baubérot et Bruno Etienne contre la remise du prix du livre politique à *La Tentation obscurantiste* : ne vaudrait-il pas mieux s'interroger sur les raisons pour lesquelles de grands orientalistes et scientifiques français dénoncent ce choix ? Ne vaudrait-il pas mieux essayer de savoir de quoi on parle, avant de se laisser emporter une fois de plus dans des déclarations fracassantes et des jugements à l'emporte-pièce ? La question est assez compliquée pour mériter une information et un débat sérieux, que j'appelle de mes vœux.

Nicole Savy, membre
du Comité central de la LDH

NDLR : Nous publions bien volontiers cette lettre de Nicole Savy tout en lui faisant remarquer que *Diasporiques* est, comme le Cercle Gaston-Crémieux, un lieu « de réflexion et de libres débats » et que ni Carol Mann ni nous ne regrettons que s'engage un tel débat.

Aimez-la ou quittez-la !

On se souvient de Sarkozy reprenant à son compte le thème récurrent de Le Pen-Villiers (et d'autres avant eux) : « *Love it or leave it* » (Si vous n'aimez pas la France, quittez-la !). Au sens figuré cette injonction implique, me semble-t-il, que ceux qui immigrent en France sont tenus d'abdiquer leur identité culturelle et de se plier au modèle préexistant ; ce qui, si on l'applique de façon rigoureuse, est appauvrissant, inhumain, et à la limite totalitaire.

Réciproquement, peut-on dire de ceux qui quittent la France que ce sont des gens qui ne l'aiment pas ? Ce qui suscite ma question, c'est la solennité avec laquelle un récent contingent d'émigrants pour Israël a célébré son départ. S'agit-il vraiment de gens qui n'aiment pas la France ? En fait beaucoup d'entre eux ne vont pas en Israël pour participer à la défense d'un pays en danger : ils en seraient incapables, ce sont des retraités, ils ont plus simplement choisi d'aller toucher leur retraite à la banque de Tel-Aviv et de la consommer sur place.

Les Français qui émigrent au Japon ou aux USA ou au Royaume-Uni vont y travailler et, le cas échéant, y faire fortune. Fortune faite, ils reviennent habituellement en France (à moins d'en être dissuadés pour des raisons fiscales). Pourquoi des Français « d'origine juive » choisissent-ils d'aller terminer leurs jours dans ce petit pays ? C'est vraiment un cas singulier. Je suis sûr que Sarkozy n'avait pas en tête cette illustration de ses propos quand il les a tenus. Pour Le Pen et Villiers, j'en suis nettement moins sûr...

Philippe Waldteufel





Solidarité

Un projet de l'association FemAid

Le Cercle Gaston-Crémieux soutient l'action courageuse menée en Afghanistan par l'une de ses adhérentes, Carol Mann, et notamment le projet décrit ci-contre, qui a grand besoin d'une aide morale et matérielle.

Une bibliothèque/CDI pour enfants et adolescents à Farah (Afghanistan)

Partager une culture fondée ni sur la consommation ni sur une obligation religieuse spécifique, mais sur la littérature, l'art, les valeurs sociales, une recherche de justice et de tolérance, une certaine notion de l'enfance et des droits humains ainsi que le droit à la laïcité.... Carol Mann

Depuis la chute des Talibans, la scolarité a repris pour la majorité des jeunes en Afghanistan. De nombreuses jeunes femmes se retrouvent également sur les bancs de l'école à côté d'élèves bien plus jeunes, ce qui témoigne de la valorisation à tout niveau de l'instruction. Ce sont justement les femmes qui ont le plus à gagner des changements actuels et les revendiquent, même si le joug de cette société patriarcale demeure à tout niveau social extrêmement pesant. Il n'y a toutefois pas de bibliothèques publiques sur place, celles qui existent sont sous-équipées et réservées aux universités. Les écoles n'ont généralement pas de livres de référence et même les manuels scolaires vétustes sont partagés par les élèves tandis que les enseignants n'ont aucun matériel pour faciliter leur travail. Les cours d'alphabétisation des femmes qui se sont ouverts partout en Afghanistan sont d'avance condamnés s'il n'y a rien à lire.

Le projet

C'est dans ce contexte qu'est né le projet de créer une bibliothèque destinée aux élèves des écoles primaires et secondaires, ainsi qu'à leurs enseignants. Elle doit être mise en place dans l'ancienne ville de Farah, à l'ouest du pays, près de la frontière iranienne, au sud de Herat. La population, très difficile à estimer, se situe vraisemblablement autour de 200 000 habitants. L'association afghane OPAWC serait le propriétaire du lieu et le gestionnaire du projet.

La priorité actuelle est l'acquisition du bâtiment, l'achat d'usuels en langues nationales, l'installation d'une bibliothèque de base qui servira aux écoles de la ville, avec une aire

de jeu pour les petits. Dans un second temps, grâce à la présence d'ordinateurs et éventuellement d'Internet, des liens pourront être envisagés avec des écoles et des institutions pour jeunes du monde entier. Située dans une région-clé de l'Afghanistan, cette bibliothèque pourra être le point de départ d'une multitude de relations culturelles et amicales entre les jeunes générations afghanes et européennes.

Mise en œuvre

Nous sommes à la recherche de partenariat avec une école, une université, une bibliothèque, une commune en France. La priorité des achats à effectuer est donnée aux livres, le matériel électronique viendra dans l'étape suivante. 2 000 ouvrages sont prévus pour commencer, surtout des dictionnaires, des encyclopédies, des ouvrages de référence. Nous pouvons récupérer une petite partie du matériel, des livres illustrés et les jeux qui pourraient être donnés. Mais l'achat d'ouvrages reste prioritaire.

Les sommes collectées seront centralisées sur le compte de l'association FemAid en France. Cette association selon la loi de 1901 est active en Afghanistan et dans les camps de réfugiés depuis 2001. Sa présidente, Carol Mann, est sociologue, auteure d'une thèse de doctorat soutenue à l'EHESS (Paris) en janvier 2006 sur « *Les traditions et transformations dans la vie des femmes afghanes dans les camps de réfugiés pakistanais* ».

Le budget souhaitable pour que démarre ce projet est d'une centaine de milliers d'euros. Il permettrait l'acquisition du bâtiment et son aménagement, l'achat des livres usuels de base, la gestion sur place, les frais d'organisation à Paris et Toronto pendant un an. ■

On peut adhérer à l'association en envoyant une cotisation de 30 euros, par chèque à l'ordre de Femaid, 33, rue Guy Moquet, 92240 Malakoff et des donations personnelles peuvent être versées directement et sans frais à travers le système paypal sur femaid en cliquant sur le lien du site www.femaid.org

Diasporiques

In this issue of *Diasporiques*

The present issue (n° 39, September 2006) marks the end of a sad summer with the death of our friend, Pierre Vidal-Naquet, and the disturbing situation in the Near East. Richard Marienstras, honorary president of the Cercle Gaston-Crémieux, renders a moving homage to the departed historian (p. 4). The views of the Cercle on the new war between Israël and its neighbours appear on the last page as well as in the editorial (p. 3). Willy Ronis, the « 96 year old young photographer », gives us an invigorating interview (p. 7) illustrated with three of his photos ; he invites us to dream of the earth « so pretty sometimes » but as a confirmed militant he also discusses his social and political commitments. *La Revue des revues* (p. 15) echoes these themes and mentions the main issues of the present time : Europe at a standstill, immigration, employment, education... To integrate memory into history is surely the best way, according to Esther Benbassa, to avoid the distressing competition between victims while retaining the suffering they endured (p. 18). With its proliferating social and political activities, the Jewish Workers' Movement, the Bund, holds a remarkable place in history (p. 25). Does all this amount to the existence of a « Jewish national consciousness in the existential sense » ? Yeshayahou Leibowitz asks (p. 34).

Maurice Mourier takes us to Rumania this time to meet the dauntless poet and publisher, Samuel Tastet (p. 37). The « music » of the paintings of Richard Jéranian celebrates Armenia at the opening of Armenia's Year (p. 44). Sylvie Kuczynski-Lévy presents the film *Watermarks* (p. 52) and, in a number of book reviews, collaborators of our journal share their reactions with the readers (p. 47). *Diasporiques* makes also its contribution to Carol Mann's militant action (p. 54). The central pages discuss the parallel celebrations of Rosh Hashanah and Kippur. Though in tune with the preoccupations weighing on our shoulders, they also reveal moments of relaxation : our « Diasporikids » entertainments (Anne-Emmanuelle Lazar) and Sylvie Kuisinexkise's kitchen. ■

Le Cercle Gaston-Crémieux

postmaster@cercle-gaston-cremieux.org
Sites : www.cercle-gaston-cremieux.org
www.cercle-gaston-cremieux.eu

Diasporiques

postmaster@diasporiques.org
Site : www.diasporiques.org
www.diasporiques.eu

Diasporiques est une revue trimestrielle interculturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux.

Adresse de la rédaction : c/o Jean-François Lévy,
2 avenue Jeanne, F-95600 Eaubonne.

Directeur de la publication : Philippe Lazar.

Collectif de rédaction faisant fonction de rédacteur en chef : Philippe Lazar, Jean-François Lévy, Georges Wajs.

Comité de rédaction : les mêmes plus Françoise Basch, Régine Dhoquois-Cohen, Edmond Kahn, Fania Pérez, Antoinette Weil.

Correspondant au Proche-Orient : Claude Rosenkovitch.

Conseillers pour la maquette : Corinne Dupuy puis Loïc Le Gall.

Mise en page : Jean-François Lévy.

Correction : Antoinette Weil.

English abstract : Françoise Basch.

Travaux graphiques : Benjamin Lévy.

Impression : Présence graphique, Monts (37).

N° ISSN 1276 4248. N° de commission paritaire : 1108 G 78821.

Des textes peuvent être soumis aux fins de publication par Diasporiques. Ils doivent être présentés sous forme de fichiers de type Word et respecter les consignes de rédaction disponibles à l'adresse électronique de la revue. Ils sont soumis à son Comité de rédaction. Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Abonnement

Recopiez ce bulletin d'abonnement et envoyez-le, accompagné d'un chèque, à Jean-François Lévy, 2, avenue Jeanne, F - 95600 Eaubonne

Nom, Prénom(s)

Adresse postale :

Adresse électronique :

- Je souhaite m'abonner à *Diasporiques* (cocher) pour un an pour deux ans
 Je règle le montant de l'abonnement en suivant les indications données ci-dessous.

Montant annuel de l'abonnement (quatre numéros) :

Zone	Abonnement normal	Abonnement de soutien
France	20 euros	30 euros ou plus
Union Européenne et Suisse	25 euros	35 euros ou plus
Reste du monde	30 euros	40 euros ou plus

- **France :** chèque bancaire ou postal à joindre au bulletin, à l'ordre du Cercle Gaston-Crémieux -*Diasporiques*
- **Belgique :** virement bancaire à effectuer auprès de Henri Liebermann, compte n° 750-9064356-58, mention « *Diasporiques* »
- **Suisse :** virement bancaire à effectuer auprès de Massimo Sandri, Banque cantonale vaudoise, compte n° 5006.66.86, mention « *Diasporiques* »
- **Autres pays** (Autres pays européens et reste du monde) : virement bancaire à effectuer au compte du Cercle Gaston-Crémieux :

IBAN	Code banque	Code guichet	N° de compte	Clé RIB
FR53	30041	0001	1070730T020	78



De l'urgence de la reprise du dialogue entre Israéliens et Palestiniens

Une prise de position du Cercle Gaston-Crémieux au sujet de la situation au Proche-Orient

Maintenant que les armes se sont tuées au Proche-Orient¹, au moins provisoirement, on peut tenter une première analyse de ce qui faisait débat au sein même du Cercle Gaston-Crémieux et parfois en nous-mêmes pendant cette période de haute tension, et exprimer à nouveau ce qui, aujourd'hui comme hier, nous paraît être l'essentiel.

La riposte israélienne à l'enlèvement de deux de ses soldats à la frontière Nord était-elle légitime et proportionnée ? On est tenté de répondre : légitime sans doute, mais disproportionnée et surtout inappropriée. On comprend que la violence de cette riposte, les si lourdes souffrances une fois de plus imposées au malheureux peuple libanais et la multiplication consécutive des agressions contre les civils israéliens (les tirs aveugles de *Katiouchas* sur des villes) aient pu, pour certains d'entre nous, entraîner une condamnation sans appel de cette nouvelle guerre. Militaient par contre en faveur d'une position plus nuancée les provocations délibérées et les menaces permanentes du Hezbollah, agissant en l'occurrence en tant que bras armé de l'Iran – un pays dont on ne peut quand même pas oublier que son président intégriste répète à l'envi qu'« Israël doit être rayé de la carte ». Pures rodomontades ? Rien n'est moins sûr de la part d'un État qui est peut-être sur le point de se doter de l'arme nucléaire et qui est en tout état de cause très fortement armé. Les difficultés auxquelles l'armée israélienne s'est trouvée confrontée sur le terrain démontrent au demeurant qu'Israël n'avait pas affaire à quelques groupes de combat ayant pour objectif essentiel de le harceler mais bien à une force militaire capable aujourd'hui de lui résister efficacement et donc demain peut-être de menacer sérieusement son existence ; elles semblent démontrer tout aussi bien le caractère illusoire de la méthode employée pour conjurer ces menaces.

¹ Ce texte a été écrit le 19 août 2006.

² Brochure de présentation du Cercle Gaston-Crémieux, avril 2006.

« *Non sionistes – nous l'avons dit et répété – nous sommes attachés à l'existence de l'État d'Israël, un État dont la création s'est accompagnée de spoliations au détriment des populations palestiniennes mais dont on ne peut nier la légitimité historique, renforcée par le poids décisif de sa reconnaissance formelle par les Nations Unies en 1948² ».*

Ne revenons pas sur les multiples occasions manquées en faveur de la paix et sur les responsabilités en partie partagées de ces échecs. Plaçons-nous de façon réaliste dans la situation actuelle. On peut comprendre qu'Israël ne veuille pas dialoguer, discuter, négocier avec le Hamas en tant que tel. On ne comprend pas qu'il n'accepte pas de dialoguer, discuter, négocier avec le gouvernement du peuple palestinien, régulièrement issu des urnes. Il se trouve que la composition de ce gouvernement ne convient pas à Israël, on peut l'admettre, mais ce n'est pas une raison suffisante pour en nier l'existence et la légitimité. Israël est un pays démocratique et son gouvernement ne peut certes pas ne pas tenir compte de son opinion publique. Ce serait pourtant sa grandeur de créer un cercle vertueux : accepter de traiter avec le gouvernement de l'Autorité palestinienne et obtenir ainsi la reconnaissance *de facto* d'Israël avant sa reconnaissance *de jure*. Pourquoi le gouvernement palestinien ferait-il *nécessairement* le premier pas en termes de reconnaissance de l'autre puisque Israël lui-même ne le reconnaît pas !

Il est pour le moins étrange qu'Israël ait accepté de (ou se soit résolu à) ouvrir simultanément deux fronts. Pendant qu'avec l'appui international il tente de stabiliser la situation à sa frontière Nord, il serait urgent qu'il prenne des initiatives de paix avec le peuple avec lequel il a nécessairement partie liée à long terme. Nous savons qu'il est plus facile de dire cela à Paris que de le faire au Proche-Orient, mais ce n'est pas une raison pour ne pas appeler de ses vœux cet acte de courage et de bon sens. ■